





Adrien Blouët

# Chroniques souabes

MANANA



*Tout est, non pas obscur, mais confus,  
comme si j'avais pris un tourbillon.*

Alexandra David-Néel



À regarder vingt-sept années comme le début d'une vie, comme une période de préambule ou une interminable introduction, celles qu'avaient vécu Hennes Van Veldes pouvaient être vues, selon lui, comme un commencement édifiant. Le jeune hambourgeois, tel qu'il se présentait généralement, bien qu'il soit précisément originaire d'une petite ville mortellement ennuyeuse de la banlieue de Hambourg, avait fini ses études de cinéma quelque deux années plus tôt et, depuis, s'était facilement satisfait des efforts qu'il avait fournis et des fruits que ceux-ci avaient portés. Cela n'était que son avis: son père, un ingénieur de formation, parfois sévère et souvent ombrageux, jugeait d'un œil méfiant les ambitions d'après lui parfaitement utopiques de son fils, quand l'époque incertaine dans laquelle nous vivions était à aborder avec toute la prudence et le

pragmatisme acquis grâce à une éducation sérieuse, dispensée par des parents honnêtes et laborieux. Mais Hennes Van Veldes s'était, assez jeune, pris de passion pour le cinéma, discipline qui entraînait presque en collision avec celles que son père estimait pragmatiques.

Il avait un temps préféré désigner le cinéma par la périphrase un peu pompeuse d'image-mouvement, qui incluait pour lui non seulement les fictions narratives que tout le monde connaissait, mais aussi le court-métrage, le documentaire, le film expérimental et l'art vidéo. Si cet intérêt pour toutes les formes de film ne l'avait jamais quitté au long de ses études, il avait vite renoncé à cette appellation d'image-mouvement et, lorsqu'il se présentait, il se désignait le plus souvent comme réalisateur ou cinéaste, ou apprenti cinéaste ou même réalisateur débutant.

Ses études, qu'il avait suivies tout du long à Berlin, avaient été une succession d'années plus agréables les unes que les autres, pendant lesquelles ni l'inspiration, ni l'amitié solide d'une bande d'amis aux ambitions au moins aussi grandes que les siennes ne lui avaient fait défaut. Il travaillait régulièrement, sans jamais s'en apercevoir ou s'en plaindre, veillait tard devant son écran d'ordinateur pour peaufiner ses compositions, ses effets visuels et ses montages



et le week-end, il prenait toujours part à d'énormes fêtes dans de vastes hangars de Berlin-est comme seule la capitale de l'Allemagne savait en donner, avec bière multicolore et sucrée par hectolitres, drogues de synthèse à tire-larigot et touristes françaises aux pupilles dilatées, transpirant des tempes et tournoyant jusqu'au matin.

Lorsqu'il obtint son diplôme, son professeur référent lui souhaita bonne chance, et Hennes partagea les mois qui suivirent entre un petit boulot alimentaire et la mise en ligne, avec l'aide de l'ami d'un ami qui en avait fait son métier, d'un site internet sur lequel diffuser son travail. Le design et l'interface du site étaient simples, accessibles à n'importe qui, et l'on y trouvait un échantillon représentatif, selon Hennes, de ses réalisations des dernières années.

Au long de ses études il s'était permis, voire même imposé une certaine liberté formelle, en adéquation avec la variété des médiums filmiques qui l'avaient toujours inspiré. Il était donc passé sans cesse d'un format à un autre, n'hésitant pas à choisir un type de matériel différent à chaque nouveau projet, et son embryon d'œuvre, puisqu'il faut bien avouer qu'il rêvait une suite foisonnante et prolixe à ces travaux de jeunesse, était composé de quelques

court-métrages, d'une série de vidéos numériques muettes en couleur, moins narratives que graphiques et même picturales, et de deux documentaires, dont un avec voix-off, qui étaient de loin ceux qu'il avait préféré réaliser. Ces derniers étaient plutôt courts eux aussi, mais il espérait bientôt pouvoir se lancer dans le plus vaste projet d'un documentaire long-métrage, dès qu'il en aurait les moyens. Il avait pour ambition que ses documentaires soient considérés à l'égal du reste de sa production, c'est-à-dire comme des œuvres : lorsqu'il n'était pas saoul dans un bar, hurlant qu'il allait bâtir un empire et regrettant ses paroles le lendemain venu, il était conscient que malgré toutes les qualités qu'on pouvait leur reconnaître, ses films n'étaient pas encore de réelles œuvres d'art avec un grand A, mais pensait que ses vidéos ne l'étaient ni plus ni moins. Le fait de ne pas encore avoir produit d'œuvre authentique n'arrêtait pas Hennes, qui s'estimait toujours jeune et voyait les travaux de jeunesse, avec leurs imperfections et leur candeur, comme un marécage que devaient franchir et qu'avaient franchi tous les réalisateurs qu'il connaissait, et en particulier ceux qu'il tenait en plus haute estime ; il fallait simplement se souvenir de garder la tête hors de l'eau boueuse pour ne pas oublier complètement l'objectif qu'était l'autre rive, la rive de la maturité.

Son premier court documentaire durait vingt-neuf minutes et avait été réalisé entre sa deuxième et sa troisième année d'études. Son ami Lukas Ottersbach, qu'il avait connu au lycée à Hambourg, jouait dans un groupe de rock progressif avec sept autres membres, et Hennes avait décidé de les observer pendant quelques semaines avec sa caméra, au début sans trop savoir dans quelle aventure il se lançait. Il intitula le film *Mangold !*, simplement en référence au nom du groupe.

De son propre aveu et pour grossir le trait, Hennes était passablement insensible à la musique, ou du moins il affirmait qu'elle occupait dans sa vie une place moins importante que celle que la plupart des gens lui réservait habituellement. Au contraire, Lukas en avait toujours écouté avec passion, et avait suivi depuis l'enfance des cours de guitare et de violon dans divers conservatoires. Une fois des bases très correctes acquises, aux alentours de quinze ans, il avait délaissé le violon et arrêté les cours de guitare pour se consacrer lui-même à l'écriture et à la composition, le plus souvent lors d'improvisations sous l'influence de diverses drogues, selon lui indispensables à la création musicale. Pas de création sans excès, répétait-il à qui lui reprochait d'abuser des produits, et jusque là tout lui avait donné raison.

Avec des amis de Hambourg, ils avaient formé leur premier groupe, qui avait achevé de prendre sa forme actuelle à Berlin, ainsi que son nom : Mangold !, avec un point d'exclamation. Certains des huit membres, plus du côté des Berlinoïses que des Hambourgeois, ne rêvaient que de supprimer le point d'exclamation qu'ils jugeaient complètement ringard, mais s'étant ralliés à la formation sur le tard, leurs voix n'avaient jamais fait le poids face à celles des membres originels.

Lukas avait trouvé le nom, Mangold, dans un livre qu'il avait lu au lycée : c'était le nom d'un personnage doté des pouvoirs magiques les plus utiles qui puissent être sur cette Terre. Le texte, d'après ses paroles, lui avait laissé le souvenir d'une œuvre mystique et hors du commun, ce qui ne l'avait pas empêché d'égarer le bouquin peu après la lecture, n'ayant pas été marqué sur le coup par la qualité du récit. Cette qualité était peut-être entièrement fantasmée a posteriori, il n'avait d'ailleurs pas retenu le nom du livre ni même celui de l'écrivain, et n'avait réussi à persuader les autres, dont certains pensaient qu'il avait tout inventé, d'adopter ce nom stupide que parce qu'il pouvait passer pour international et, indéniablement, parce que Lukas avait toujours été doté d'une grande force de conviction.

Mais malgré ce détail et en dépit de son ancienneté, il n'avait jamais été considéré comme le leader du groupe, et mettait un point d'honneur à ce que celui-ci fonctionne selon une hiérarchie horizontale où chaque membre avait autant d'importance que les autres. Plusieurs écrivaient les textes, en anglais ou en allemand, et tous chantaient, parfois très mal et, dans ces cas-là, le moins fort possible. La seule règle que le groupe s'imposait était presque utopique : les répétitions ne devaient avoir lieu qu'en présence des huit membres et étaient annulées en cas d'absence de l'un d'eux. La raison invoquée par tous était le respect de la hiérarchie égalitaire, même si certains admettaient que cette règle s'était surtout imposée à cause des prix exorbitants pratiqués par le propriétaire du studio de Kreuzberg qu'ils louaient en général à la journée. Les Mangold ! s'étaient toujours accrochés tant bien que mal à cette discipline de fer, qui avait généré son lot de crispations et de bagarres mais avait également permis que toutes les beuveries, principales justifications de l'absentéisme, en particulier avant quatorze heures, se fassent elles aussi en présence de chacun. Cela avait évidemment contribué à l'émulsion créative qui avait permis au groupe de se faire une place sur la scène alternative de Berlin, où ils étaient considérés comme les tenants

du titre de meilleur groupe local par la plupart des amateurs de rock progressif de la ville.

Ils acceptèrent d'être filmés par Hennes non seulement parce qu'ils étaient, comme tous musiciens un peu sérieux, très sensibles à la flatterie, mais aussi et surtout ils espéraient qu'une fois en ligne, le documentaire leur ouvrirait les portes du succès international : mis à part un concert en Suisse, où le public leur avait paru apathique et détestable, leurs concerts avaient toujours été cantonnés à l'Allemagne, comme la plupart du public qui les écoutait en ligne.

Peut-être en raison de sa prise de son hasardeuse, le documentaire de Hennes n'avait jamais rencontré le succès escompté, mais certains membres l'avaient trouvé franchement bon, en particulier la joueuse de thérémine, dont l'enthousiasme était peut-être uniquement dû au fait que Hennes lui avait tapé dans l'œil. Rétrospectivement, il jugeait le montage un peu décevant lui aussi, et l'expérience lui avait enseigné que cette phase de la réalisation, importante pour une vidéo ou une fiction, était absolument essentielle, et même consubstantielle à l'art du documentaire. D'après lui, le sien manquait de profondeur dans son propos : il avait surtout choisi de donner à voir la difficulté du travail en groupe, selon lui analogue à celle qui défiait toujours

les réalisateurs de fiction. La fabrication des œuvres de ceux-ci était sans cesse soumise à d'innombrables contraintes, la plus importante étant la dépendance dont ils faisaient toujours preuve vis-à-vis des acteurs, techniciens, cadres et autres chefs opérateurs.

Sans vraiment s'y attendre, Hennes identifia vite ces premiers pas titubants sur le terrain junglesque du documentaire comme responsables de la découverte du médium qui, peut-être, serait le plus adapté à sa personnalité. C'est à cette période qu'il commença à voir l'art du documentaire de création comme un genre en tous points égal à celui de la fiction, et non plus, comme il l'avait d'abord considéré, comme une manière subalterne de proposer une vision du monde : la réalisation de documentaires lui permettrait d'offrir une lecture personnelle du réel, et non plus une lecture personnelle de sa propre imagination comme il l'avait fait jusqu'alors. Le documentaire lui apparaissait désormais comme un art tourné vers le monde, ou au moins qui pouvait être tourné vers le monde, avec une certaine humilité qui permettait au réalisateur de s'effacer derrière les sujets qui lui tenaient à cœur. D'ailleurs, les réalisateurs de documentaires n'était pas connus pour attirer les groupies ou pour amasser des fortunes colossales qu'ils cachaient dans des paradis fiscaux :

ils agissaient plutôt comme une petite clique de passionnés ne vivant que pour des festivals indépendants, et il était plutôt rare que le nom d'un individu sorte de la sphère qui l'avait façonné pour atteindre l'oreille du grand public. Le goût de Hennes pour le documentaire, et son idée d'en faire un emploi du temps à part entière, ne témoignaient pas d'une visée mégalomane mais d'une ambition, en somme, plutôt honnête et humble.

Après *Mangold* !, il avait tout de même entrepris diverses expériences audiovisuelles, s'était tourné à nouveau vers la vidéo et avait participé à la réalisation collective d'un long-métrage, écrit par une fille de dernière année de son école. Un comédien de théâtre relativement célèbre avait accepté de jouer le premier rôle, et peut-être pour cette raison, le film avait rencontré un très grand succès et était sorti en salle quelques mois plus tard.

Pendant cette période, l'arrivée massive de réfugiés et de migrants originaires de tous les foyers actuels du malheur humain avait commencé, si l'on peut dire qu'elle avait un jour cessé : elle s'était en tout cas retrouvée sous le feu des projecteurs des médias, d'Europe ou du vaste monde. Hennes n'avait pas, pour des raisons connues de lui-même, participé à leur souhaiter la bienvenue ni ne s'était joint à l'aide massive qui avait été mise en place pour



favoriser leur accueil. Ses aspirations récentes à se tourner vers l'art du documentaire n'avaient pas, comme certains de ses amis l'avaient espéré, aiguisé sa conscience politique, du moins celle-ci était-elle toujours strictement détachée de son travail artistique. Cependant, son désintéret apparent pour cette cause ne l'empêcha pas de tomber sur un article du *Süddeutsche Zeitung* dans lequel était écrit qu'un camp sommaire de réfugiées de diverses origines avait été installé dans la cour d'un hôpital désaffecté du quartier de Friedrichshain et que, petit à petit, un centre d'accueil avait été monté dans l'hôpital, celui-ci réservé aux femmes et à leurs enfants. Pris dans le flot du quotidien, il mit vite l'information de côté mais il se trouva qu'une amie à lui, Line Ehrlich, qui travaillait activement à aider les demandeurs d'asile dans leurs démarches administratives avant leur installation en Rhénanie, en Bavière ou en Saxe, l'appela un matin et lui apprit qu'elle travaillait précisément dans le centre d'accueil de l'hôpital, qui lui revint vite en mémoire. Chaque fois que Line parlait de son travail, Hennes sentait poindre un air d'accusation dans ses paroles, comme si ses documentaires et ses vidéos, selon elle, pouvaient bien attendre et qu'il y avait plus urgent. Cela agaça un peu Hennes mais il avait l'habitude d'essayer les critiques, et quand ce jour-là elle lui demanda

s'il pourrait réaliser un documentaire sur l'hôpital, car il lui avait fait part de sa passion nouvelle, pour le diffuser en ligne et ainsi permettre une levée de fonds nécessaire à la mise aux normes des installations sanitaires, entre autres, parce qu'évidemment, il leur manquait des milliers de trucs qui pouvaient, en grande partie, s'obtenir en moins de deux avec de l'argent, ce jour-là Hennes pensa que oui, pourquoi ne pas faire ce documentaire, après tout cela lui mettrait du plomb dans l'aile et il pourrait se frotter, ainsi, au militantisme et à l'engagement politique sans pour autant laisser tomber sa caméra. En plus, Line se chargeait de lui trouver tous les interprètes qu'il faudrait et avait négocié pour qu'on puisse le recevoir tous les jours qu'il souhaitait pendant deux mois complets, mais lui seul, sans personne pour l'aider : il devrait donc se charger de la prise de son et de tous les autres aspects techniques du film, dont elle ne parla pas plus, avouant qu'elle n'y connaissait pas grand-chose, son truc à elle ayant toujours été de se battre pour plus de justice et d'égalité. D'ailleurs, pour Line, rendre compte des réalités du désastre, faire prendre conscience à l'opinion publique de la logique de haine et de violence qui gouvernait l'humanité, tout cela étaient les seules raisons valables de faire des films aujourd'hui, mais elle se retint de faire part de ces réflexions à Hennes.

La réalisation du documentaire fut une grande claque pour lui, pas une claque amicale dans le dos, plutôt en pleine figure et tôt le matin, le genre qui aurait dû lui laisser les yeux plus grands ouverts après coup. Il passa une quarantaine de journées à réaliser des entretiens, qu'on lui traduisait en direct, à filmer des plans du campement non-officiel et encore en place malgré l'apparition du centre d'accueil, des plans du centre lui-même, intérieur, extérieurs, le tout au trépied ou parfois caméra au poing. Le soir, sans prendre le temps de jeter un œil à ses images, il s'endormait dans son lit bien trop confortable, la tête pleine de récits auxquels il avait peine à croire, et passait ses nuits à rêver de forêts denses et sans fond, dont tous les souvenirs avaient disparu au réveil.

Le montage, grâce aux exhortations de Line à ne pas perdre de temps, fut bouclé en une quinzaine de jours, malgré la quantité évidemment faramineuse de rushes enregistrés. Il décida de se passer de commentaire en voix-off, stratagème qu'il affectionnait pourtant, et s'occupa tout seul de la transcription des traductions pour en faire des sous-titres. Il ne fut pas certain que ceux-ci traduisaient en temps réel les propos des femmes, dont il ne parlait pas les langues, mais personne ne s'en plaignit par la suite. Ce fut l'aspect général du documentaire, de quarante-sept minutes au total,

qui parût plutôt déconcerter Line et ses collègues, qui affichaient toutes et tous des mines bizarres et déconfites lorsque la projection dans la petite salle de l'école fut terminée. Cet assemblage de témoignages trempait dans une atmosphère étrange, trop onirique ou trop apocalyptique, selon les mots des bénévoles. On s'attendait à un reportage sur les difficultés à vivre ici, dans le camp, ou sur le voyage et ses risques, la violence des passeurs et les dangers de la mer et même d'avant la mer, disaient-ils. Là, on a ça, mais en plus et surtout on dirait qu'elles reviennent d'une expérience de mort imminente, d'un autre monde, du passé ou du futur. Quelqu'un avança que, passé ou futur, Hennes était de toute façon à côté du sujet, ce avec quoi tous ne furent pas d'accord. Néanmoins, ils hésitèrent entre trouver le résultat trop naïf ou pas assez engagé, et certains le voyaient même carrément à côté de la plaque. Line, qui connaissait Hennes mieux que les autres, se montra rassurante et, bien qu'elle aussi perplexe face à cet objet, décida malgré tout de le mettre en ligne sur le site de l'association.

En revanche, les amis et professeurs de Hennes furent tous bien plus enthousiastes. La plupart jugèrent que Hennes, malgré quelques erreurs imputables au travail en solo, avait su scruter, avec toute la patience qui s'imposait pour un sujet

aussi épineux, la rudesse de ces vies indigentes, avec une douceur et un humanisme certains, sans misérabilisme et même avec une incontestable grâce. Les plans tournés dans la cuisine laissaient sentir les odeurs, et le poids du silence dans ces vies quotidiennes, de jour comme de nuit, les regards durs dans lesquels le passé si cruel flambait comme une tornade, l'alternance des images filmées avec les documents scannés empruntés aux femmes donnaient à comprendre l'âpreté des rapports humains dans le monde tel qu'il était devenu, ou tel qu'il avait toujours été mais que, jusque là, on avait pu prétendre ne pas voir. Un de ses amis avançait même l'idée que l'écosystème du camp, dans son film, était comme une représentation métonymique de l'universalité possible du sentiment d'exil, de perte et de dépossession. Peut-être était-ce ces qualités à dire la violence qui avaient échappé aux bénévoles : trop habitués à y faire face, ceux-ci ne trouvaient plus rien de vraiment difficile à voir ou à entendre. Tout les laissait dubitatifs.

Intitulé *À regrets*, le film ne suscita pas grand-chose et tomba assez vite dans l'oubli de ses commanditaires et de l'internet, et aucun des bénévoles ne pensa à demander leurs avis aux principales concernées, les femmes qui apparaissaient dedans.

Le film n'entraîna donc pas une levée de fonds spectaculaire mais, peu après que Hennes obtint son diplôme, les organisateurs polyglottes d'un festival de documentaire à Paris, en France, dont le thème cette année-là était *imaginaires migrants*, repèrent son film. Il fut contacté et accepta tout de suite l'invitation à le montrer. Son avis n'était que le sien, mais il jugeait que pour un film de fin d'études, celui-ci n'était pas plus mauvais qu'un autre et qu'il n'aurait pas, plus tard, à regretter de l'avoir rendu public.

Son documentaire fut donc programmé un peu en urgence pour le dernier jour. Hennes, fort de son succès, fit avec Line le voyage à Paris, personne d'autre n'ayant pu ou souhaité l'accompagner. Ils regardèrent presque tous les films projetés pour le festival, dans l'amphithéâtre d'une faculté de lettres ultramoderne, et comme aucun d'entre eux ne savait le français, une bonne partie des documentaires leur échappa, du moins ils ne comprirent pas toujours avec précision de quoi il relevait. Voir le sien parlé et sous-titré dans des langues inintelligibles enchantait Hennes, il put observer les aspects formels et plastiques sous un angle nouveau : tout, selon lui, prenait une aura mystique qui rendait le film encore plus puissant. À la fin de la projection

de *Home*, qui était le titre international qu'il avait choisi pour *À regrets*, il dut donner devant une cinquantaine de personnes une courte interview, et passa la soirée entière à se mordre les doigts d'avoir oublié l'essentiel pour raconter presque entièrement n'importe quoi.

De retour à Berlin et encore fraîchement diplômé, Hennes vivota quelques mois, entre un job à mi-temps et quelques collaborations sur des tournages. Il lui fallut un certain temps avant d'admettre que le bouillonnement dans lequel il avait vécu immergé pendant ses années d'école était en voie de s'essouffler complètement. Un matin d'automne où il n'avait rien à faire, il prit conscience que la période de vide qu'il traversait alors était un peu longue à son goût : depuis le festival parisien, qui avait été un vrai coup de chance, rien ne lui était plus arrivé et l'absence d'échéance lui sembla tout d'un coup responsable du manque de rigueur qui l'habitait et du gouffre qui, progressivement, emplissait sa tête, aidé peut-être par les soirées infernales auxquelles il continuait à prendre part activement au moins un ou deux soirs par semaine.

Il passa cette journée sur son ordinateur, à traîner comme l'adolescent qu'il n'était plus, à ouvrir et fermer son propre site internet pour regarder si

tout était bien en place, espérant peut-être qu'un nouveau film apparaîtrait par miracle. Il cherchait aussi un sujet original sur lequel se lancer, un sujet jamais traité et sur lequel il aurait eu des idées personnelles et neuves, qu'il aurait pu partir filmer quelque part, seul dans Berlin. Il devait finalement beaucoup à Line Ehrlich, qui avait été l'instigatrice de son dernier grand projet et sans laquelle, de dépit, il aurait peut-être abandonné la réalisation dès son diplôme obtenu.

D'ordinaire, ses lamentations ne le menaient nulle part et pourtant, en début de soirée, une expression nouvelle lui sauta au visage : *documentariste free-lance*. Il pensa l'avoir inventé involontairement, et fut tout de suite persuadé qu'il s'agissait d'une grande découverte, d'une vraie idée, et même d'un service qui pouvait arranger tout le monde : des documentaires réalisés à la demande, permettant à tout un chacun de se faire producteur. Il accola tout de suite la formule à son nom sur la page d'accueil de son site, qui annonçait maintenant : Hennes Van Veldes – Documentariste free-lance. Il n'aurait même plus à choisir sur quels sujets il allait travailler, sans être sûr de trouver un public pour ses films, de plus, c'était le moyen le plus simple et direct pour rencontrer d'autoproclamés producteurs sans même avoir à les démarcher. Il jugea n'avoir rien à envier



aux start-upers de la Silicon Valley, et partit s'installer dans le salon avec une grande bouteille de bière, devant la fenêtre qui donnait sur la calme Barbarossastrasse, où les arbres achevaient de perdre leurs feuilles desséchées.

En plus de ce titre mis en ligne, Hennes décida de commander une petite boîte de cartes de visite, et ajouta une page d'annonce qui se présentait à peu près comme ça :

Jeune diplômé d'une grande école d'audio-visuel de la capitale (voir cv), mes centres d'intérêts m'ont poussé à me faire la main sur différents médiums avant de me découvrir une réelle préférence pour le documentaire, dont la forme filmique me paraît renfermer d'inépuisables surprises. Les deux actuellement en ligne, *Mangold !* et *À regrets*, ainsi que mes autres vidéos vous donneront une idée des angles d'approche que peut prendre mon travail, qu'il soit réalisé seul ou en collaboration. Si vous souhaitez participer à la production, pour une diffusion quelle qu'elle soit ou pour un usage personnel, d'un documentaire filmique, vous pouvez me contacter, je suis ouvert à toute proposition.

Hennes ne donna pas d'exemple de sujets sur lesquels il pourrait travailler mais, en lui-même, il s'attendit surtout à recevoir des invitations à filmer des mariages ou des soirées de comités d'entreprise, qui serviraient à payer son loyer le temps de traverser cette période creuse dans sa créativité.

Cette journée emplie d'audace fut à peine une réelle parenthèse dans le cours de cette époque et bientôt l'hiver, où ce qui s'y apparentait, arriva. Hennes en était toujours au même stade et personne ne l'avait encore contacté, mais il repensait de temps à autre à son idée et demeurait certain qu'elle finirait par porter ses fruits, d'une manière ou d'une autre.

Les jours lui donnèrent raison, et ce fut sous une forme plutôt surprenante qu'il reçut un samedi, par le courrier, une singulière carte postale rédigée en allemand mais envoyée du Danemark, où un homme qui se présentait comme un écrivain l'enjoignait de le contacter par courrier, car il avait une proposition à lui faire. Affalé sur son lit parmi les prospectus et les quittances de loyer accumulées dans sa boîte aux lettres depuis des semaines, Hennes laissa d'abord la carte de côté, le temps de trier cet amoncellement de papiers estampillés, pensant à une arnaque ou flairant le projet en cul-de-sac. Il s'installa ensuite à son bureau avec un café et relut

plus attentivement la carte et l'adresse à laquelle le type souhaitait être contacté, à Svendborg, Danemark.

Il considéra l'image de fjord qui l'ornait : partout des montagnes si hautes qu'elles ne laissaient même pas la place à un morceau de ciel, et à leurs pieds une étendue d'eau parfaitement bleue, probablement reliée à la mer qu'on ne voyait pas, et sur laquelle flottait absurdement un paquebot énorme mais qui, à côté des falaises, semblait minuscule, trop petit pour la terre et trop grand pour ce bras de mer, comme un bateau de papier au milieu d'une flaque d'eau. Hormis l'absence de ciel, ce paysage était plus paysage que n'importe laquelle des autres photos de cartes postales que Hennes ait pu voir de sa vie. C'est alors qu'en la manipulant distraitemment, il s'aperçut que l'image était imprimée du côté mat du papier, réservé d'habitude à l'écriture, alors que le texte et le timbre se trouvaient du côté glacé. En y regardant un peu mieux, on voyait qu'ils étaient eux aussi imprimés, ou plutôt photocopiés. Hennes trouva cela pour le moins surprenant, réfléchissant au temps perdu par son correspondant pour mettre en place ce gag à peine discernable et complètement dénué de sens : le type aurait donc écrit à la main sur une vraie carte postale, l'aurait scannée, puis photocopiée sur un papier glacé avant

d'y imprimer, de l'autre côté, la photo plutôt belle mais banale d'un fjord danois, qui aurait aussi bien pu se trouver en Suède ou en Norvège. Mais la carte n'était pas particulièrement brillante du côté texte, et on saisissait mieux l'affaire en joignant le toucher au regard lorsqu'on la manipulait, pour un peu qu'on soit attentif à la qualité du papier. Qu'est-ce que peut bien me vouloir ce mec, pensa Hennes en haussant les sourcils, comme si le fait que la carte ait été inversée ait apporté un quelconque intérêt à l'histoire. Il la relut. Le type était pourtant clair : il saluait Hennes, écrivait qu'il avait pris connaissance de son travail et de son annonce et lui expliquait qu'il avait un projet de livre en cours, pour lequel lui était nécessaire une documentation précise qu'il ne pouvait aller chercher lui-même, car l'entreprise incluait un voyage et qu'il ne quittait plus, sauf cas d'extrême urgence, la province danoise où il vivait exilé, c'était ses mots, depuis des années. Il concluait en précisant qu'il ne souhaitait pour le moment pas être contacté autrement que par voie postale, et était d'ailleurs ravi que Hennes vive dans la Barbarossastrasse de Berlin, qu'il ne connaissait pas mais dont il considérait le nom comme un poème qui lui procurait un véritable plaisir à écrire. Il signalait ensuite Cornelius Düler, et donnait son adresse.

Pas fou mais un peu sceptique, Hennes commença comme n'importe qui l'aurait fait par quelques recherches sur l'écrivain, et sa méfiance céda vite la place à une certaine excitation : Cornelius Düler n'était pas, comme il l'avait pensé de prime abord, le dernier des inconnus. Outre qu'il était né au début des années cinquante à Berlin, sa vie n'était nulle part relatée dans les détails, bien que l'écrivain ne semblait pas être du genre à s'enturbanner de mystère. Les courtes biographies qu'on avait de lui étaient assez classiques : comme de nombreux écrivains, selon l'idée que Hennes en avait, Düler avait passé la première moitié de sa vie à beaucoup voyager, plutôt par nécessité liée à des emplois précaires que par choix, à voir l'air déprimé qu'il arborait au Mexique dans les années quatre-vingt. On lui avait décerné le prix Alfred Döblin en 1994 pour un énorme roman, son deuxième publié, intitulé *Du bord des archipels*, et ses œuvres avaient souvent été saluées par la critique allemande et nord-américaine, à une certaine époque, car l'accueil discret des derniers romans qu'il avait publiés, à raison d'un tous les quatre ou cinq ans, donnait l'impression qu'il sombrait déjà peu à peu dans l'oubli. *La liberté des voies* ou le *Dictionnaire des coups fatals*, publiés dans les années deux mille, n'étaient mentionnés que dans d'obscures

revues littéraires germaniques et dans un ou deux ouvrages universitaires. Cela n'empêcha pas Hennes de claquer l'écran de son ordinateur portable avec une certaine joie mêlée de fierté : c'était la première fois qu'un type aussi connu s'intéressait à son travail, et cela lui donna l'impression que le vent tournait à nouveau en sa faveur.

Il rédigea dans la foulée une lettre pour confirmer qu'il acceptait d'en savoir plus sur l'offre de Cornelius Düler et descendit au bureau de poste acheter un timbre européen, déposa l'enveloppe et partit rejoindre ses amis qui l'attendaient déjà dans un bar de Bergmannkiez.

La réponse de Düler, cette fois-ci glissée dans une petite enveloppe, ne se fit pas attendre. Sur une feuille d'imprimante grossièrement ébarbée, il enjoignait Hennes de venir le rencontrer directement chez lui, à Svendborg, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Il ne quittait jamais sa demeure, affirmait-il encore, et sommait Hennes de venir le plus promptement possible. Au vu de la longueur du voyage, il pouvait l'héberger une nuit sur place s'il le souhaitait. Sa demande était suivie d'indications très précises concernant les trains à prendre depuis Berlin, puis depuis Copenhague, puis il écrivait que le chèque ci-joint couvrirait largement

les frais de déplacement aller-retour. Hennes fouilla l'enveloppe, dans laquelle se trouvait un chèque, édité par une banque qui lui était inconnue.

Dans sa réponse à la carte postale, Hennes avait seulement écrit se trouver disposé à en savoir plus : jamais il n'avait promis, ni même sous-entendu qu'il était prêt à traverser illico des frontières ou à faire sept heures de trajet pour régler des formalités dont le bon sens voulait qu'on s'occupe par voie virtuelle. Mais au moment même où son orgueil faisait naître en lui ces idées stupides et contre-productives, il se rendit à l'évidence : il ne croulait pas sous les occupations, et n'importe quel plan pour se soustraire au désert intellectuel dans lequel il traînait les pieds était le bienvenu. L'auteur avait dû s'en douter.

Sa lettre concise sous-entendait qu'il n'attendrait aucune réponse, posant comme un principe non-énoncé que Hennes débarquerait prochainement chez lui. Celui-ci encaissa le chèque, acheta en ligne un billet pour le lundi suivant et le retour pour le lendemain, sans trop savoir dans quoi il se lançait, puis les imprima dans la chambre de son colocataire, Felix, que cette histoire emballait bien plus que Hennes lui-même. Le chèque, remarqua-t-il, ne couvrait pas si largement les frais.

Hennes partit donc de la gare centrale de Berlin avec, dans son sac au cas où, un dictaphone, un carnet et son ordinateur, sans emporter de caméra. Le trajet comprenait un changement à Hambourg, en plus de celui à Copenhague pour Odense, puis un bus jusqu'au centre de Svendborg et de là, il lui faudrait encore marcher pour atteindre le coin reculé où vivait Düler. En prévision du voyage, il avait téléchargé un documentaire de près de deux heures, dont on lui avait dit le plus grand bien, sur la vie d'un groupe de rock californien. Il passa le premier morceau du voyage à admirer les paysages qui séparaient Berlin du reste du monde, puis commença le film en quittant la gare de Hambourg.

Une vingtaine d'années plus tôt, le réalisateur avait suivi le groupe caméra au poing pendant quelques temps à travers les États-Unis. Les membres semblaient incarner le dernier vestige de l'esprit rock and roll des années soixante : ils passaient la majeure partie de leur vie dans des maisons complètement vides, défonçés à toutes les drogues possibles et faisant la fête en permanence comme des adolescents survoltés, sans jamais, jamais cesser de faire de la musique. Et à en croire le film, la leur était à proprement parler surhumaine : tous les spécialistes interrogés par le réalisateur juraient que rien, dans les années quatre-vingt-dix



aux États-Unis, ne se faisait de mieux. Il ne m'a fallu qu'une écoute de leur deuxième album pour comprendre que rien ne serait plus comme avant, disait un musicien. Dès lors que j'ai connu leur existence, mon travail n'a plus été qu'une minuscule petite pierre dans l'édifice du monde de la musique, alors que j'ai su qu'ils constituaient à eux seuls un pan entier de l'histoire de la vie, ajoutait-il. D'après son producteur, interrogé en même temps que lui, plus rien n'allait arrêter cet animal éblouissant échappé d'un zoo extraterrestre, prêt à tout renverser sur son passage, laissant derrière lui une zébrure merveilleuse. Hennes n'en revenait pas. Un autre producteur affirmait les avoir découverts au moment de leur sixième album. Pour lui, ce disque n'avait rien d'emblématique, ni musicalement, ni pour ce qui était des paroles. C'était un bébé dans une couveuse lâchée sur une rivière, un bébé d'un million d'années envoyé directement par des instances supérieures pour nous mettre à l'épreuve, annonciateur d'un événement épiphanique. Un couple de musiciens, réputé tant dans le monde de la musique classique que dans celui du rock alternatif, disait encore : on ne peut plus écouter autre chose. Quand on fait l'amour, quand on se dispute, quand on part en vacances, qu'on le veuille ou non ils nous suivent partout, même si on éteint la chaîne hi-fi

on continue à les entendre. Dans notre tête, dans notre âme. C'est un truc de malade, et impossible de comprendre comment ils ont fait : personne ne pourra les arrêter. Tout cela n'était qu'une partie des louanges recueillies, affirmait le réalisateur en voix-off, ajoutant que même John Zorn les avait couverts d'éloges à plusieurs reprises. Et pourtant, de tout le film, jamais un de leur morceaux n'était joué dans la bande originale. Hennes hésitait à prendre tous ces gens pour des idiots, persuadé d'abord que tout cela était une vaste imposture, et rien de plus que de la musique. Pourtant, la subjugation l'emporta vite sur le scepticisme : on lui racontait un art venu tout droit de l'au-delà, dont il ne se faisait qu'une idée parfaitement abstraite, un art composé par un groupe de géniaux psychopathes centré autour d'un leader charismatique, mégalomane et complètement taré. Tout ça semblait impossible : pourquoi n'étaient-ils pas connus au-delà de la scène underground, se demanda-t-il, surtout si tout le monde était d'accord pour dire qu'on avait là la musique du futur ? Tout aurait dû s'enchaîner naturellement, avec la présence d'une œuvre aussi puissante. Le film répondit vite à sa question : en réalité, même si tous ceux qui les connaissaient savaient qu'il s'agissait des meilleurs, à chaque fois que les membres avaient enfin l'occasion de signer

un contrat avec une maison de disques, ils faisaient en sorte de tout foutre en l'air le temps d'un concert pendant lequel ils se battaient sur scène en insultant leurs fans, éclatés à la vodka. Les lendemains, alors que la lisière du succès avait été atteinte, tout était toujours à recommencer, et cela se passait avant l'avènement d'internet, à une époque où les producteurs étaient encore indispensables pour se faire un nom. Après une ellipse, la copine du leader finissait par le quitter pour migrer à Tahiti avec un autre musicien, moins talentueux mais plus adapté à la vie réelle, pendant que lui continuait à planer au-dessus du monde, hurlant qu'il avait enregistré l'un des meilleurs albums de la décennie pour seulement dix-sept dollars, se foutant de tout ce qui existait sur terre qui n'était pas sa musique et celle de son groupe. Pour eux, l'art était ailleurs, pas dans des futilités bien ancrées dans un contexte humain et palpable, telles que la gloire ou la célébrité ou l'amour, mais dans des valeurs métaphysiques, perceptibles en apesanteur, présentes mais invisibles, qu'on devinait avec un sixième, voire un septième sens. Être un bon groupe impliquait de passer à côté de la vie, mais en échange, tous étaient d'accord pour dire qu'ils avaient reçu une vie en tous points plus dense et substantielle que les choses auxquelles ils avaient renoncé. Hennes comprenait peu à peu

que cette volonté hors du commun les inscrirait sans doute dans l'histoire, et tant pis si leur époque passait à côté.

Le train s'arrêta. Il colla son visage contre la fenêtre et ce qu'il vit lui donna l'impression d'avoir atteint le bout du paysage, ou plus prosaïquement, d'avoir atteint la mer qui devait reposer là-bas, derrière une chaîne de collines de sable. Les voyageurs restèrent ainsi à attendre quelques minutes, puis le train redémarra lentement dans un grand bruit de fer concassé, et s'arrêta dans ce qui ressemblait à une usine, éclairée au néon. Une voix demanda aux voyageurs de sortir et annonça que le trajet continuerait en ferry, trajet pendant lequel tout le monde devait se trouver sur le pont. Voilà donc pourquoi l'entrepôt semblait à la fois solide et mouvant, pensa Hennes : le train se trouvait dans le ventre du bateau, dont le fond était pourvu de rails. Il suivit les autres dans un escalier de fer et se retrouva à l'air libre, puis le navire s'ébranla. Le ciel était bleu mais, sur le pont supérieur, le vent soufflait fort et le froid baltique s'immiçait insidieusement sous les vêtements. Au loin, des champs d'éoliennes défiant les échelles humaines et les proportions maritimes firent regretter à Hennes de n'avoir pas pris avec lui sa caméra. Il repensa au documentaire qu'il avait tourné sur les Mangold ! et songea que, pour

arriver au succès dont ils rêvaient, l'ingrédient qui leur manquerait peut-être toute la durée de leur vie était la folie furieuse, qui s'était emparée du groupe montré dans le documentaire en les agrippant par les épaules pour les emmener loin, haut dans le ciel, jusque près des nuages et enfin les lâcher, ébahis et ivres d'adrénaline, jetant tout leur art en chute libre sans jamais se soucier de savoir si le sol finirait par reparaître, jusqu'ici tombant toujours alors que tout leur donnait raison. Arrivés au port, les passagers regagnèrent le train, qui sortit en marche arrière pour reprendre le cours normal de son itinéraire terrestre.

Il était bientôt dix-neuf heures lorsque Hennes sortit du bus qui le déposa au sud de la minuscule ville de Svendborg, où il faisait complètement nuit. Il lui fallut encore près d'une heure à pied pour atteindre la maison de Cornelius Düler. En marchant, il songea qu'il régnait là une atmosphère cotonneuse, comme si à mesure qu'il découvrait Svendborg, à qui personne n'avait porté d'intérêt depuis bien longtemps, la bourgade émergeait du profond sommeil causé par une longue anesthésie générale. L'air était plus doux qu'en Allemagne et il lui sembla que le vent, qu'il pensa d'abord disparu,

était bien là mais stationnaire, comme à l'arrêt complet.

La route sur laquelle il descendait longeait pourtant la mer. Lorsqu'il approcha du dernier pâté de maisons, il se souvint que la demeure de Düler était située plus loin encore que celui-ci, la dernière des dernières avant le prochain village. Au détour d'une palissade, elle apparut finalement, posée au milieu d'un vaste terrain sans clôture dont on ne voyait pas la fin, ni au sud, ni à l'est. À mesure que Hennes s'approchait, ce qui n'était d'abord qu'un haut et large bloc d'ombre commença à prendre du relief, jusqu'à ce que, s'arrêtant à quelques mètres de la porte, il lève les yeux pour en considérer les trois étages. Elle était encerclée au rez-de-chaussée par une terrasse couverte et légèrement surélevée, chapeauté par un toit biscornu tapissé de tuiles d'ardoise et, détail qui lui conférait toute sa prestance louisianaise, elle était presque entièrement construite de bois peint en blanc, bois dont la couche de peinture, par ailleurs, portait les traces du temps qui avait dû s'y frotter. On aurait pu la croire extraite du Bayou par un treuil héliporté et posée là tel un mobile-home transatlantique, et Hennes se demanda un instant si lui-même n'avait pas franchi, quelque part à Svendborg, un portique spatio-temporel qui l'aurait emmené dans une zone

moite du sud de l'Amérique du Nord, où les jungles faisant office de jardins auraient récemment subi un ratiboisement total afin d'éviter la propagation d'une épidémie de chikungunya. Il monta les trois marches et frappa la porte rouge.

Le lendemain matin, c'est l'épouse de Cornelius Düler qui le réveilla aux environs de sept heures, alors qu'il avait dormi quelques heures à peine, veillé par un crocodile empaillé ridiculement figé dans la pose d'un plongeur olympique. Quel écrivain sérieux pouvait bien rapporter ce genre de souvenir du Cambodge ou du Ghana?, avait songé Hennes en sombrant dans le sommeil.

Madame Düler lui avait annoncé que le petit-déjeuner l'attendait dehors, prétextant la qualité vivifiante de l'air matinal, ajoutant néanmoins qu'il ferait aussi bien de sortir en manteau, mais qu'ici il était d'usage de prendre les repas dehors. Hennes avait emprunté la porte de derrière, la lumière commençait à poindre d'on ne savait où, puis il avait traîné des pieds jusqu'au fond du terrain où, sous cinq pins alignés, une table de bois était installée, une cafetière fumante posée dessus. Il avait pris place dans l'un des sièges, les mains enfoncées dans les poches et la tête couverte par sa capuche, et avait attendu.

Autour de la maison, le grand pré des Düler était nappé de brume et à sa droite, en bas d'une pente naissant au pied des sapins, s'étalait la mer que l'on distinguait malgré tout. Les traces d'un feu de camp sur l'herbe étaient visibles près du bord, entourées de transats, près d'un petit ponton bancal qui s'avavançait sur l'eau. À d'autres jetées étaient amarrées des barques, plus haut vers le nord, vers le village. Hennes observait un groupe d'hommes dans un minuscule bateau au loin, derrière les brouillards, dont il entendait très distinctement la conversation, leurs voix ricochant sur la mer qui les portait jusqu'à lui. Plissant les yeux, il s'aperçut que l'un des hommes marchait à côté de l'embarcation, riant très fort dans le matin, comme si la mer n'était en fait qu'une flaque de trois pieds de fond dont on pouvait se moquer ouvertement. Il se retourna : encombrée d'un plateau, Madame Düler venait de la grande maison, embrumée jusqu'à la taille. Il songea que la veille, Cornelius Düler ne lui avait appris l'existence de celle-ci qu'à un stade avancé de la conversation, à la manière dont les anthropologues racontaient leurs expéditions en forêt tropicale : toujours donnant l'impression d'être entièrement seul face à l'altérité et à la jungle terrible et dangereuse, avant d'admettre à la trois-centième page que leur épouse, leur amante ou le grand amour de leur vie



était en fait à leurs côtés depuis le début. Avoir une femme avec eux ne devait pas coller à l'image que tous les ermites autoproclamés voulaient renvoyer d'eux-mêmes, l'image d'une absence de dépendance affective, sociale, matérielle et sexuelle qu'en réalité, ils étaient bien incapables de supporter.

Accueilli par l'écrivain lorsqu'il avait frappé à la porte, Hennes avait sans transition été conduit dans le bureau, une spacieuse pièce construite à coup sûr plus tard que le reste de la bâtisse. Pratiquées dans le mur du fond, deux fenêtres donnaient vers l'est et la mer, bien que ce soir on n'y voyait que les ténèbres galactiques, et une autre, derrière un rideau fermé, était orientée vers le sud. Le bureau de Cornelius Düler prenait place contre le mur entre les deux hautes fenêtres, et toutes les cloisons étaient comme quadrillées d'épaisses planches sur lesquelles reposaient des milliers de livres, à la verticale ou à l'horizontale, parfois même tels que s'ils avaient été enfoncés en tas et à coups de massue dans les casiers formés par les rayonnages. Sur ces bibliothèques étaient épinglés, punaisés et scotchés des dizaines de morceaux de papiers de toutes tailles sur lesquels étaient griffonnées des notes, imprimés des images, et des schémas, et parfois même un seul mot gribouillé en énorme et lisible de loin.

Düler, qui ressemblait en tous points aux photos de lui qu'on trouvait sur internet, avec quelques années de plus, pria Hennes de l'attendre quelques instants et celui-ci resta d'abord debout un peu bêtement, sous la lumière du lustre, les pieds s'enfonçant dans l'épais tapis bordeaux qui couvrait une partie du parquet. Quand l'auteur revint avec deux verres et une bouteille de whisky, Hennes s'était décidé à jeter un œil aux étagères et observait la tranche d'un épais dictionnaire de langue, dont l'une ressemblait à du russe, la seconde étant écrite dans un alphabet qu'il ne connaissait pas. Il fit une grimace gênée, mais Düler ne parut pas en tenir compte. C'est un dictionnaire russo-papou, affirma-il. En réalité, il s'en tirait mieux avec le russe qu'avec le papou : il l'avait acquis surtout parce que la tranche pourpre et or lui plaisait, mais n'était jamais allé en Papouasie et ne savait même pas lire l'alphabet balinaï, qui transcrivait là la langue papoue. Ne sachant trop que répondre, Hennes détourna les yeux de la bibliothèque et alla s'installer sur une chaise près du bureau de Düler, qui leur servit à chacun un verre de whisky, posés sur de petits ronds de tissus vert. Sans encore regretter d'être venu, Hennes eut le pressentiment que tout ça ne le mènerait nulle part, sentant déjà poindre un avant-goût d'espoir déçu. Düler lui avait immédiatement inspiré une profonde

antipathie, une certaine idée de l'ennui, du papier d'or comme emballage d'un cadeau catastrophique. Il se demanda cependant comment tout cela allait finir et comment il avait pu accepter de faire le déplacement jusqu'au Danemark, sans avoir aucune idée de ce qui l'attendrait au bout. Pour ajouter au malaise, la configuration de ce grand atelier vide n'était pas idéale pour un rendez-vous professionnel, avec le bureau collé au mur et aucun autre meuble que deux chaises à chaque extrémité de celui-ci.

Les langues sont pareilles à des territoires, reprit l'écrivain, l'esprit toujours occupé par son dictionnaire. Cette entrée en matière et le ton qu'adoptait Düler paraissaient trop étrange au goût de Hennes, qui commença à se sentir vraiment las et déjà pressé d'être de retour à Berlin, à peu près sûr maintenant que tout cela ne le mènerait nulle part. Cornelius Düler, les yeux plantés au fond des orbites et fixant Hennes, enchaîna sur une description de sa vie en exil, loin des choses et du monde, de l'ennui à mourir qui avait précédé à ce choix de vie rien de moins que très inhabituel et motivé également par une allergie à certaines espèces de graminées qui pullulait en Allemagne mais étaient absentes des littoraux danois, puis il en profita pour mentionner l'inexistence totale d'emprise qu'il avait sur la langue danoise, dont il ne parlait pas plus de trois

mots. Il fit une pause, laissant à Hennes l'occasion de placer une question audacieuse : le documentaire qu'il voulait lui commander devrait-il traiter du danois ? Pas du tout, répondit Düler, pas du tout du tout. Il allait y venir, affirma-t-il alors que Hennes saisissait subtilement la futilité du personnage qui, sans son intervention, aurait continué le monologue russo-papou et non-danois pendant des heures. Hennes n'était pas du genre à attendre, ni à éluder le sujet du travail, particulièrement lorsqu'il se déplaçait pour parler du travail.

L'écrivain lui expliqua alors qu'il avait pris connaissance en détail de sa production, dont il avait apprécié bien des aspects qu'il énuméra nébuleusement, mais il s'attacha en particulier au fait que leurs œuvres, son Œuvre et celles de Hennes, étaient liées par un point commun : leurs travaux avaient toutes les chances de tomber dans l'oubli, à plus ou moins long terme. Étrange de commencer par ce qui était, pour le jeune et fier Hennes, la pire des critiques, surtout proférée par un écrivain qui avait flirté sa vie durant avec la seconde zone sans jamais quitter la forme très dix-neuviémiste, obsolète et même périmée du roman, apparemment sans jamais tenter d'innover ou de se recycler un tant soit peu. Tomber dans l'oubli quelques décennies après nos morts respectives, rectifia celui-ci comme s'il avait

entendu les pensées de Hennes et avait regretté de l'avoir froissé, ce qui n'était pas le cas. Hennes pensa encore plus fort que Düler, oui, tombait déjà dans l'oubli dont il paraissait rêver. Cela faisait à peine trente minutes qu'il avait pénétré dans la maison et il méprisait déjà le vieil écrivain, et se maudissait d'avoir accepté de venir le rencontrer et, pire, de dormir dans sa foutue maison. Düler renchérit en lui conseillant de vite comprendre qu'il ne pourrait pas changer le monde : dans le futur, les hommes qui survivraient aux grands bouleversements à venir ne liraient guère plus que Pynchon ou Sebald, et encore, ajouta-t-il, la plus grande part du restant des artistes seraient décriés, oubliés, et plus ni vus ni commentés. Mais ce n'était pas de cela dont il voulait parler.

Le travail dont Cornelius Düler souhaitait disposer en exclusivité devait traiter d'un homme, un artiste allemand d'à peu près son âge, qui portait le nom de Wolfgang Laib. Hennes nota le nom dans son calepin, admettant à voix haute qu'il n'avait jamais entendu parler de cet artiste. Il tombait peu à peu dans l'oubli, admit Düler, mais dans le futur on saurait se souvenir de son œuvre. Il existait déjà une littérature assez conséquente à son propos, mais le fait qu'il ait toujours répugné à créer de nouvelles œuvres avait obligé le marché de

l'art et les institutions à peu à peu se débarrasser de lui. Ce qui intéressait Düler, en réalité, et sur cela il n'avait trouvé aucun document filmé ni travail sérieux sous quelque forme qu'il soit, ce n'était pas seulement l'homme, ou le déséquilibré ou l'artiste, on pouvait le désigner comme on le souhaitait, mais ses territoires. Les artistes existaient souvent en dehors d'eux-mêmes : pour la plupart cette existence s'incarnait dans l'espace mythographié de l'atelier, pour d'autres, dans des souvenirs ou des mensonges. Dans le cas de Laib, c'était au sein de son territoire qu'il existait. Cette notion, insista Düler, lui avait depuis toujours été chère. Laib lui-même l'intéressait, mais il ne devait pas être le sujet central du film de Hennes : il vivait, travaillait et évoluait dans des territoires bien précis, des champs et des forêts qui tapissaient les terres partiellement inhabitées qui s'étendaient de la Bavière à la Haute-Souabe, dont il était originaire. Düler disposait déjà de suffisamment d'images de Wolfgang Laib, mais alors que tout le monde parlait des temporalités dans lesquelles évoluait l'artiste, personne n'avait jugé utile de documenter les espaces qu'il arpentait sans cesse, dont il revendiquait la filiation, voire peut-être même la paternité. Ses champs, ses forêts. C'était sur eux que Düler se posait des questions. C'était, pour le moment, complètement

secret, mais il avait un roman en gestation, dans lequel certains espaces, d'Allemagne et d'ailleurs, seraient, éventuellement, comme des protagonistes littéraires, dans une anticipation sur la troisième guerre mondiale, continua Düler, pas une guerre dans l'espace mais une guerre des espaces, des lieux eux-mêmes qui s'affronteraient les uns les autres. Mais rien n'était moins sûr pour le moment, avant toute chose, il lui fallait un film. Düler désigna une pochette en carton, dans un coin du bureau, dans laquelle se trouvaient les documents nécessaires à l'entreprise, en réalité : une simple adresse. Il balaya ensuite les éventuels problèmes d'ordre financier en promettant à Hennes une certaine somme d'argent, versée toutes les semaines, qui couvrirait les frais au-delà de la production elle-même, ainsi que mille euros d'avance et trois mille une fois le film monté. Son épouse avait préparé les papiers, il n'aurait plus qu'à lire et à les signer, s'il acceptait le contrat.

Voilà comment Madame Düler était arrivée comme un second rôle dans son monologue, se souvint Hennes alors qu'il la gratifiait d'un sourire sincère tandis qu'elle posait sur la table du jardin un formidable petit-déjeuner préparé pendant que son mari dormait.

L'auteur avait continué à lui parler jusque tard dans la nuit, apportant de loin en loin des précisions sur la façon dont il voyait le film encore hypothétique de Hennes, ajoutant un peu tard, comme s'il s'était pour lui agi d'un détail, que Hennes ne devait en aucun cas essayer de rencontrer ou d'interroger Wolfgang Laib. S'il le croisait, qu'il prétende filmer la nature comme un botaniste. Ne pas se cacher, mais néanmoins rester discret. Du reste, il s'était écouté déblatérer pendant des heures et Hennes n'avait retenu de ce salmigondis que les notions d'anachorète à l'antique, d'exil, de déracinement et de description du dépassement, notions qui revenaient le plus souvent dans la bouche de Düler et qui étaient, à en croire ses paroles, les pilotis de l'œuvre aérienne à laquelle il avait consacré sa vie.

Hennes remercia Madame Düler et servit deux tasses de café, puis ils discutèrent de choses et d'autres, les études de Hennes et la vie au Danemark en particulier, des choses normales en somme, et pendant ce temps il se demandait comment une femme apparemment si bienveillante pouvait avoir quitté l'Allemagne pour suivre jusqu'ici Cornelius Düler, qu'il imaginait tout aussi insupportable le jour que la nuit. Ils avaient encore bavardé quelques temps puis Clara Düler, c'était son nom, lui avait appris qu'il était prévu qu'elle l'emmène en voiture



jusqu'à la gare de Odense, où il pourrait prendre le train sans avoir à compter sur le réseau de bus de la région qui était parfois, et en réalité même assez souvent, d'une qualité douteuse. Ce qu'elle voulait dire, c'était que parfois le bus passait très en retard, ou parfois en avance et parfois même il ne passait pas, alors on attendait stupidement dans la petite cabane en bois qui servait d'arrêt et personne ne venait, sauf si par chance un voisin qui vous connaissait vous proposait de vous déposer. Hennes déclara qu'étant lui-même originaire d'une banlieue résidentielle de Hambourg, il ne savait que trop de quoi elle parlait.

Juste avant qu'il descende de la voiture à la gare, Madame Düler lui mit entre les mains un exemplaire du dernier roman de Cornelius Düler et lui confia, un gisement de diamant étincelant au fond des yeux, que celui-ci était sans conteste l'une des meilleures choses qu'il ait jamais écrites.

Il ne s'éveilla qu'à Copenhague, où il vacilla comme un spectre jusqu'au comptoir de l'un des cafés de la gare, pour y commander deux allongés d'un coup. Lorsqu'il termina sa deuxième tasse, il alla attendre dans le hall que le train pour Hambourg arrive puis, aussitôt installé dans son confortable siège danois, il déplia la tablette pour s'y affaler, la tête enfoncée dans les bras. Wolfgang Laib, songea-t-il allongé là,

alors que l'horizon penchait et penchait, glissant à nouveau le monde entier vers le sommeil.

De retour à Berlin, Hennes se ménagea quelques jours pour se remettre de l'expédition chez son nouveau producteur, puis se mit au travail. Le seul document dont il disposait était l'adresse postale de Wolfgang Laib, qui vivait au sud de Ulm, en Bavière. Il n'avait jamais particulièrement aimé voyager, et l'idée d'aller s'enterrer plusieurs jours en province en plein hiver le déprimait d'avance, mais il était bien conscient qu'un documentariste professionnel pouvait difficilement travailler sa vie durant dans un périmètre de cinquante kilomètres. Il acheta une carte routière de la Souabe, où se trouvait le village de Laib, et un guide des plus belles randonnées et ballades, qui couvrait aussi la Bavière toute proche. Düler souhaitait le voir travailler sur la question du territoire, et la marche à pied lui semblait être un bon outil de mesure du paysage. Une fois ces effets acquis, il commença à faire des recherches sur Laib lui-même, d'abord sur internet. Il lui sembla vite avoir fait le tour de tout ce que l'on pouvait trouver en ligne concernant l'artiste qui, comme l'avait bien dit Düler, se tenait en retrait du feu des projecteurs.

Si de la réalisation d'un documentaire devait émerger une ou plusieurs pistes théoriques, Hennes

ne pouvait cependant se permettre de partir enquêter sans une idée un peu plus précise du travail de l'artiste. Il se résolut à aller approfondir ses recherches à la Bibliothèque des Beaux-arts, dans le quartier de Mitte, dont les quatre cent mille ouvrages contiendraient bien, selon lui, toute les connaissances qu'il se devait d'acquérir avant de partir en voyage.

Le rayon Laib de la bibliothèque était en effet très complet, ou du moins assez bien garni. Il contenait dix-huit monographies et catalogues d'expositions numérotés, en allemand, anglais et même en français, ce qui fit penser à Hennes que l'artiste n'était peut-être pas encore complètement oublié, contrairement à ce qu'avait sous-entendu Düler. Sans doute simplement jaloux, pensa-t-il.

Lui-même n'était pas un habitué de l'art contemporain. Ses connaissances en la matière se cantonnaient principalement à quelques vidéastes et photographes qu'une pratique artistique proche du documentaire ou du cinéma avait, un jour ou l'autre, mis en travers de sa route. Les travaux de certains l'avaient d'ailleurs totalement enchanté, mais il n'avait jamais réellement ressenti l'envie d'aller voir plus loin. Par chance, pensa-t-il en ouvrant un premier catalogue, l'œuvre de Laib était à première vue loin d'être décourageante tant elle

semblait sobre, pour ne pas dire laconique ou même incroyablement répétitive.

Il passa deux journées, le mardi et le mercredi, plongé dans ces ouvrages, prenant des notes sur son ordinateur et parfois, souvent même, traînant sur internet, d'abord approfondissant sa recherche mais toujours finissant par survoler rêveusement des articles d'un intérêt douteux. Quand la bibliothèque ferma le mercredi soir un peu avant dix-huit heures, il estima qu'il en savait assez sur Wolfgang Laib et ne revint plus.

Dans ses notes éparses, que bien entendu il ne relirait jamais, on pouvait apprendre un certain nombre d'informations cruciales. L'œuvre de Laib se résumait rapidement à quelques matériaux élémentaires et à quelques pièces, ou séries de pièces, bien précises, qu'en tous cas Hennes décida de classer comme suit : pièces de pollen – pierres de lait – riz – cire – dessins – photographies. Le bois et le laiton étaient également des matériaux que l'on retrouvait souvent dans les œuvres de l'artiste. En feuilletant quelques livres avec un œil alerte, un constat proche de celui dressé par Hennes pouvait s'établir rapidement, mais il n'obtint cette précision assurée qu'à la fin de sa première journée de recherche. Aux alentours de dix-sept heures trente, le jeune

chercheur avait couvert une feuille de brouillon obtenue à l'accueil de mots et de formules surlignés selon un code couleur incompréhensible et reliés entre eux par des flèches, faisant émerger des catégories et des sous-catégories, des sédiments et des étages. À vrai dire, il doutait un peu de leur fiabilité, mais qu'importait puisque ces notes n'étaient destinées qu'à lui-même et à son propre travail.

Le lendemain, les informations glanées dans plusieurs ouvrages lui permirent de retracer une biographie à peu près exhaustive de l'artiste, biographie que, par ailleurs, aucun auteur ou commissaire d'exposition n'avait jugé utile de rapporter, les gens sérieux préférant s'intéresser au travail des artistes plutôt qu'à la vie de ceux-ci. Cela, évidemment, n'était pas le cas de Hennes.

Laib était né en 1950 au sein d'une famille influencée par un protestantisme très strict, et ne semblait pas peser beaucoup plus lourd qu'un vieux bonze japonais. Le crâne rasé la plupart du temps, il s'habillait de lin blanc et d'écharpes légères, et à voir ses photos on pouvait penser qu'il ne vivait qu'en été. Nourri par les voyages vécus avec sa famille en Orient et en Asie du Sud, il songea assez jeune à entreprendre des études d'art mais, vers l'âge de dix-huit ans, il rencontra pour la première fois des artistes allemands, et les grands espoirs et fantasmes

que nourrissaient ces entretiens furent aussitôt déçus : ces gens n'avaient rien d'autre à offrir au monde qu'un mode de vie bohème et fantaisiste dans lequel le jeune Wolfgang Laib ne se reconnaissait pas. Il décida d'entamer des études de médecine, qui le menèrent vite à un constat similaire : la science telle qu'on l'enseignait en Allemagne, une science qui séparait l'esprit et le corps, l'humain et l'animal, la nature et la culture, ne répondait pas à ses attentes. Il choisit cependant de continuer ses études jusqu'à obtenir un diplôme de médecine et, en parallèle de celles-ci, commença à suivre des cours de langues et civilisations indiennes. Avec sa famille, Wolfgang Laib voyageait en Inde tous les étés pendant cette période, et il employa les dernières années de ses études à rédiger une thèse sur l'hygiène de l'eau potable en Inde rurale du Sud, dont les constatations se fondaient sur une longue et solide enquête de terrain. Son diplôme obtenu, Laib décida de ne pas exercer son métier, désormais convaincu que la médecine tel qu'il l'avait apprise ne lui conviendrait pas. Supposé apporter une réponse à la souffrance et à la mort, le savoir occidental n'allait pas, selon lui, dans la direction que le monde aurait dû prendre depuis bien longtemps : notre époque passait son temps à apporter des contributions majeures à des besoins mineurs, n'était tournée que vers elle-même,

l'espace-temps lui paraissait entièrement dérégulé. Il souhaitait des changements radicaux et pensait qu'il était de son devoir d'agir.

C'était lors d'un voyage à Konya, en Anatolie centrale, que s'était manifestée sa sensibilité des formes avec, pensait Hennes, une probable propension à l'adhésion aux doctrines New-age. Alors déjà admirateur de Brancusi, qui était toujours resté son influence occidentale première, Laib avait sculpté un premier œuf cosmique, qu'il avait ensuite abandonné à l'entrée de la tombe de Jalal-Ud-Din Rumi, rapidement confondu par les autochtones avec une météorite au pouvoir fertilisant et déplacé par les autorités dans le but de calmer les ardeurs éventuelles des foules hypothétiques. À la suite de cela, Laib réalisa patiemment, dans le jardin de ses parents, sa première pierre de lait : une dalle de marbre blanc, rectangulaire, à la surface très légèrement concave et couverte à ras bord d'une pellicule de lait stérilisé qui, en photo, se confondait avec la pierre, hormis par sa brillance liquide. C'est peu après cette période qu'il commença, dans les prés et les champs qui entouraient le village, à récolter du pollen à la main, plusieurs mois par an. Il le donnait ensuite à voir tel quel, étalé au sol en rectangles monochromes jaunes. Le pollen ainsi montré était comme l'idée abstraite

d'une couleur pure, dont la profondeur irradiait le regard, du moins c'est l'impression qu'eut Hennes en examinant les photographies. Laib disait vouloir amener les spectateurs à s'approcher du processus de la nature : sans la représenter, il tentait de l'imiter. Le marbre et le lait n'étaient employés que dans ces premières sculptures, par ailleurs faites et refaites de nombreuses fois dans des formats variés pendant des années. Mais le pollen, lui, était présenté par Laib sous différentes formes : en aplats rectangulaires purs et monochromatiques, sous forme de minuscules monticules, dans des bocaux fermés et posés sur un rebord de fenêtre, ou encore associé dans des installations à des formes de riz cru et de laiton. Il créait également des objets de cire : formes inspirées des temples indiens, barques, chambres. Ces œuvres étaient elles aussi souvent combinées avec du métal ou des grains de riz, occasionnellement supportées par des structures en bois. Parallèlement à ces travaux en volume, il réalisait des dessins au crayon et pastel, encore plus directement inspirés par ses voyages en Inde, et également des photos des espaces qu'il arpentait pour la collecte du pollen : champs de pissenlits, forêts de noisetiers ou de pins. Laib vivait de peu d'œuvres, les pierres de lait n'étaient pas les seules à être refaites sans cesse depuis leur création.



Pour lui, la vérité s'incarnait à n'en pas douter dans la lente immobilité cyclique de la nature.

Cela ne l'empêchait pas de vivre un temps aux États-Unis au début des années quatre-vingt, période à laquelle il épousa une New-yorkaise, qui vint ensuite vivre avec lui en Allemagne. Les informations se raréfiaient à partir des années quatre-vingt-dix, et devenaient pour ainsi dire presque inexistantes dans les années deux mille. Selon ses propres mots, Laib vivait comme sur une île, à l'extérieur d'un village isolé de la société, de l'art et des artistes, et cet exil était non seulement le prix à payer pour la liberté dont il voulait disposer, mais aussi probablement la raison du désintérêt des médias pour son travail. Du moins en Europe et aux États-Unis, car une vidéo en ligne, commentée par un type qui affirmait que tout le monde aimait Wolfgang Laib, le montrait recevant un prix au Japon en 2015, prouvant qu'il était toujours en vie. Sa carrière, ironisa Hennes, prendrait peut-être un nouvel envol en Asie.

Mais devant l'évidente obsolescence de toutes ces informations, et pensant à son documentaire, la question principale de Hennes était : travaillait-il toujours comme quarante ans plus tôt ? Passait-il les jours du printemps courbé dans les prés, un pot de confiture vide à la main, récoltant du pollen grain par grain ?

Une fois tous ces renseignements et questions mis à plat, il crut deviner ce qui pouvait intéresser Cornelius Düler chez Wolfgang Laib : le pays natal et l'ailleurs comme deux pôles d'une œuvre savamment condensée, l'isolement absolu brandi en étendard comme condition sine qua non de la création et qui correspondait bien aux aspirations érémitiques de l'écrivain, lui-même ne cessant d'ailleurs de mentionner ces aspirations, comme s'il lui en avait coûté lourd de vivre dans cette solitude. De plus, Laib voulait changer le monde, et Düler avait affirmé à Hennes que lui-même ne pourrait pas changer le monde. Hennes n'avait jamais eu ce genre d'expectatives, mais l'affirmation du vieux Düler ne prouvait-elle pas que celui-ci avait peut-être essayé, et certainement échoué ?

L'un comme l'autre, pensa Hennes, lui paraissaient néanmoins n'être que les images d'Épinal d'un artiste et d'un auteur, de jolies coquilles dont l'œil distinguait les contours en un tournemain, mais dont on ne parvenait pas à savoir de quoi elles étaient emplies : torrents bouillonnants et poissonneux, ou marais verts et putrides où la vie agonise. Voire même, un vide total, généré par leurs spiritualités mysticistes dénuées de dogme. Pour en savoir plus, Hennes admit qu'il lui faudrait au moins lire

un livre de Düler, et il choisit de commencer par celui que son épouse lui avait confié.

Sans chercher d'excuses pour repousser incessamment le moment difficile où il devrait se mettre au travail, Hennes était certain que l'enquête aurait dû, pour avoir une véritable raison d'être, commencer au printemps. Or c'était février, le plein cœur de l'hiver, il faisait froid et gris à Berlin et, sans aucun doute, humide et moche à Ulm et en son sud, peut-être même le vent descendait-il des Alpes comme autant d'éléphants déboulant sur la plaine du Pô. Mais Düler avait insisté pour que les choses commencent le plus vite possible, et le salaire plus qu'honnête proposé à Hennes empêcha celui-ci de tergiverser plus longtemps.

L'adresse de Wolfgang Laib situait son domicile en bordure d'un petit village au sud de la ville de Biberach, elle-même une cinquantaine de kilomètres après Ulm. Il zooma sur le plan satellite jusqu'à distinguer assez nettement un double rectangle gris et blanc au bord d'un vaste espace vert, sans aucun doute la maison construite par le père de Laib, dans laquelle celui-ci vivait toujours et que Hennes avait observée attentivement sur une photo en noir et blanc reproduite dans un livre. Il réserva une première nuit dans une auberge de jeunesse de

la banlieue de Ulm pour le vendredi suivant, ainsi qu'un voyage en train, au départ de Berlin à onze heures quarante-neuf, et atteignant Ulm à dix-huit heures cinquante-trois, après deux correspondances à Hanovre et Francfort.

Hennes prépara ses affaires avec soin. Il prit un gros sac de randonnée un peu usé, plein de poches, de sangles et de cordons, et choisit son matériel : pour commencer, la caméra Panasonic AC-AG90 qu'il avait acquise à la fin de ses études, et qui ne l'avait pas accompagné lors de son voyage chez Düler. L'occasion de réaliser un vrai projet personnel avec cette caméra ne s'était pas encore présentée, mais il s'en était assez servi pour savoir que lors d'une utilisation en lumière naturelle extérieure, conditions auxquelles il allait sans nul doute faire face d'un bout à l'autre du voyage, travailler avec ce matériel semi-professionnel était un réel plaisir. Cependant, le micro intégré ne l'avait pas tout à fait satisfait, et puisqu'il possédait un enregistreur Zoom H4n un peu démodé qui ne lui avait encore jamais fait défaut, il décida d'emporter aussi celui-ci. Il ajouta un disque dur externe pour la sauvegarde des rushes, emprunta une paire de jumelles d'amateur à Felix, glissa précautionneusement la carte et le guide de la région dans une poche externe et, pour les détails spécifiques au documentaire Wolfgang

Laib, comme il le désignait, ce fut tout. Le reste de sa valise comportait un sac de couchage de haute montagne, censé protéger du froid même dans des conditions extrêmes, une trousse de toilette remplie de tout ce qui se trouvait dans son étage de l'armoire à glace de la salle de bain sans distinction aucune, tous ses caleçons et ses paires de chaussettes, une paire de chaussures de marche entrée de gamme, des t-shirts et le maximum de pulls et sweats à capuche, un carnet, le roman de Düler, un chargeur de téléphone et, bien entendu, son ordinateur dans sa pochette en polyester.

Le jour J, il se réveilla à la dernière minute avec une boule de bowling à la place du cerveau. Par prudence et anticipation, il avait bouclé son sac qui l'attendait posé contre le mur près de la porte de sa chambre depuis la veille, il n'eut donc qu'à tomber de son lit directement dans ses vêtements, chanceler jusqu'à l'entrée et, sans même s'en rendre compte, se retrouva à la gare où il eut même le temps de boire un café avant le départ du train pour Hanovre. Hennes savait qu'il aurait dû rester chez lui la veille au soir, mais une amie venait d'être admise en résidence pour la réalisation d'un court-métrage, et puisque lui partait pour réaliser professionnellement son premier documentaire, tout le monde

avait voulu fêter ça et personne ne lui avait vraiment laissé le choix. Assis dans son siège, il se demanda en regardant le quai reculer si l'on pouvait considérer comme professionnel le fait de réaliser un documentaire qui ne serait probablement montré à personne. L'œil torve, il sombra rapidement dans le sommeil.

C'est seulement dans le train entre Hanovre et Francfort qu'il se sentit remis, après avoir mangé un sandwich et quelques biscuits, et qu'il décida de jeter un œil au livre de Düler, intitulé *miss june '76*, tout en minuscules.

La version que lui avait offerte Clara Düler était une première édition à la couverture illustrée. D'après le résumé laconique inscrit au dos, le roman passait pour une sorte de récit libéré de toutes conventions où la romance côtoyait le polar fantastique et la science-fiction.

Hennes le retourna pour regarder la couverture, dont le dessin en noir et blanc, au trait fin et net, était signé en bas à droite d'un minuscule F87. Il représentait une boussole et une horloge, toutes deux parfaitement rondes et de tailles identiques, vues du dessus et posées l'une à côté de l'autre, s'effleurant comme deux cercles tangents en un unique point. Sur le cadran de la boussole, à gauche, était tracée une rose des vents, et l'aiguille indiquait la direction

est-nord-est. Un anneau était fixé sur le dessus du boîtier.

L'horloge, que par sa taille pareille à celle de la boussole on devinait être une montre, sans bracelet mais dotée, à droite, d'un bouton, indiquait quant à elle environ deux heures onze, si bien que les aiguilles étaient elles aussi orientées est-nord-est. La trotteuse était figée entre le neuf et le dix.

Hennes ouvrit le livre, parcourut en diagonale la biographie succincte de Düler, qu'il connaissait déjà. Après elle, ni dédicace ni préface, mais une phrase en exergue, signée John Fante : « *It was June down there, the best time of all.* » Il commença la lecture.

Le récit racontait, à la première personne, la vie d'un personnage dont on suivait les pérégrinations à New York, où il passait son temps à traverser l'East River à pied, broyant du noir et des idées confuses. Dès les premières pages, Hennes, lesté de la légère antipathie qu'il nourrissait pour l'auteur, pensa lire une inepte réinterprétation de *L'attrape-cœurs* mais ne se découragea pas pour autant et continua à avancer. Le jeune héros, décrit marchant en équilibre sur des filins d'acier, les bras écartés tel un funambule prophétique, donnait d'abord l'impression d'être inondé d'une jalousie possessive infernale, doublée de mégalomanie auxquelles venait s'ajouter un narcissisme pervers qui dépassait de loin le seul

trop-plein d'ego. Il entraînait le lecteur à plonger dans ses souvenirs, à revivre avec lui une histoire qui s'annonçait comme une romance adolescente, avec une fille dont on ne savait pas grand-chose, ni d'elle ni de son arrivée dans la vie du protagoniste. On comprenait vite qu'elle avait fini par disparaître mystérieusement et le héros, considérant toutes les pistes, de la noyade par inadvertance jusqu'à l'enlèvement par les extraterrestres en passant par le complot gouvernemental, se montrait bien décidé à la retrouver. Floutant la rencontre, il revenait sur la cosmogonie de leur aventure, et ce qui commençait comme une histoire d'amour finissait par n'être plus raconté qu'à travers le prisme d'une sexualité impétueuse. Les scènes étaient décrites en détails, avec une rare violence, même si le mot n'était jamais prononcé, le narrateur préférant toujours parler d'intensité et égrener le champ lexical du dégoût, de la honte du vil du martial et de l'ignoble. Chacune avait irrémédiablement lieu dans une chambre sans fenêtre, qui semblait flotter dans l'espace d'un rêve, le rêve d'Einstein dans lequel il avait entrevu sa fameuse théorie par exemple, et donnait plutôt le sentiment de lire le récit d'un combat clandestin auquel auraient assisté des foules en délire, qui se joignaient aux participants officiels sans se soucier des lois fondamentales ayant cours sur le



ring, même un ring stellaire et conjectural. Tous les détours semblaient permis: tels des portiques d'accès métaphysique à la digestion d'un corps autre, les ébats se devaient de terminer dans le sang, le crachat, les bleus et les griffures, la fille et le héros allongés l'un sur l'autre sans nord ni sud ni haut ni bas, pantelants et haletants, couverts de fluides séminaux comme autant de pluies amniotiques et les cheveux transpirant sans dessus dessous, dans le silence ouaté qui continuait à résonner des insultes salivaires et des claquements des chairs. La foule, quant à elle, s'était transformée en une marée éteinte de corps dégonflés et fondante autour d'eux, et la volupté paraissait enfin éclore au fond de ces abîmes, où le confort luxurieux prenait forme physique, palpable et enveloppante comme un manteau de jade.

Hennes avait atteint la quarantième page. Il fit une pause, et songea que le livre prenait meilleure tournure qu'au début. Il laissa ses yeux traîner dans le paysage et réalisa que, assis comme il l'était dans le sens contraire de la marche du train, il regardait vers son point de départ, où se trouvait son passé, tout en tournant le dos au futur vers lequel, malgré cela, il avançait. Lui et les voyageurs dans son cas pouvaient se targuer d'être de vrais aventuriers, forçant l'entrée d'un Mato Grosso paléolithique, sans savoir quoi les attendait derrière les lianes. Il rouvrit le livre.

Après la disparition de la fille, que le héros ne désignait que par d'innombrables périphrases, élogieuses quand il optait pour la thèse de l'enlèvement extraterrestre, pleines de haine lorsqu'il imaginait qu'elle avait simplement déménagé au Canada pour reprendre sa vie à zéro, il entra en contact avec un inspecteur de police aux dons de médium. Pendant que celui-ci menait son enquête dans le plus grand secret, le héros était viré de son job d'employé de bureau et contraint de se faire docker à Gravesend, au sud de Brooklyn. Là, il songeait à son amour perdu, se comparant à un Tibétain en exil, rêvant à son retour dans un pays dont il n'avait plus aucun souvenir tangible mais imaginant qu'un jour, il pourrait transmettre ce rêve à ses propres enfants, une fratrie de petits Tibétains en tuniques de laine de yak, portant des colliers de grosses perles et rêvant eux aussi de revoir une terre qu'ils n'avaient même pas connue. Mais, pensait-il alors, si le sexe avec et l'amour pour cette fille constituaient désormais sa patrie à jamais perdue, peut-être serait-il insensé de vouloir y revenir, si tant était que cela soit possible, avec ses descendants, d'autant plus que ceux-ci seraient, en toute vraisemblance, issus d'une relation avec une autre femme désirée à son tour et elle-même peut-être devenue son nouveau pays. Ne traversant plus des ponts mais portant des caisses de

bois sur lesquelles étaient inscrites des destinations exotiques, il avait décidé de partager ces pensées à voix haute à mesure qu'elles arrivaient à son esprit de plus en plus mélancolique, et les autres dockers, pour la plupart, ne le considéraient pas comme un ami. Alors qu'il était blanc, la majorité d'entre eux étaient des Noirs et ne voyaient en lui qu'un jeune blanc-bec projetant dans une fille imaginaire tous ses fantasmes bourgeois, un idiot toujours privilégié incapable d'affronter la première frustration de sa vie. L'un de ses collègues, un peu décidé à l'aider pour qu'il se taise enfin, lui expliquait que le monde se divisait en deux catégories de personnes, l'une en haut et l'autre en bas, comme le ciel était au-dessus de l'Atlantique quand on regardait le large, fumant une cigarette sur les jetées pourries de Coney Island, et ces deux catégories de personnes étaient séparées par un horizon presque infranchissable, l'horizon de l'oppression. Et toi, lui disait son collègue alors qu'ils déchargeaient ensemble les caisses d'un bateau hong-kongais sous l'œil de marins chinois coiffés de bobs verts et habillés de longs cirés, toi et tous tes ancêtres avez toujours été du bon côté de la ligne, batifolant tranquillement dans les nuages pendant que l'autre catégorie, moi et mes ancêtres, on se noyait sous vos yeux sans même que vous y prêtiez une quelconque attention et pire, souvent

en nous appuyant sur la tête pour nous empêcher de respirer, gardant pour vous seuls tout le bleu du ciel. Il continuait à lui lancer à bout de bras d'énormes caisses, alternant ses mouvements avec des bribes de discours : atemporel !, une caisse, despotique !, une caisse, arbitraire !, une caisse, népotique !, encore une caisse. Tout ça était fait sans agressivité ni esprit revanchard, mais avec un certain bon sens un peu enragé. Le héros ne savait plus quoi répondre, jugeant qu'un oppresseur comme lui, si seul et sans fusil, n'opprimait rien d'autre que ses pauvres lombaires en acceptant n'importe quels emplois de tâcherons tant que ceux-ci lui permettaient de payer son détective. Il se contentait d'encaisser les caisses en cadence tandis que, sans comprendre, les Chinois les jugeaient d'un regard convexe sous leurs paupières bombées.

Le train ralentit. Hennes leva les yeux et une voix annonça qu'on arrivait à Francfort, où les correspondances pour Ulm se feraient sur la voie d'en face. Il attrapa son sac, rangea son livre et sortit sur le quai. Avant d'entrer dans le train, il acheta une bouteille d'eau au distributeur, puis monta s'installer.

Il continua sa lecture assis près de la fenêtre, dans un compartiment qu'il partageait avec deux femmes

et un gros homme, cette fois-ci dans le sens de la marche, accompagné par le jour déclinant.

Alors que le flic aux dons de voyant était sur le point de livrer un premier bilan d'enquête au héros, Hennes commença à se déconcentrer, lisant et relisant la même phrase sans parvenir à visualiser une quelconque image, puis préféra fermer le roman. Derrière la fenêtre, de doctes montagnes défilaient, touffues et moelleuses, et bientôt le ciel assombri ne fut plus qu'un plafond opaque enfumé par les exhalaisons d'un milliard de cigarettes et ratissé par les cimes caressantes des sapins, puis tout disparut dans la nuit.

Peu après un arrêt à Stuttgart, le gros homme passa un appel en parlant très fort et sans sortir dans le couloir, ce qui ne sembla pas déranger les deux femmes. Hennes ricana en pensant intérieurement qu'il était bien arrivé dans le sud, et s'en voulut aussitôt.

Arrivé à la gare, il prit le bus 4 une première fois dans la mauvaise direction, s'aperçut de son erreur après deux arrêts, descendit du bus et en attendit un dans l'autre sens, qui par chance l'embarqua dans la minute. Il passa le trajet à se lever, tendre le cou et se rasseoir, de peur de manquer son arrêt, à mesure que les autres voyageurs descendaient, fusionnant

aussitôt avec l'obscurité. Lorsqu'il fut le dernier et tandis que le bus zigzaguait toujours dans des zones de banlieue en chantier perpétuel, le nom de l'arrêt s'afficha enfin sur l'écran et à son tour il descendit. Son téléphone n'avait plus de batterie et la carte imprimée sur le poteau qui faisait office d'arrêt de bus ne lui rappelaient en rien celle qu'il avait mémorisé en planifiant son voyage. Il regarda autour de lui : une université bordait la route cabossée sur laquelle il se trouvait, mais la nuit froide n'engendrait aucun figurant. Il suivit la direction qu'avait pris le bus, traversa la route un peu plus loin entre des barrières et des tractopelles à l'arrêt, puis descendit le chemin goudronné d'un parking en direction de ce qui semblait être un complexe sportif. Selon lui, l'auberge devait se trouver dans cette direction, mais derrière le gymnase il n'y avait qu'une allée sombre qui semblait n'aboutir nulle part ailleurs qu'au fond du silence. Il remonta, retourna à l'arrêt de bus et continua à descendre jusqu'à tomber sur un groupe de gamins postés à l'arrêt d'en face, avec on ne savait quels obscurs objectifs. L'un d'entre eux connaissait l'auberge et lui montra le chemin sur son téléphone, Hennes les remercia et une dizaine de minutes plus tard, un panneau discret indiqua enfin son but. Il s'aperçut que le chemin auquel il avait renoncé plus

tôt, celui contournant le gymnase, aurait en fait été le plus court.

L'auberge se trouvait au fin fond d'une zone résidentielle où de petits immeubles côtoyaient quelques tristes entreprises confinées dans des bâtiments en tôle. Un type promenait un gros chien à l'air stupide en téléphonant posté sous un lampadaire, la lumière de celui-ci éclairant mystiquement la buée dégagée par leurs haleines respectives. Hennes emprunta l'allée d'accès. En haut de celle-ci, derrière un large portail ouvert et prolongé par un grillage, il distinguait des tables de ping-pong et de la lumière, et bientôt le bâtiment se montra. Il était environ dix-neuf heures trente, Hennes arrivait presque à l'heure qu'il avait dû indiquer sur le site. Il tira la porte pas encore verrouillée et pénétra dans un vaste hall d'entrée au fond duquel était située la guérite du bureau d'accueil, laquelle attendait, déserte. Il traversa la pièce, actionna la petite sonnette du comptoir et patienta. Des plantes vertes étaient disposées ça et là dans le hall, jurant avec la porte jaune, les lambris de pin et les murs bleus et blancs traversés de part en part par des vagues orangées. Dans une vitrine étaient artistiquement disposées des photos de Einstein, des maquettes d'avion et des gravures de la cathédrale d'Ulm. Hennes avait admiré l'originale

en attendant le bus un peu plus tôt. De petites tables rondes, comme dans les cantines pour enfants, étaient chacune encerclées par quatre fauteuils d'osier. L'atmosphère générale que dégageaient le mobilier et la décoration, renforcée par l'éclairage au néon et le silence troublé seulement par le vrombissement discret mais continu du distributeur de boisson, tout cela contribuait à créer une ambiance qui faisait froid dans le dos, pensa Hennes. Rien n'avait moins l'air d'une auberge de jeunesse que ce joyeux hall de clinique psychiatrique.

Quelque part dans une pièce en retrait du comptoir, il entendit du mouvement et bientôt une femme d'une soixantaine d'années se montra. Elle le salua, s'installa au bureau et lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui. Hennes lui dit avoir réservé une chambre au nom de Van Veldes, tout en pensant qu'elle aurait pu faire l'effort d'être au courant, puisque de toute évidence il était seul dans l'établissement. Il précisa que pour le moment, il ne souhaitait réserver qu'une seule nuit. Elle acquiesça, puis répondit que s'il souhaitait prolonger son séjour, il avait jusqu'à neuf heures et demi le lendemain matin pour venir l'avertir, et à partir de six heures, qui était l'heure de service du petit-déjeuner, servi dans la salle attenante au hall d'entrée. C'était également le seul repas proposé par



l'auberge. Hennes indiqua qu'il avait compris, paya sa chambre en carte bleue, les cinq euros du passe magnétique en liquide, remercia la femme et après lui avoir demandé s'il serait seul, elle répondit, avec un accent impossible, qu'un autre jeune dormait à l'auberge. Il la remercia à nouveau et monta.

Les chambres étaient disposées d'un côté du couloir de l'étage, qui faisait le tour de l'édifice, encerclant l'escalier et les sanitaires. Le corridor était encore plus repoussant que la salle du rez-de-chaussée : un lino bleu moucheté de blanc couvrait le sol parfaitement ragréé, des extincteurs emmitoufflés étaient accrochés ça et là près des portes, aux côtés de posters médiévaux et de cartes de montagnes encadrées. Des poutres vert pomme apportaient le point final à ce sanctuaire du silence et du mauvais goût. Hennes ne put s'empêcher de laisser échapper un rire nerveux et se dirigea vers la chambre 15, au bout du couloir. Il frotta sa carte contre la diode rouge au-dessus de la poignée, qui vira au vert alors qu'un léger bruit de moteur indiquait l'ouverture du verrou. Hennes poussa la porte et, à sa grande surprise, tomba sur un type d'une vingtaine d'années, très maigre, installé à la table qui trônait au milieu de la petite chambre mal éclairée, face aux quatre couchages superposés. Le type le regarda aussi surpris que lui, marmonna un bonjour et replongea tout de suite le visage dans

les multiples feuilles et classeurs étalés devant lui et qui semblaient, comme le pensa immédiatement Hennes, infiniment ennuyeux. Les rideaux étaient tirés et la chambre sentait le renfermé et la transpiration. Les paquets de chips, les serviettes de toilette, les deux imposantes valises et les trois paires de chaussures posées sous la fenêtre laissaient penser que le type était là depuis longtemps et comptait encore rester, peut-être jusqu'à connaître par cœur ses photocopiés sur lesquels étaient imprimés des images de trains en noir et blanc. Il continua à travailler mais paraissait faire semblant, gêné par la présence de Hennes qui prenait minutieusement connaissance des lieux.

Celui-ci mit son téléphone à charger, et s'aperçut qu'il avait oublié de demander le code du wifi. Il demanda au type, qui marmonna qu'il ne savait pas, et Hennes descendit aussitôt demander à l'accueil. En sortant, il vit une fille disparaître dans la salle de bain et conclut qu'ils étaient donc au moins trois à dormir ici. La femme de l'accueil lui apprit de sa voix lente et chuchotante qu'une demi-heure d'accès à internet était offerte par tranche de vingt-quatre heures, et que l'accès illimité coûtait cinq euros par jour. Hennes remonta, scandalisé, se demandant ce qu'était une auberge de jeunesse tenue par une femme de soixante ans qui partait dormir à vingt

heures, où l'on ne pouvait pas dîner alors que le premier restaurant était à vingt minutes de marche, et où l'accès à internet était considéré comme un service superflu. Il avait du réseau sur son téléphone mais jugeait impensable de préparer le voyage sur un écran si petit et, puisqu'il avait prévu de sortir dîner dans le centre d'Ulm, il décida qu'il prendrait son ordinateur avec lui. Tandis que son téléphone chargeait, il sortit les affaires dont il aurait besoin pour la nuit et fit son lit avec les draps qu'on lui avait donnés, sans cesser de jeter des coups d'œil à son inopportun roommate. Il fourra son ordinateur, ses chargeurs et un cahier dans son sac à dos, mit son gros sac dans le casier qu'il ferma à clé, pensant à sa caméra, et dit bonsoir au type avant de disparaître.

Une fois dehors, Hennes jeta un regard en arrière et vit deux fenêtres éclairées, qui n'étaient pas sa chambre, celle-ci donnant de l'autre côté de l'auberge. Il se retourna et partit dans la nuit.

Après quelques centaines de mètres, il tomba sur un supermarché encore ouvert et acheta un paquet de biscuits en prévision d'une éventuelle disette. Le centre-ville était à une demi-heure de marche, il suivait la flèche de la cathédrale, toujours visible. Quand il atteignit le quartier de la gare, il retourna dans les rues commerçantes où il avait erré plus tôt,

à la recherche d'un distributeur de billets. Il finit par tomber sur un grand restaurants de burgers et avant de s'installer, vérifia auprès des serveurs que le wifi fonctionnait, puis il s'assit au bar où il commanda une pinte de bière locale et un cheeseburger. Il commença ses recherches.

La dernière fois qu'il s'était renseigné, la seule auberge de jeunesse proche du village de Wolfgang Laib était celle-ci, à Ulm. Il n'avait même pas envisagé d'aller à l'hôtel, trop habitué à choisir les hébergements les plus inconfortables lors de ses rares voyages. Ulm était cependant à trente-trois minutes de route du village, et s'il avait très sérieusement envisagé de les parcourir en stop matin et soir pendant la durée, encore inconnue, de son séjour, ce soir en buvant sa bière l'entreprise ne lui semblait plus si viable. Il parcourut le site de l'auberge, qui dépendait d'une chaîne, et entra Biberach dans le moteur de recherche : un résultat, qu'il n'avait pas trouvé ailleurs, apparut. Une auberge se trouvait à Biberach ou, elle aussi, dans la périphérie de Biberach, à seulement huit kilomètres de chez Laib. Hennes réserva sans hésiter une nuit pour le lendemain, trop content de pouvoir quitter l'ennui mortel de la première auberge, n'imaginant pas une seconde que celle de la ville de Biberach, quatre fois moins peuplée, risquait d'être tout aussi déprimante. Mais

il se persuadait que l'essentiel était le travail et, sur ce point, déménager était à coup sûr le bon choix, il ne préférait pas savoir quelles complications auraient entraîné cent kilomètres de stop par jour.

Il termina son dîner et demanda une deuxième bière, qu'il but en jetant des regards circulaires à la salle, redoutant déjà la solitude et espérant peut-être pouvoir compter sur les Ulmois pour l'en tirer. Il but encore une troisième pinte en prévision du retour, remercia les serveurs et rentra.

Derrière lui, le plus haut clocher du monde se découpait dans la nuit, seul objet éclairé, comme une fusée immobile érigée par les habitants des temps anciens dont les devins auraient vu l'image du futur sans toutefois la comprendre.

Au moment où il arrivait à l'auberge et malgré l'heure tardive, Hennes crut entendre un bus marquer l'arrêt derrière les buissons et l'espace qui séparaient les deux routes. Il n'avait même pas pensé aller regarder les horaires.

Un silence sidéral assiégeait l'auberge. La porte jaune n'était pas fermée, il la tira et tomba nez à nez avec un chauve au crâne blanchâtre, attablé, qui le fixait de ses yeux brillants avec un imperceptible sourire, le visage éclairé par l'écran d'ordinateur posé devant lui. Hennes grimaça un rictus gêné

qui découvrit ses dents serrées par la surprise, et monta sans tarder, devinant sans en être sûr que le type le suivait du regard.

Il était vingt-trois heures à peine passées mais l'autre dormait déjà. Hennes écouta attentivement, vérifiant que sa respiration était bien celle du sommeil et non celle du détraqué mental qui prétend dormir pour observer secrètement tous vos faits et gestes. Il dormait, la voie était libre. Hennes alla se brosser les dents, revint dans la chambre et prépara quelques affaires, pendant que des éclats de jeunes voix hilares provenaient du couloir. L'endroit n'était finalement pas si désert. Il se coucha. Bientôt se joignit aux voix celle, plus perceptible, d'un homme très énervé qui hurlait contre les deux gosses alors que ceux-ci se défendaient, toujours à voix aussi haute. Le voisin de Hennes s'éveilla et, tel un immense fœtus, déploya ses jambes longilignes et se leva sans rien dire. Hennes n'avait pas remarqué, en le voyant assis, à quel point il était grand et maigre, ni son long cou un peu penché. Il ouvrit la porte, à côté du lit en hauteur de Hennes, et resta debout dans l'encadrement, éclairé par la lumière du couloir, à observer en silence de ses yeux à moitié fermés l'engueulade de leurs voisins de palier. Hennes leva les yeux au ciel et se tourna vers le mur, bientôt les voix se turent et son étrange coturne retourna se coucher.

Le lendemain, il se réveilla avant sept heures, au moment où l'autre quittait la chambre, déjà habillé, traînant derrière lui l'une de ses deux valises. Hennes ne parvint pas à se rendormir et finit par se lever, ouvrit les rideaux, la fenêtre et sortit pour le petit-déjeuner. Devant sa chambre, le type chauve avait disposé un tapis de sport et faisait des étirements, le suivant toujours de son regard pointu. Hennes alla manger, il y avait finalement plus de monde et d'ambiance que ne l'avait laissé deviner sa morbide arrivée. Il remarqua la présence de plusieurs jeunes de son âge, ou un peu moins, assis eux aussi à des tables isolées, et songea que le monde était un formidable labyrinthe.

Une demi-heure plus tard il était prêt, flanqua ses draps dans le panier auquel ils étaient destinés et récupéra sa caution. Il rejoignit la gare en bus, prit un billet pour Biberach et bientôt installé dans un train, il fila droit à travers les champs de boue et de givre, sans aucun regret pour Ulm, ville à laquelle ses souvenirs n'accorderaient jamais plus d'importance qu'à l'une des innombrables ruelles sombres qui tapissent les capitales.

Arrivé à la petite gare de Biberach, Hennes trouva sans difficulté l'auberge, plus proche de la ville que

la précédente. Le trajet était à première vue assez déprimant, la route longeait une parcelle de forêt en pente, à gauche, et un ruisseau chétif à droite, le Riss, derrière lequel s'étendaient les bâtiments d'une gigantesque usine d'engins de construction.

Au niveau d'une piscine municipale flambant neuf qui précédait un vaste parking à ciel ouvert, il tourna à gauche pour rejoindre l'auberge qui surplombait la piscine, une centaine de mètres plus haut, à l'orée des bois.

Plus on s'approchait, plus la route grimpait, et Hennes arriva essoufflé à la porte. Dans le hall, des ouvriers étaient occupés à réparer le comptoir de l'accueil et l'un d'eux partit chercher une responsable. Elle arriva et parut elle aussi très étonnée de voir un voyageur à cette heure-ci, mais Hennes ne saisit pas s'il était trop tôt ou trop tard pour arriver et par ailleurs, il s'en foutait pas mal. Il paya pour deux nuits et la responsable lui apprit qu'ici, les résidents avaient une heure d'accès à internet gratuit toutes les huit heures. Elle lui expliqua ensuite avec une somme affligeante de détails la nécessité, et même l'obligation de payer un supplément pour bénéficier d'une carte de fidélité valable un an : celle-ci était inévitable et ne servait qu'à être dispensé de payer le supplément, une fois seulement que dix autocollants, correspondant à dix nuits dans diverses auberges du



groupe, qui proposait ses services jusqu'à la Suisse, étaient apposés sur la carte en plastique. Elle insista bien sur le fait qu'elle était en plastique, répétant le mot plusieurs fois, et parut sincèrement ennuyée quand Hennes lui apprit qu'on ne lui avait jamais parlé de cette carte ni de ce supplément lorsqu'il avait dormi dans une auberge de la même firme, à Ulm.

Il rejoignit ensuite sa chambre, presque au bout d'un long couloir du premier étage, portant à la main les mêmes draps que la veille au soir. La chambre comprenait six lits superposés, un lavabo et des placards. De la fenêtre, on pouvait voir le sas de verre de l'entrée. Ce bâtiment était moins triste que le premier, il semblait destiné à accueillir des colonies de vacances ou des voyages scolaires. Mais qui pouvait bien faire des voyages scolaires dans la région ?, se demanda Hennes qui sortait sa caméra pour la première fois depuis qu'il avait quitté Berlin. Il fit un tour de la chambre avec, filmant son reflet dans le miroir, le contreplaqué des lits et la vue par la fenêtre.

Il sortit ensuite prendre un café et s'installa près du distributeur de boissons, posant sur la table basse son ordinateur et les deux photocopies des plans des environs de Biberach fournies par la dame de l'accueil, puis prépara son itinéraire. Hennes avait

la certitude que, pour donner naissance au voyage et au film sous les auspices d'une bonne étoile, il devait arriver au village de Laib à pied. Il fit donc quelques calculs, aidé par l'heure gratuite de connexion internet, et nota deux routes possibles, l'une peut-être un peu risquée, l'autre plus sûre mais longue de près d'un kilomètre supplémentaire. Il retourna ensuite à sa chambre, sortit son sac à dos dans lequel il fourra sa caméra et une batterie de rechange, le bouquin de Düler qu'il n'avait toujours pas fini, son dictaphone et les gâteaux achetés la veille.

Il commençait à avoir faim et se dirigea d'abord vers le supermarché, derrière l'immense parking qui suivait la piscine, où il acheta une bouteille d'eau et de quoi faire des sandwichs. Il décida cependant que pour les mériter, il était nécessaire qu'il parcoure d'abord les huit ou neuf kilomètres de chemins qui le séparaient du village, dans le froid glacial.

La route pour le sud obliquait légèrement vers l'est à mesure que Hennes avançait, et l'usine n'en finissait pas d'aligner ses bureaux, ses hangars à shed et ses cours pleines des pièces détachées de gigantesques machines-outils qui jouxtaient les parkings à ciel ouvert, sur lesquels se côtoyaient les voitures des ouvriers et des cols blancs. Il

marchait sur la piste cyclable, évidemment déserte, légèrement en contrebas de la route. À droite s'écoulait le fluet cours d'eau du Riss, auquel la ville devait son nom complet, Biberach-sur-le-Riss, ce qui faisait beaucoup rire Hennes tandis que derrière, à quelques dizaines de mètres, un groupe d'ouvriers longeait aussi la petite rivière, probablement pour aller déjeuner, marchant au même rythme que lui qui les voyait fumer et plaisanter sans rien entendre de plus que de rares éclats de voix. Lorsqu'il fut sur le point de dépasser le dernier parking de l'usine, il se prépara à tourner à droite pour suivre la direction du sud-ouest. Près d'un échangeur d'autoroutes, une chaussée modeste passait sous des lignes à haute tension puis grimpait un talus, protégée du monde par quelques arbres pelés. De là-haut, Hennes apercevait le grand lac dessiné sur sa carte, couvert de glace blanche, puis à nouveau il longea le Riss, cette fois au calme sur une allée de cailloux, parfaitement rectiligne. Un vaste champ en friche s'étalait à sa gauche, coupé au fond par la voie rapide.

Après quelques centaines de mètres, il atteignit l'embranchement crucial où les deux itinéraires envisageables se séparaient. Le plus long suivait en fait une piste cyclable damée et bitumée, et traversait un autre village, alors que le plus court commençait par la traversée d'une voie ferrée et d'un pré. Hennes,

s'imposant un goût improvisé pour l'aventure, choisit comme il l'avait envisagé le second. Il traversa le Riss par un pont et se trouva au bord de la voie ferrée, deux simples paires de rails posées sur une montagne de ballast. Comme elle traversait elle aussi le Riss, Hennes descendit sur la rive et se courba pour passer sous la voie ferrée, surélevée par des piliers d'acier. Il se trouva à nouveau sur une deuxième piste cyclable qui longeait elle aussi le chemin de fer, de l'autre côté, escalada une barrière, marcha quelques mètres le long d'un bosquet d'arbres et enjamba la clôture du champ, déjà complètement écrasée par terre. Le Riss coupait le pré en deux, et Hennes était incapable de dire s'il pouvait s'agir ou non d'une propriété privée, bien que la grande ferme édifiée plus loin sur sa droite lui permettait d'avoir des doutes quant à sa propre bonne foi. Derrière lui sur la piste cyclable, un randonneur en k-way rouge allait vers le village de Ummendorf, muni de bâtons de marche nordique. L'air était sec et le sol rigide, facilitant l'avancée rapide de Hennes vers le fond du champ, qui terminait par un talus herbeux en haut duquel une route flanquée de quelques vieilles baraques décrivait un arc de cercle en direction du sud. Il la traversa et prit à gauche, supposé désormais longer cette route jusqu'au village de Laib. Depuis un jardin en hauteur, quelques chèvres l'observaient,

comme sous hypnose, comme nourries aux sédatifs, comme gavées de calmants en prévision d'un long et terrible voyage en avion.

Après ces trois maisons isolées la route continuait sans fin, longée quelques mètres à gauche par la voie rapide. La route était à double sens et sans être vraiment rapide, Hennes constata lorsque les premières voitures le doublèrent qu'elle était loin d'être lente. À droite, il avait toute la place pour marcher sans la coller de trop près, mais aucun chemin ni aucune piste n'était tracée et il devait aller dans l'herbe, penché comme un dahu.

Au bout d'un moment il atteignit une forêt dans laquelle s'enfonçait une allée en montée, qu'il suivit avant d'être obligé de continuer à travers bois puis d'atteindre une zone fraîchement déforestée. Le paysage qui s'offrait à lui était désolant : des branchages déchiquetés couvraient partout le sol, et de cette mer brune et figée dans la tourmente dépassaient des souches de sapins exhibant leurs tranches pâles, comme les moignons du monde condamné aux pires exactions. Un vrai havre de malheur, pensa Hennes en dégainant sa caméra, avant de s'engager sur le tapis de déblais fumant et irrégulier, manquant à chaque pas de se tordre les chevilles. Il finit par devoir longer la route pour de bon, tantôt sur un muret de sécurité, tantôt

simplement protégé par une ligne blanche et continue. Les voitures, cependant, étaient rares, et Hennes ne cessait de filmer la forêt.

Il marcha plusieurs kilomètres dans ces étendues, alternant les bois et les prés verts qui ne lui rappelèrent jamais ceux des photos de Laib, car à vrai dire il n'avait plus que son trajet en tête, son but s'était déjà drapé de flou. Il avait maintenant rangé sa caméra et commençait à douter de jamais atteindre le bout de ce voyage. S'il en était ainsi et puisqu'il était attaché à ses principes et aux promesses qu'il se faisait à lui-même, il était condamné à mourir de faim. Alors qu'il ricanait en pensant à la stupidité de cette perspective, il vit enfin la route virer à gauche et se mêler au tissage d'un échangeur d'autoroutes, qu'elle traversait par un pont avant de se perdre, au loin, dans ce qui pouvait très bien être une petite agglomération. Il passa la route en courant, voulut marcher quelques mètres sur un tronc d'arbre allongé mais n'eut pas la force de lever si haut la jambe et enfin, prit le pont sur un trottoir, dominant les camions qui filaient vers le nord ou vers le septentrion. Peu après, un couple d'âge mûr, depuis une voiture à l'arrêt sur le bas-côté, le suivit des yeux sans pudeur, plissant même le regard pour bien lui signifier qu'ils l'avaient repéré.

Pas mal à l'aise pour autant, Hennes continua jusqu'à traverser une voie ferrée, sans aucun doute la même que celle de tout à l'heure, et avant elle une piste cyclable, elle aussi en tous points similaire à celle qu'il avait déjà vue. Enfin, le village était là.

La route le traversait de part en part comme une longue balafre, et Hennes marcha jusqu'au centre géographique de la minuscule agglomération. En montant la voie semi-rapide qui suivait une courbe, il passa devant un premier commerce, un magasin de matériel de jardinage fermé, à ciel ouvert et dont la marchandise principale n'avait l'air de rien d'autre que de grilles de cimetières rouillées. Au centre, autour d'une sorte de place où un banc encerclait un gros chêne, se tenait un deuxième commerce, qu'il avait précédemment remarqué sur internet : il s'agissait d'une petite épicerie à l'angle du rez-de-chaussée d'une grande maison. Elle faisait également office de salon de thé, d'un goût un peu kitsch mais plutôt attrayant, pensa Hennes, avec plusieurs tables et comptoirs, et trois grandes baies vitrées sur lesquelles le mot CAFÉ était inscrit en grosses lettres rouges autocollantes. Le détail qui l'étonna se trouvait sur le papier qui indiquait les horaires : de six heures à midi trente, du lundi au samedi. Que venaient faire autant de tables et de

soin apporté à décorer un intérieur dont personne ne pouvait profiter ?

Il alla s'installer sur le banc, retira ses gants et sortit le sac du supermarché pour se préparer un premier sandwich, concluant que le village ne devait être habité que par des vieux et des agriculteurs obligés de commencer leur journée avant sept heures. Ses mains étaient glacées et il dévora deux sandwichs en une dizaine de minutes, ainsi que quelques gâteaux et un kinder. Il était à peu près sûr que la rue qui montait là, formant un carrefour avec l'artère principale, était celle qui débouchait à la fin sur le terrain de l'artiste. Une femme passa dans une voiture noire et se gara quelques mètres plus haut, devant une maison de l'autre côté de la route de Laib. Tandis qu'elle relevait son courrier, elle lui jeta plusieurs coups d'œil mais Hennes fit semblant de ne rien remarquer, mangeant tranquillement et essayant d'afficher un air sympathique sous l'épais bonnet gris qu'il ne pouvait retirer, de peur de geler sur place. Il réalisa que la caméra lui fournirait, en plus d'un film évidemment, un alibi opportun qui lui éviterait d'avoir à se justifier sur sa présence chaque fois qu'il croiserait un passant, et il fut malgré lui heureux d'être et d'avoir l'air allemand, pensant que l'entreprise aurait été irréalisable si sa tête n'était pas revenue aux habitants.



Il rangea ses affaires, dégaina sa caméra et commença à monter la rue, prétendant filmer mais sans même appuyer sur ON, pour ne pas inutilement user sa batterie. Les horaires du café, où il aurait éventuellement pu bénéficier d'une prise électrique, compromettait ses chances de pouvoir recharger quoi que ce soit aujourd'hui. Une église était sise un peu plus haut, plutôt récente et sans aucun intérêt.

Hennes aurait dû être plus agité, mais il avait encore un doute quant à l'emplacement exact de la maison, et d'après lui il se pouvait bien qu'il doive redescendre jusqu'en bas pour emprunter une prochaine parallèle mais soudain, alors que la rue se divisait en deux impasses insignifiantes et qu'il était prêt à rebrousser chemin, il remarqua que celle de gauche était précédée d'un petit panneau: Tobelweg. C'était le nom fourni par Düler, et Laib était supposé vivre au fond de cette impasse, au numéro sept. Son cœur s'excita d'un coup et il commença à tourner, braquant sa caméra sur le panneau, zoomant et dézoomant et balayant aussi les environs, puis il cala bien ses coudes contre sa cage thoracique pour ne pas trembler et s'enfonça dans l'impasse.

Le chemin tournait à gauche après une grosse maison qui jusque là barrait la vue. Hennes était presque fébrile quand la silhouette de la demeure de Wolfgang Laib, qu'il connaissait par la petite

photo en noir et blanc vue dans une monographie, se dessina derrière un bosquet d'arbres dénudés. Il ne ralentit pas son rythme ni ne changea ses réglages, ne voulant user du zoom que lorsque cela deviendrait nécessaire. Aucune barrière ni aucune porte ne notifiait aux visiteurs qu'ils pénétraient sur une propriété privée, celle où le père de Laib avait jadis fait construire cet imposant édifice de verre tout en longueur. Derrière le bosquet, la route serpentait au fond d'un tout petit vallon dont le versant droit s'étalait en un vaste pré qui ondulait, légèrement en pente. Hennes avança jusqu'à mi-parcours entre le bosquet et la maison elle-même, comprenant bien qu'il se trouvait là en territoire privé, et ne souhaitant pas griller toutes ses cartes dès son premier jour au village. Il s'arrêta et commença à tourner sur lui-même pour filmer les alentours, s'attardant sur la partie la plus large et sauvage du champ, cernée par la forêt qui continuait jusque derrière la maison de Laib, sur laquelle Hennes concentra ensuite son plan : il resta plusieurs secondes sans bouger puis agrandit l'image, deux fois, quatre fois et jusqu'au maximum que permettait son objectif. La façade qui lui faisait face était un long rectangle de verre, divisé en une dizaine de baies dont une bonne partie était masquée, à l'intérieur, par un rideau blanc. Du reste, l'intérieur était sombre et Hennes se

trouvait bien en-deçà du sol de l'étage, filmant en contre-plongée : il ne distingua rien d'autre que des jeux d'ombres, de lumières et de reflets.

Jugeant qu'il avait assez abusé de la chance, car Düler avait bien stipulé qu'il devait rester discret, Hennes fit demi-tour et descendit l'allée, envisageant de monter dans la forêt par la gauche de la demeure. Une fois sorti de l'impasse, une troisième voie continuait en effet sur sa droite, bordée de deux maisons avec jardin. Il recommença à filmer. La ruelle se transformait petit à petit en un chemin de terre, devenant lui-même un escalier lorsqu'il atteignait la forêt. Hennes braqua sa caméra et vit le chemin monter de plus en plus à mesure qu'il tournait, longeant la lisière du bois. Le quart de cercle sur lequel il cheminait avait pour centre exact la maison de Laib. Bientôt dans l'escalier et alors que plus rien ne lui barrait la vue sur sa droite, il fit le point sur la maison, essayant de monter les marches une à une sans trop trembler. Le chant d'une multitude d'oiseaux occupait le silence. De là où il était, Hennes ne pouvait filmer que la partie dont les rideaux étaient fermés et il remarqua qu'il n'aurait pas accès à l'autre partie à moins, bien sûr, d'oser pénétrer plus loin dans la propriété. Bientôt il fut derrière la maison, et il observa qu'elle était plus profonde qu'il ne l'avait d'abord cru.

De derrière, côté est à en croire sa carte, la maison était presque invisible, masquée par les troncs d'arbres et par les touffes d'aiguilles des sapins qui ne tombaient jamais. La pente de l'escalier se faisait de plus en plus raide, puis enfin débouchait sur un petit hameau de quatre ou cinq maisons. Tout était plutôt silencieux. Hennes redescendit, curieux de voir s'il était envisageable de faire le tour de la maison par l'autre côté. Une fois cette information vérifiée, il aurait quadrillé le terrain et pourrait commencer les recherches.

Il rejoignit la petite place et la route principale. En face de lui, un demi-troupeau de vaches le suivaient des yeux depuis une vieille et haute étable, dont l'odeur embaumait l'espace. Il marcha quelques mètres vers le sud, ce qui lui suffit à confirmer que le café matinal et le marchand de grilles de fer étaient bien les seuls commerces du village, puis il remonta une rue parallèle à celle qui menait à l'impasse de Laib et se trouva rapidement face à un pré qui, cette fois, lui sembla sincèrement n'appartenir à personne. Hennes admettait volontiers en lui-même que ses connaissances en matière de partage de l'espace rural avoisinaient le néant, mais il fit confiance à son intuition, contourna encore quelques maisons et atteignit la limite de la zone habitée du village. La route s'arrêtait, se prolongeant en un chemin

qui traversait le champ jusqu'à la forêt, cinquante mètres plus haut. Le terrain de Laib devait se trouver derrière, quelque part sur la gauche. Hennes monta sans se retourner et s'engouffra dans la forêt.

Le chemin était rendu irrégulier par des traces de voitures, ou peut-être de tracteurs, imprimées dans la boue solidifiée. Il décrivait un long virage vers la gauche, puis bifurquait vers la droite. Au deuxième tournant, cloué à une croix, pendait un triste christ, puis Hennes vit une lourde poutre d'acier qui barrait ensuite la route à d'éventuels véhicules. Il avança jusqu'à elle : aucune indication n'était donnée, rien ne parlait d'une propriété privée ou de sanglantes représailles en cas d'intrusion, les piétons étaient donc à coup sûr tolérés. À droite somnolait une petite clairière et à gauche, derrière les troncs nus des sapins clairsemés, la vaste propriété de Laib s'étalait en pente douce. Hennes savait qu'il devait encore monter plus haut pour voir la maison mais d'ici, il remarqua une petite dépendance annexe, construite sur le même modèle géométrique que la demeure de verre. Il s'agissait d'un cube blanc et gris, au toit de béton, dont les deux murs visibles par Hennes, à peu près orienté sud et ouest, était entièrement vitrés. Les parois bleutées étaient divisées en quatre parties, comme des portes-fenêtres, et celle de gauche semblait aveugle, tandis qu'à travers celle

ournée vers le sud Hennes distinguait bien, depuis le chemin qui dominait l'étendue, un intérieur qui semblait vide, un sol gris et aucun meuble. On avait l'impression de voir une pièce d'une vingtaine de mètres carrés complètement nue, et Hennes avait bêtement oublié ses jumelles dans son sac à l'auberge. Son zoom ne l'aida pas plus, les reflets bleutés masquant eux aussi en partie l'intérieur. Il enjamba simplement la poutre d'acier et continua à grimper jusqu'à voir émerger, derrière lui, la maison, mais elle se trouvait trop loin pour qu'il puisse distinguer grand-chose de plus qu'auparavant, même à travers l'objectif de sa caméra. Il n'avait que quelques centaines de mètres à marcher pour l'atteindre, moins encore pour le cube de verre : tout ce qu'il avait à faire était de descendre la forêt et traverser la plaine, mais le risque de griller ses chances et sa réputation dès le premier jour était trop important. En plus de ça Hennes avait froid, il y avait des heures qu'il était dehors, il serait bientôt temps de rentrer à l'auberge.

Déjà la forêt s'arrêtait, faisant à nouveau place à un vaste pâturage désertique. Le chemin de terre s'y avançait puis, d'un coup net, s'arrêtait d'exister, dessinant une jetée terreuse sur un lac de pelouse rachitique. En revanche, à droite du chemin, exactement à la lisière de la forêt, se dressait un

merveilleux mirador de chasse ou d'observation. Hennes sentit ses yeux s'illuminer.

La construction était entièrement de bois brut et grisâtre, et le plancher de la cabane se trouvait au moins à trois mètres cinquante de hauteur, d'après les estimations à vue d'œil de Hennes. Ses pilotis chétifs paraissaient avoir été renforcés de part et d'autre avec des tuteurs de diverses dimensions, plantés de biais dans le sol. L'un d'entre eux, brisé, pendait inutilement, mais l'ensemble avait l'air solide et Hennes n'était pas tellement lourd. Il grimpa l'échelle, en bas de laquelle, sur un barreau à hauteur d'yeux, était indiqué que l'installation ne convenait pas aux enfants non accompagnés. La cabane tremblait de plus en plus à mesure qu'il montait, mais tout tenait bon. En haut, une minuscule terrasse faisait office de vestibule, et la porte était fermée par un morillon dans lequel, en guise de cadenas, était fichée une branche de noisetier. Hennes la retira, la posa sur le toit de tôle et ouvrit la porte. L'intérieur n'était pas plongé dans les ténèbres, mais suffisamment sombre pour que l'œil demande quelques secondes avant d'être accommodé. Au centre de la cabane, qui devait faire à peine plus d'un mètre carré, se trouvait un fauteuil de bureau en cuir noir. On lui avait ôté les roulettes, et chaque branche de l'étoile qui formait son pied était fixée au sol par une grosse

vis. Laissant filtrer un mince rai de lumière, Hennes ferma presque la porte, tourna le siège et s'y assit. Il pivotait parfaitement et l'on pouvait, s'aidant de ses pieds, faire un tour complet sans être gêné par les parois. Hennes posa son sac sur un petit tabouret qui se trouvait debout dans un angle.

Il admira l'ingéniosité de la fabrication : le toit, constitué d'une pièce de tôle ondulée, était légèrement en pente pour aider la pluie à s'écouler, et près de la porte un adulte pouvait se tenir presque debout. Cinq ouvertures étaient pratiquées dans les murs, une de chaque côté sur toute la largeur, ainsi qu'une dans la porte. Il en ouvrit une, qui donnait sur le champ. C'était un simple volet de bois fixé en haut par de solides charnières. Il le leva au maximum, laissant entrer une vive lumière en même temps qu'un vent qui refroidit instantanément la cabane, puis bloqua le vantail à l'aide d'un tasseau posé au sol et coupé en biseau, qui épousait parfaitement la forme de l'encadrement. Il réitéra l'opération sur l'ouverture sud, par laquelle on voyait s'arrêter le chemin, puis enfin au nord. Hennes faillit sauter de joie, se ravisant juste à temps par soucis de survie car malgré toute l'habileté de l'artisan à qui il devait son nouvel abri, celui-ci n'était pas fait pour sauter et pourtant il faillit bondir car, de cette dernière fenêtre, il distinguait très nettement le



cube de verre, que par chance on voyait malgré les nombreux arbres qui les séparaient : les branchages de ces sapins-là ne naissaient qu'à une dizaine de mètres du sol, libérant ainsi le champ de vision et permettant au regard de percer la forêt.

Hennes songeait en effet à son documentaire : même si Cornelius Düler lui avait expressément demandé d'enquêter sur l'espace et non sur la personne, Hennes considérait la maison, et cette annexe tout juste découverte, comme le cœur géographique et mental de son investigation. Or, ce mirador isolé constituait un abri inespéré pour lui dont le mot d'ordre était la discrétion, sans compter qu'il pourrait y trouver refuge quand ses mains seraient trop gelées pour continuer à filmer. De plus, il n'était pas à exclure que ces champs à l'agonie soient les terrains de jeu de Wolfgang Laib une fois l'été venu et la vie ressuscitée, et il avait sur eux une vue dégagée et offerte, imprenable. Pivotant sur son fauteuil pour regarder vers le sud, il vit qu'au fond du champ, où reprenait une forêt, un autre mirador était posté mais l'on pouvait voir au travers de celui-ci, indiquant qu'il était d'une technologie moins développée que le sien, dont l'isolation permettait de maintenir la température intérieure à quelques degrés de plus que dehors, soit environ cinq degrés. C'était en tout cas ce qu'espérait Hennes.

Il resta encore quelques temps à réfléchir, enregistrant les bruits de la nature et du silence, cadrant quelques plans au hasard, puis rangea ses affaires et décida qu'il était temps de rentrer, sans savoir encore comment il allait s'y prendre. Il ferma la porte, descendit l'échelle en gardant bien ses pieds le plus proches possible des montants pensant qu'avec ce froid, il n'aurait pas fallu grand-chose pour qu'un échelon se brise, et reprit le chemin en sens inverse, jusqu'au névralgique carrefour de l'arbre au banc et du café. Là, deux arrêts de bus qu'il n'avait pas encore remarqués se faisaient face, de part et d'autre de la grande route. Dans celui de droite, en direction du nord, un gros homme portant barbe blanche et chapeau à bord plat attendait, debout, tirant péniblement sur une pipe. Hennes alla jeter un œil aux horaires, imprimés sur une feuille gondolée par l'humidité et protégée d'une pochette en plastique pleine de buée. Un unique bus, à destination de Biberach, passait toutes les heures en semaine et aujourd'hui, samedi, toutes les deux heures. Hennes salua le gros homme vêtu d'une veste de chasseur et lui demanda, alors que bien entendu il venait de le voir écrit noir sur blanc, quand passait le prochain bus. D'une minute à l'autre, répondit le gros homme, et Hennes nota qu'il avait eu de la chance de ne pas arriver dix minutes plus tard. L'homme

souriait dans le vide derrière sa barbe sibylline, fixant le foyer de sa bouffarde dont s'échappait de réguliers signaux de fumée. Il avait l'âge et l'allure de l'ancien qui a tout vu et tout su. Hennes hésita un instant, puis s'avança et se risqua à lui demander s'il connaissait ou avait entendu parler de Wolfgang Laib. Je le connais, répondit le gros homme, avant d'ajouter qu'il avait même connu son père lorsqu'il avait fait construire cette maison, désignant la rue qui montait. La fin de sa phrase s'égara dans un dédale capillaire, et il partit vider son tabac dans une poubelle cabossée, moins bavard qu'il en avait l'air.

Le bus arriva, Hennes paya un ticket et alla s'asseoir au fond, où il s'assoupit contre le dossier d'un siège.

Une fois à la gare de Biberach, il partit boire un café dans le centre-ville. Les ruelles pavées étaient agréables, plus que celles d'Ulm en tous les cas, ce qui confirmait les préjugés de Hennes quant à la Bavière, préjugés par ailleurs insensés, Ulm formant une enclave bavaroise en terre souabe, mais les préjugés de Hennes, en réalité, englobait le sud sans distinction sérieuse. Une étudiante en architecture l'aborda pour lui parler d'une ONG dans laquelle elle travaillait, Hennes l'écouta longuement, sincèrement intéressé, puis elle sortit un dossier à remplir en lui demandant son RIB et un engagement à verser

de l'argent tous les mois. Hennes rétorqua qu'il ne pouvait pas, elle insista et il finit par prendre le papier en lui promettant de lui rapporter demain, ou lundi puisqu'elle ne travaillait pas le dimanche. Il s'éloigna, déçu que la seule personne sympathique à lui avoir adressé la parole de toute la journée ne l'ait fait que par intérêt, puis il alla s'affaler dans un bar garni de canapés. Installé là, il but un délicieux cappuccino sur lequel flottait la silhouette d'un cygne tracée dans la mousse, qui s'évanouit bientôt comme un mauvais présage.

Comme à Ulm, l'auberge ne servait d'autre repas que le petit-déjeuner, et ne mettait pas une réelle salle commune à disposition des occupants. Hennes, qui tenait à la main un plat vietnamien dans un sac plastique, se renseigna en arrivant sur la présence, ou plus exactement sur l'emplacement, d'un four à micro-ondes. Il y en avait bien un dans la cuisine, lui dit la femme de l'accueil, mais celle-ci était soumise à des règles d'hygiène très strictes et aucune nourriture non homologuée n'était autorisée à y pénétrer. Il ne lui serait donc pas possible de réchauffer ou de faire réchauffer son repas. Avec son accent qui paraissait à Hennes plus terrible encore que la veille, elle lui indiqua pour finir qu'en face de l'auberge, dans ce coin complètement perdu, avait

ouvert la semaine dernière une très bonne pizzeria. Hennes était furieux. Cet endroit, comme celui où il avait dormi à Ulm, n'avait décidément pas du tout compris les codes des auberges de jeunesse : ces codes, selon lui, voulaient qu'elles soient localisées dans des centre-villes, près du quartier des bars, tenues par des Chiliens en voyage éternel passant leur temps à fumer des pétards et, avant tout, qu'elles disposent d'une salle de repos malodorante mais conviviale et saturée d'ondes wifi entièrement gratuites et illimitées.

Il était dix-huit heures mais, l'appétit coupé par un muffin qu'il avait absorbé sur le chemin du retour, il se résolut à poser son plat vietnamien déjà refroidi sur le radiateur chauffé au maximum, emballé dans son écharpe afin de le maintenir au chaud. Il prit son ordinateur et décida d'aller jeter un œil à ses rushes en buvant une bière à la pizzeria.

Un type d'une quinzaine d'années, d'origine apparemment italienne, l'installa à une table et lui apporta quelques minutes plus tard cinquante centilitres de pilsner qui lui réchauffèrent le cœur en un instant, avec le code du réseau wifi. En attendant que ses images soient chargées, il jeta un œil à ses mails, espérant que Düler lui demanderait des nouvelles, ce qui ne fut pas le cas. L'écrivain avait pourtant fini par admettre, après avoir plaidé

une nette préférence pour les services postaux, que pendant la durée du tournage leur communication se ferait par internet. Hennes hésita un instant, puis lui écrivit qu'il était bien arrivé. Il avait commencé les repérages, tout se passait bien etc. Il omit volontairement de préciser que d'après lui, la saison n'était pas la plus adaptée pour un safari laibien.

Hennes, en réalité, était convaincu que Wolfgang Laib n'était pas en Souabe actuellement, ni même en Europe mais bien évidemment en Inde, où l'été sans fin était certainement plus profitable à sa frêle constitution que l'hiver agonisant de sa région natale. Düler avait beau s'intéresser plus à son territoire qu'à l'homme en question, les deux semblaient indissociables : les changements du climat de l'un entraînaient la migration instantanée de l'autre vers des auspices plus cléments.

Il vérifia également son compte en banque : tout était en ordre de ce côté-là, Düler avait versé les avances prévues. Les rushes étaient bien arrivés sur le disque dur. Il lança la lecture de tous les fichiers, regarda les plans en accéléré jusqu'à voir apparaître les premières images du panneau bleu de l'impasse, Tobelweg, et remit la vitesse normale. Le panneau. L'impasse. La route qui serpente derrière le bosquet, les coteaux de part et d'autre, puis la maison. Une belle maison, dont le côté futuriste un peu incongru

n'avait pas mal vieilli, finalement. Le garage, au rez-de-chaussée. Les rideaux blancs tirés à gauche et soudain, une femme le fixa. Hennes fut si surpris qu'il toussa au milieu d'une gorgée, la bière remonta dans son nez et quelques gouttes allèrent jusqu'à ressortir en pétillant, ce qui piquait beaucoup mais il ne s'en aperçut même pas, tant il était stupéfié par l'apparition de cette femme qu'il avait filmée sans la voir. Elle était de nouveau hors-champ mais une seconde plus tard, elle reparut et Hennes appuya sur pause. Son cœur battait fort alors qu'il s'épongeait le philtrum à l'aide de sa serviette, écarquillant les yeux à s'en faire des crampes aux paupières. C'était une femme d'une soixantaine d'années, peut-être un peu moins, de corpulence moyenne, aux cheveux gris et à l'air sérieux et grave, qui frisait la sévérité. Elle se tenait debout, une partie du corps dissimulée dans l'obscurité, et il ne faisait pas l'ombre d'un doute que son regard perçant fixait l'objectif de la caméra et, à travers lui, atteignait Hennes, assis dans sa pizzeria presque déserte de la périphérie de Biberach.

Il repassa la vidéo plusieurs fois, fit quelques captures d'écran et zooma tant qu'il put, mais n'apprit rien de plus. Tout ce qu'il savait maintenant était qu'une femme vivait chez Wolfgang Laib, une femme qui n'était pas son épouse, car Hennes

se souvenait avoir vu une photo d'elle sur un site internet, assise aux côtés de l'artiste. Une femme étrange, pensa-t-il en terminant sa pinte, réalisant du même coup que, du point de vue de cette femme, il était l'étrange étranger qui venait jusque dans son jardin pour filmer sa maison. Il paya son verre et sortit affronter la minute de froid boréal qui menait à l'auberge.

Ce soir-là, Hennes eut du mal à manger son bœuf lûc lac un peu tiède, obsédé par la maudite nouvelle apportée par ses rushes, qui compromettait selon lui profondément son investigation. Les parties communes de l'auberge étaient désertes et il avait consommé son heure d'internet, il décida donc de se mettre au lit et reprit la lecture de *miss june '76*, espérant parvenir à se détendre un peu.

L'inspecteur médium engagé par le personnage principal s'était à son tour évaporé dans la nature, après avoir laissé seulement quelques informations vagues et tortueuses, en somme plus destinées à faire perdre la tête au héros transi d'amour qu'à le tirer d'affaire. Toujours à la première personne, celui-ci parvenait à échapper à la vigilance de ses supérieurs du dock de Brooklyn, ainsi qu'à celles des grouillots en nippes censés contrôler l'accès à un porte-containner qui partait faire le tour du monde, lourd d'une



pleine cargaison d'American Dream mondialisateur. Il espérait rejoindre l'Europe, certain que son amour évaporé était victime d'un complot soviétique, supposément à la botte des héritiers de Mao qui venait de rendre l'âme, une âme par ailleurs attendue de pied ferme au fond des pires grottes de l'enfer. Le héros avait remué ciel et terre à New York et partait donc clandestinement sur ce cargo, où il vivait en se nourrissant des miettes tombées dans les grilles d'aération du sol de la cantine, jusqu'à être repéré dans la salle des machines par un marin zélé. Dénoncé, il tentait de convaincre le jury populaire réuni à la hâte que le marin en question était justement lui-même descendu prendre de la cocaïne, mais l'équipage n'en avait que faire, un accord tacite ayant été conclu entre eux, leurs supérieurs et la poudre sans laquelle tous, capitaine inclus, auraient jeté l'éponge depuis bien longtemps. Il était donc décidé qu'au prochain mouillage, on le conduirait en barque à la terre la plus proche sur laquelle il serait jeté manu militari, et le destin lui choisissait Bornéo, où il errait désormais, sans le sou et l'air hagard, à la merci des poux et des tiques. Dans les ruelles terreuses de Balikpapan, le cuir de ses chaussures rongé par l'humidité et le cadran de sa vieille montre tout à fait éclaté, il passait les jours en mendiant ses repas, fixant les passantes avec

insistance et souhaitant de toutes son âme qu'elles se transforment, par le simple pouvoir de son regard insistant, en sa chère disparue.

Hennes ferma le livre, décidant qu'il était l'heure. Les gens ici sont déprimants, pensa-t-il, suffisamment déprimants pour aimer Biberach. Mais le livre de Düler lui plaisait bien. Il s'endormit.

Il s'éveilla péniblement vers huit heures. Le petit-déjeuner était pratiquement le même que dans l'auberge de Ulm, avec du café plutôt mauvais et un fromage insipide. Il était seul dans la grande salle vitrée. En se séchant dans sa cabine de douche, Hennes donna un grand coup de coude sur le bouton et fut à nouveau trempé, ainsi que sa serviette. La journée commençait mal, évalua-t-il, sentant prendre en lui un solide cafard. Il prépara son sac, cette fois sans oublier ses jumelles.

Aujourd'hui il n'avait pas prévu d'aller jusque chez Laib à pied, il se rendit donc directement à la gare, pour obtenir au guichet les horaires du bus 318. Il avait près d'une heure à attendre et décida d'en profiter pour se rendre au centre-ville, y faire des provisions et boire un café. Quand il revint, le bus était déjà sur le parking de la gare, conduit par le même chauffeur que la veille. Il paya son ticket et alla attendre le départ, assis près d'une vitre sale

qui gelottait sous l'effet du moteur au point mort. Dans son sac se trouvait un pull supplémentaire, grâce auquel il espérait supporter le froid un peu plus longtemps que la veille. Il mangea un kinder.

Les paysages étaient maussades, et pas plus que lors de son trajet à pied ils ne ressemblaient à la campagne idyllique telle qu'il l'avait imaginée et telle que les photos de Wolfgang Laib la montraient dans ses livres. Ce que Hennes voyait : de vastes terrains boueux et incultes, des champs de sapins de Noël alignés et classés par ordre de taille et d'âge alors même qu'ils étaient encore en terre, ce qui semblait complètement incongru, et des moissonneuses-batteuses rouillant dans la grisaille, sous les auvents de tôle brune des granges de parpaings nus. Le tout était jeté au hasard dans des paysages qui avaient pu, à une époque, avoir un charme certain dont les parcelles de forêts récalcitrantes incarnaient les vestiges, mais qu'en dire aujourd'hui ?, pensait Hennes.

Après vingt minutes de philosophie nostalgique, il sauta du bus, abandonnant à leur sort le chauffeur et deux voyageurs ectoplasmiques qui probablement n'allaient nulle part. Souhaitant ce jour-là éviter de se manifester devant Baba Yaga dans son isba de verre, il prit la direction de la forêt du sud, jumelles autour du cou et chaussures bien serrées, comme un

randonneur ouralien qui, poussé dans le dos par le vertige, aurait dégringolé jusqu'aux plaines souabes. En traversant le champ par le chemin pentu, où de petits tas de neige fondante attendaient le printemps, il se retourna pour embrasser du regard la vaste vallée aux formes onduyantes.

Finalement la campagne, ce qu'il appelait campagne et qui, dans son imaginaire, se confondait avec nature, n'avait rien à voir avec ce qu'il s'était figuré jusqu'ici. Bien sûr, il avait déjà vu la campagne, y avait passé des vacances, l'avait traversée en voiture et savait de quoi il relevait mais aujourd'hui, alors que pour la première fois son métier l'obligeait à se pencher sur elle comme sur l'eau d'une fontaine pour chercher à y voir plus loin que son propre reflet, il prenait conscience que cette campagne vantée par Laib comme un havre de paix à l'écart de l'agitation des hommes était en fait un symptôme de cette agitation, une trouble manifestation des activités humaines et de leur potentiel infini de destruction. De son regard jusqu'à l'horizon, il y avait d'abord la voie express qui coupait en deux le village, en partie cachée par les habitations puis, plus loin, la voie ferrée sans fil, tracée au tire-ligne, sur laquelle un train rouge à essence filait furieusement vers le nord et encore au-delà, parallèle aux rails, la route fédérale qu'il avait suivi la veille et qui drainait

ses véhicules dans un flot continu. Après c'était encore des forêts émiettées, et plus loin d'autres routes, des villages inconnus, et tous ces éléments géographiques étaient liés entre eux par des champs rugueux découpés aux ciseaux. Hennes réalisa que dans ces segments sévères se trouvait sa surprise, la nature de ses rêves ayant toujours été dénuée de lignes droites et seulement faite de boucles, de bribes et de méandres, de houppes de silence et de gouttes d'Amazonie.

Il hésita un instant à sortir sa caméra mais, pas encore sûr de lui, tourna les talons et monta jusqu'au mirador. Il fallait qu'il écrive, qu'il écrive pour scénariser et trouver un propos, essentiel à tout documentaire. Il hésitait à mentir, ne sachant s'il devait suivre son instinct lui hurlant de dénoncer l'escroquerie entretenue par l'artiste quant à son idylle pastorale, en réalité fantasmée en plein cœur d'un champ de bataille où l'agriculture intensive livrait une guerre au soleil, ou s'il devait ne montrer que la beauté romantique des grands espaces en hiver, attendant les cervidés caché dans sa cabane et tournant le dos à la triste réalité. Ce soir il écrirait à Düler pour lui donner ses premières impressions, et voir ce qu'en pensait le producteur en chef.

Il enjamba la poutre d'acier d'un geste souple, sans ralentir le ruminement de ses pensées échauffées, jeta un œil en arrière pour voir la maison émerger des boulots puis atteignit son gourbi dans lequel il grimpa quatre à quatre et s'installa, secondé par les légers nuages qui s'échappaient de ses poumons.

Hennes choisit d'ouvrir deux battants : l'un pour faire entrer la lumière, l'autre pour pouvoir observer à la jumelle l'étrange Kaaba blanche et bleutée posée en bordure du terrain. Ses jumelles ne lui apprirent rien de nouveau : l'intérieur paraissait vide de meuble, seul l'espace au sol était peut-être, rien n'était moins sûr, occupé par quelques objets que même ses jumelles ne lui permettaient de discerner. Des bols, peut-être, ou des saladiers de bois ou d'argile, mais il n'était sûr de rien. L'illogisme pour le moins poétique de cet abri de jardin haut de gamme était amoindri par une affreuse terrasse de ciment, rectangulaire et presque aussi vaste que l'intérieur de la pièce elle-même. Elle était orientée vers le sud, face à Hennes, vide, et la pente de l'herbe donnait à voir l'épaisseur de la dalle, d'au moins une trentaine de centimètres. Alors qu'il la fixait, pensif, dans le semblant de silence qui régnait maintenant, il comprit que même ici, à l'abri d'un cabanon derrière un bout de forêt paisible, le vrombissement éraillé et continu des multiples routes fédérales

emplissait l'espace. Habitué qu'il était au bruit de la ville, Hennes avait pris ce tumulte pour celui du silence. Mais Laib avait menti sur toute la ligne : d'une part ses paysages étaient défigurés, et certainement depuis longtemps, mais de surcroît l'atmosphère sonore elle-même était anéantie par le progrès et les flux des échanges. Il sortit son enregistreur vocal pour en prendre un morceau.

Hennes déjeuna, puis passa plusieurs heures dans le mirador. Il filma longuement, patiemment la petite cabane de verre, comme s'il espérait que l'artiste, nonchalamment, arrive de sa maison muni d'un petit bocal et d'une passoire à jus et commence à saupoudrer au sol un monochrome de pollen. Il filma également les alentours, la prairie offerte à son regard avec le chemin qui s'y avançait, les trous dans la forêt, plus loin, qui ne donnaient que sur le ciel et ménageaient quelque repos à son esprit. Il prit également des notes, esquissant une sorte de scénario sommaire, pesant le pour et le contre de chacun des propos qu'il pourrait tenir. Il pouvait choisir de ne pas poser son objectif sur l'impitoyable laideur des alentours, pour se concentrer sur la grande quantité de choses potentiellement belles qui restaient, collant à l'image que Laib donnait de lui-même dans les livres consacrés.

Sur les coups de seize heures, Hennes se mit en route, choisissant de rallier le prochain village en coupant à travers champs, toujours habité par l'espoir de trouver un asile bucolique pour ses sens fatigués. En partant, il s'aperçut qu'il était complètement gelé, ce qui était tout à fait normal après quelques heures d'immobilité par trois degrés, pourtant, cela ne manqua pas de le surprendre.

Il envisagea d'abord de faire le tour de la maison de Laib pour atteindre le groupe d'habitations qui la surplombait après la forêt, par les escaliers empruntés la veille mais, se rappelant Baba Yaga, il se ravisa, ne sachant encore que penser de la présence de cette femme chez Laib. Il prit donc la route principale du village en direction du nord, puis la route d'arrondissement empruntée le matin par le bus. Après quelques centaines de mètres à la longer péniblement comme il commençait à en avoir l'habitude, il bifurqua à droite sur une voie plus étroite et déserte, qui tournait plus haut. Il ne croisa qu'une seule camionnette, et put admirer à sa guise de minuscules étangs privés en lisière de forêt, dont un supportait une barque en dépit de ses dimensions ridicules. La route prenait soudain un virage serré pour retourner en direction du sud, droit vers le terrain de Laib, à en croire les calculs mentaux de Hennes. Il préféra la quitter pour continuer à travers champs, dans



l'immense patchwork frigorifié que dessinaient les cultures éraillées. Il emprunta un chemin d'accès qui longeait une petite forêt de pins, de l'espèce de ceux dont les branches ne naissent que plusieurs mètres au-dessus du sol. Tournant la tête à gauche, il fixa les troncs nus comme des bambous, qui s'évanouissaient dans le noir à mesure qu'ils s'éloignaient, et fut pris d'un frisson d'angoisse qu'il ravisa presque aussitôt. Par chance, la faune des campagnes allemandes était des plus inoffensives, et Hennes fut content de ne pas être en Alaska, où des grizzlis de trois mètres se grattaient le dos dans ce genre de sous-bois.

Il filma sa marche par intermittence jusqu'au village d'Ummendorf, qu'il atteignit après plusieurs détours inévitables, par exemple lorsqu'il devenait trop clair qu'il arrivait sur une propriété privée.

À son retour à l'auberge, Hennes trouva une grande agitation, qui présageait éventuellement une soirée moins sinistre que la veille. Une colonie de jeunes faisait escale ici et s'était répandue dans tous les espaces, le remarquant à peine lorsqu'il tira la porte de verre. Il n'étaient apparemment pas accompagnés par des professeurs, et donc probablement pas en voyage scolaire, et pourtant il pouvait difficilement s'agir d'une colonie de vacances puisque, d'une part, il n'y avait pas lieu de prendre

des vacances à Biberach et, d'autre part, les vacances scolaires étaient terminées dans tous les Länder.

Telles étaient les pensées de Hennes, appuyé sur la table faisant office de bureau d'accueil, lorsque la réceptionniste arriva. Il paya sa chambre pour deux nuits supplémentaires et reçut deux nouveaux autocollants sur sa carte, détail qui lui passa l'envie de poser plus de questions quant à l'arrivée du groupe de jeunes sur les lieux. La dame de l'accueil lui précisa qu'il avait toujours une chambre de six pour lui seul, sauf dans l'éventualité où d'autres voyageurs se présentaient avant vingt heures. Il la gratifia d'un sourire emprunté, mais en tant que plus ancien résident et détenteur de trois stickers sur sa carte en plastique, Hennes considérait comme une évidence le fait de ne pas partager sa chambre, qui plus était avec des gamins bruyants, mais gagnant son dortoir, il se trouva un peu ingrat, sachant bien que même sans y prendre part, l'agitation qui s'était emparée des couloirs lui permettrait de passer une soirée moins solitaire que la veille. Et surtout, il aurait maintenant l'impression de se trouver dans un endroit qui existait pour de vrai, et non plus perdu au milieu d'un cauchemar où l'image d'une femme invraisemblable lui courait après dans la nuit.

Hennes avait prévu, ce soir, d'aller à la pizzeria plutôt que de retourner en ville chercher de quoi dîner. À nouveau il pourrait sauvegarder ses rushes, écrire à Düler pour lui demander conseil et boire toute la bière qu'il souhaitait.

Le même jeune serveur que la veille le mena à une nouvelle table, faisant dos aux fenêtres et à la nuit déjà tombée. D'autres dîneurs lui jetaient des coups d'œil, étonnés sans doute par la caméra posée sur un set de table et reliée à son ordinateur, mais il n'y prêta aucune attention, sirotant une bière plus dorée que la coupe du monde et rédigeant un mail à l'écrivain, dont il n'avait pas reçu de nouvelles depuis quelques jours, et même peut-être un peu plus.

Il regarda les rushes en accélérant certaines parties, principalement de longs plans fixes ou en mouvement très lent, et contrairement à la veille, il ne remarqua aucune effrayante singularité. Ce faisant, il fit quelques captures d'écran, qu'il joignit dans son mail avant toute chose, pour que Düler puisse se faire une première idée de la campagne laibienne. Sur l'unique image de l'atelier, la femme aux cheveux était invisible.

Dans son mail, Hennes commença par lui faire part du contraste qu'il avait observé entre les territoires auxquels il s'était confronté ces deux derniers jours, et la douceur champêtre auparavant

rencontrée dans les ouvrages sur la vie et l'œuvre de Wolfgang Laib. S'il choisissait l'objectivité, expliquait-il, il serait tenté non pas de hurler à l'imposture et au bouddhisme de bazar, mais au moins de parler d'envers du décor, de beauté de la bête ou de déclin des sylves. Mais s'il était nécessaire de se montrer élogieux, apologique et un peu hypocrite, ce que par ailleurs son producteur ne lui avait jamais réclamé, il pouvait aussi bien y parvenir, car certains morceaux du paysage se prêtaient plutôt bien à l'onirisme. Des photogrammes des premières images sont en pièce jointe, précisait-il, ajoutant qu'il pensait avoir besoin d'environ une semaine supplémentaire à Biberach, après quoi il pourrait rentrer. Il conclut son message en évoquant, sans laisser poindre une quelconque inquiétude, qu'il avait appris incidemment qu'une femme se trouvait chez Laib, une femme qui n'était pas son épouse, à qui il n'avait pas parlé, puis il ajouta que si nécessaire, il pouvait essayer d'en savoir plus en allant sonner chez l'artiste, mais il effaça toute cette dernière partie et envoya le courrier.

Passée la surprise, la présence étrange de cette femme ne l'avait pas alarmé outre mesure. Après tout, si Laib n'était pas chez lui, il pouvait très bien avoir confié sa maison à une amie, ou peut-être s'agissait-il simplement d'une femme chargée de

l'entretien de la demeure, qui s'y trouvait seulement parfois. Auquel cas, il n'avait simplement pas eu de chance de tomber sur elle au moment même où il filmait la maison.

En réalité, une intuition plus profonde, plus refoulée lui soufflait que Laib n'était plus là, qu'il avait disparu, déménagé, s'était envolé telle une sarcelle d'été à l'arrivée des premiers froids, pour ne jamais revenir en arrière. Mais il ne voulait pas y penser, de peur que Cornelius Düler ne l'entende à son tour, le rapatrie et le congédie, ne souhaitant pas posséder un film sur un artiste dont ni le corps ni l'âme n'apparaîtraient dans les images.

Penché en avant et manquant de chuter à chaque pas, le serveur déboula en portant la pizza de Hennes, qui rangea son ordinateur avec entrain. Pendant qu'il mangeait, il décida de partir plus tôt le lendemain afin d'arriver avant la fermeture du café et de s'y installer quelques temps. Le plan n'était pas d'interroger tout le monde, plutôt d'être discret et d'écouter, attentivement, en quête d'une éventuelle information nouvelle. Dehors, tandis qu'il découpait sa pizza, le vent balayait les menaces de la nuit.

Revenu à l'auberge, il se laissa tomber sur les canapés du premier étage, près de la machine à café.

Des éclats de voix parvenaient du sous-sol, qu'il n'avait même pas exploré, indiquant que les jeunes colons, si l'on pouvait désigner ainsi les membres d'une colonie de vacances, étaient en intense réunion. C'est alors qu'un souvenir lui revint en mémoire.

Hennes avait, le soir précédent, commis un menu larcin qui l'avait mené dans une impasse : alors que l'auberge était déserte, lorsqu'il était rentré de la pizzeria, ne supportant plus l'indigence du réseau wifi, il avait marché à pas de velours jusqu'au hall plongé dans le noir. Ne pouvant pas croire que les employés eux-mêmes ne disposaient pas d'une sérieuse connexion internet, il était passé de l'autre côté du comptoir de bois, toujours en pièce détachées. Là, par terre, gisait un imbroglio de câbles, de modems et de routeurs arrachés à un placard dont la porte était manquante. Dans l'obscurité, éclairé seulement par les diodes vertes clignotantes des appareils, il avait recopié sur son téléphone le long code du réseau wifi indiqué sous la box noire, qui lui semblait la plus à même de distribuer des ondes au personnel de l'auberge. Le code était : 5318-008-3704-7734-3538-3773-HA.

Il avait ensuite silencieusement retourné la box, l'avait reposée avant de regagner son canapé de skaï, puis entré le précieux mot de passe dans son

ordinateur pour le réseau ZYXEL-335-5G, le seul disponible, avait attendu quelques instant et oh !, retenu un cri enragé quand sur l'écran s'était affichée l'annonce de son échec.

Mais Hennes, d'un caractère parfois obstiné, surtout lorsque entraient en jeu son amour-propre ou des futilités, ne s'estimait pas vaincu. Ce soir-là, avec les gosses qui jouaient en bas, il réalisa que le bar avait été remonté, les placards refermés et, sans nul doute, le matériel informatique proprement rangé. Il cliqua sur l'icône du wifi, sélectionna le réseau ZYXEL-335-5G et copia à nouveau le long mot de passe, depuis son téléphone. Victoire, le réseau fonctionnait.

La jubilation qui émanait de Hennes ne tenait pas tant au fait de pouvoir utiliser internet : cela, il le considérait comme un droit fondamental dans l'Allemagne du XXI<sup>e</sup> siècle, elle était plutôt liée à la satisfaction d'avoir volé cet internet, de l'avoir pris sans autorisation et d'avoir brisé les chaînes de l'asservissement de la déconnexion. Il avait prévu de reprendre la lecture du roman de Düler, avec ses dialogues new-yorkais retranscrits en allemand et son héros de plus en plus déguenillé, mais maintenant qu'il avait internet, la lecture lui semblait plus difficile.

Au bout d'une demi-heure environ, un garçon et deux filles s'installèrent autour de la table basse décorée de branches mortes. Ils discutaient de choses auxquelles Hennes prétendait ne pas accorder d'attention, des choses de colonie qui tournaient principalement autour de la tension sexuelle plus ou moins voltée entre telles et telles personnes puis l'une des filles, qui portait de grosses lunettes, évoqua l'idée d'aller fumer un joint dehors. Hennes ne put empêcher sa paupière de tressaillir, avant de jeter un regard subreptice dans leur direction pour mesurer leur sérieux. Cela n'échappa pas à l'autre fille qui, comme si elle avait guetté sa réaction, l'informa dans un éclat de rire, alors que les autres se levaient déjà, qu'il pouvait venir avec eux s'il le souhaitait.

Hennes passa dans sa chambre poser son ordinateur sur son lit et approcha son visage de la fenêtre. Tous les trois étaient debout près la porte d'entrée, déjà occupés à rouler. Il sortit les rejoindre et tandis qu'ils fumaient, bientôt rejoints par un autre garçon, Hennes s'enquit des raisons de leur présence dans cette auberge de Biberach. Sans concertation, ils expliquèrent posément appartenir à une confédération scolaire regroupée sous l'appellation des *Clubs de l'Est*, formée dans les années quatre-vingt-dix et dont le but était d'envoyer des jeunes à l'étranger pour



une période de plusieurs mois, allant parfois jusqu'à une année scolaire, afin d'apprendre une langue, d'étudier une culture et, en somme, de promouvoir la paix entre les peuples. Chacun d'entre eux étaient donc partis aux quatre coins du monde, dans le cas de ceux-ci, qui étaient quatre, ç'avait été l'Espagne, l'Angleterre, le Panama et l'Équateur, mais d'autres étaient partis en Asie, en Afrique et finalement presque partout. Les quelques jours qu'ils s'apprétaient à passer là, accompagnés de chefs d'équipes à peine plus âgés qu'eux et parfaitement tolérants quant à la consommation de cannabis, dès lors que le jeune était majeur et qu'il respectait les mêmes règles que pour la cigarette à savoir en extérieur, au moment des pauses uniquement et aux risques et périls du consommateur qui, s'il ne comprenait plus rien à la réunion, aurait du mal à faire son rapport, les quelques jours qu'ils s'apprétaient à passer là leur serviraient à débriefer, à partager leurs expériences de voyages, de rencontres et d'apprentissage, et à remplir des formulaires pour améliorer les échanges entre les membres des *Clubs de l'Est* eux-mêmes et le reste du monde. Chaque pays avait ses propres clauses strictes quant à l'accueil des membres de la confédération des *Clubs de l'Est*, mais les jeunes citoyens étrangers n'étaient pas à proprement parler membres eux-mêmes, chaque nations héber-

geant d'autres clubs du même type qui pouvaient pareillement permettre à leurs adhérents de partir à l'étranger.

Hennes, qui n'avait pourtant jamais essayé de partir en échange universitaire, regretta de ne pas avoir entendu parler plus tôt des *Clubs de l'Est*, dont il aurait sûrement aimé faire partie. Il expliqua à son tour les raisons qui l'avaient traîné jusqu'à Biberach, oubliant sans le vouloir toutes les anecdotes intéressantes pour de jeunes globe-trotteurs comme Cornelius Düler, Svendborg, la femme aux cheveux gris ou la vie nocturne à Berlin. Ils écoutèrent donc un peu circonspects son affaire de documentaire sur Wolfgang Laib et ne risquèrent pas plus de questions.

Quand le joint ne fut plus que des cendres en miettes, tout le monde rentra, laissant les ténèbres à leur taciturne méditation. Hennes regagna son lit et prétendit lire quelques pages mais s'endormit rapidement, au rythme du silence troublé à de nombreuses reprises et jusqu'à une heure tardive par les jeunes membres du *Club de l'Est*, en proie à une grande effervescence.

Au moment de basculer dans le sommeil, les dernières manifestations de sa conscience lui faisaient souvent miroiter des lendemains glorieux et fertiles, où chaque problème aurait une solution,

où le travail avancerait sans effort, comme une légère caravelle aux voiles gonflées de sirocco. Mais les réveils étaient chaque jours plus difficiles, plus nébuleux et décevants, et tous les rêves de Hennes semblaient avoir pris la fuite avec l'aube.

Ce matin, il se leva, tira l'inutile rideau de tulle et se campa devant la fenêtre. L'humidité se savait à l'œil nu. Il alla déjeuner non loin des membres du club déjà debout mais encore somnolents, s'habilla et partit sans attendre.

L'atmosphère s'était imperceptiblement réchauffée, mais pas suffisamment pour rendre le climat agréable. Le gel se résolvait en une brume patiente, qui flottait comme un fantôme au-dessus des pelouses et anéantissait toute visibilité. Hennes emprunta des sentiers asphaltés mais voyait avec dégoût la terre suinter sous l'herbe, songeant à l'embarras qu'elle allait lui causer lorsqu'il aurait à marcher dans la campagne boueuse.

Le bus, ce jour-là, était remplacé par une navette de neuf places qui n'indiquait même pas le numéro 318. Hennes prit place auprès d'une vieille dame, tandis qu'une autre s'installait à l'avant et, tout derrière, un père et son fils qui discutaient en turc. Alors que l'équipage roulait aussi vite que la route et le brouillard et le moteur le permettaient, le conducteur, un gros homme chauve au regard d'un

bleu slave et austral, lui demanda en riant s'il pouvait payer son ticket. Hennes s'avança pour lui tendre un billet de dix euros mais l'homme, riant de plus belle, lui annonça que le trajet serait gratuit aujourd'hui, car il n'avait aucune monnaie. Hennes le remercia et regagna le fond de son siège.

Le trajet lui sembla durer une éternité. Il eut un moment le sentiment que tout le monde, dans le petit bus, savait précisément pourquoi il était là, ce qu'il faisait et qui il était. Il essaya d'oublier cette sensation désagréable en se concentrant sur le défilé des arbres et des hameaux jusqu'à voir apparaître, au détour d'un vallon, le grisâtre village de Laib.

Arrivé là, il alla s'installer sans plus attendre au café-épicerie, avec l'intention d'y rester jusqu'à la fermeture. Il était environ dix heures.

La femme qui tenait la boutique avait l'air sympathique au premier abord, avenante comme souvent les propriétaires de bars, en ville, mais cette amabilité pouvait bien, selon Hennes, dissimuler une méfiance à son égard, une suspicion en connaissance de cause, ou quelque chose comme ça. Il réfléchit en s'installant et songea qu'après tout, il n'avait rien à se reprocher et que, peut-être, il lui faudrait moins jouer la discrétion pour parvenir à

se muer naturellement en une ombre authentique, à laquelle plus personne n'accorderait aucune attention.

Après qu'il se fût assis elle lui apporta un premier café, comme il l'avait demandé, et il touilla avec application, assis face à la vitrine. Rien ne se passait dehors et Hennes, toutefois sans y parvenir, essayait de paraître plongé dans un bain de profondes pensées qu'il n'avait pas, le bain était vide, son esprit seulement occupé par les yeux de la femme qu'il sentait appuyer sur son dos. Celle-ci, au contraire, ne lui accordait sincèrement qu'une attention minimale, comme si servir un étranger en pleine semaine à dix heures du matin était une chose des plus communes et banales, et elle s'affairait à arranger la vitrine ou à essuyer des tasses qui n'en avaient pas besoin, habitudes qu'elle avait prises par soucis d'occuper son temps et en l'absence desquelles, sans aucun doute, la solitude aurait eu raison de sa raison. Mais vraiment, non, la présence de Hennes ne la préoccupait pas plus que ça.

Sur la table à laquelle il était assis, de petits parapluies roses étaient plantés dans des donuts sertis de vermicelles multicolores. Il ne put savoir si les donuts étaient vrais, n'osant pas les toucher mais certain que s'ils étaient factices, l'imitation était excellente. Peut-être de vrais donuts bien chargés

en conservateurs pouvaient-ils servir de décoration pendant plusieurs mois sans pourrir, pensa-t-il. Il prit quelques notes concernant son documentaire et se souvint d'un plan parfait pour l'ouverture, plutôt neutre en terme de parti pris, un plan qui n'avait, en quelque sorte, pas encore choisi son camp. Le premier jour au village, il avait improvisé un pied en stabilisant son caméscope sur le rebord de l'ouverture est du mirador. Le volet bien ouvert, on pouvait voir sur l'écran LCD le pré, juste au-dessus du chemin qui y disparaissait. Le fond du pré donnait un avant-goût de l'horizon mais un champ d'une autre teinte, derrière lui, marquait la vraie limite de la portée de la vision, bien plus loin et un peu plus haut, environ à un tiers du haut de l'image, si bien qu'on avait un tiers de ciel pour deux tiers de terre : un vrai paysage, à ne pas s'y tromper. Mais à gauche il y avait tous les sapins, ceux de la même forêt qui séparait sa cabane du terrain de Laib, et les arbres fuyaient vers l'horizon, s'arrêtant à la fin du pré verdâtre et donnant une grosse masse sombre trapézoïdale, prises entre deux obliques dont l'une épousait la diagonale du plan, mais plus organique qu'une diagonale humaine, c'était une ligne tremblante et impermanente, comme une feuille morte sur le point de se détacher de sa branche pour retourner à la poussière. Ces quatre fractions

d'image, ciel bleu-gris, champ brun, pré vert terreux et sapins obscurs étaient répartis avec adresse, ils auraient aussi bien pu ne pas l'être mais Hennes était sûr de lui, il se souvenait de certaines peintures de paysages de Gerhard Richter ou de maîtres plus antiques et assurément, la composition pouvait leur être empruntée. Il avait ensuite, avec toute l'habileté dont il était capable, basculé lentement la caméra vers l'arrière pour, pixel par pixel, gagner le ciel en un plan panoramique vertical, de l'humus à la nue, des balayures au firmament et la lumière, malgré le voile gris de ce jour froid, baignait le monde d'une ambiance édénique, des particules de soie paraissaient caresser les joues roses de cette région des confins. La prise de vue terminait sur le rectangle gris du ciel, une teinte à laquelle Hennes pourrait faire dire ce qu'il voudrait, car c'était dans ce ciel que s'afficherait le titre du film, quelque chose comme : *l'exil en apparence*. Mais il n'était encore sûr de rien.

Il fit un dessin de mémoire, car il ne disposait plus des images du premier jour qui n'étaient conservées que sur son disque dur externe, puis il continua de réfléchir et de noter des idées au hasard, pour la plupart assez mauvaises. Il demanda un deuxième café. Durant tout ce temps, quelques clients entraient, achetaient diverses denrées alimentaires et discutaient avec la patronne, qui

bien entendu connaissait tout le monde, mais Hennes n'apprit rien. Il entendit d'ordinaires conversations de comptoir, entre villageois urbains et courtois, où personne n'allait plus loin que nécessaire dans la prise de nouvelles et la cordialité. Ce qu'il redoutait et espérait à la fois, c'était une apparition de la femme de chez Laib, qu'il aurait reconnue entre mille, si elle était entrée pour chercher un pack d'eau minérale ou une livre de pommes de terre. Mais il n'en fut rien.

Peu avant midi et demi, la femme annonça à Hennes, avec cet invraisemblable accent du sud, qu'elle allait fermer. Il lui acheta encore de quoi faire des sandwiches et, prenant son courage à deux mains car sachant qu'il risquait sa réputation, il lui expliqua être ici pour réaliser un documentaire dont le sujet gravitait autour de Wolfgang Laib. Elle acquiesça et le regarda en souriant béatement, ce qui mit Hennes mal à l'aise en un clin d'œil. Ce sourire absurde ne voulait rien dire, ou plutôt signifiait qu'elle ne voulait rien dire, mais qu'elle savait, que tout le monde savait, qu'il était attendu ici depuis longtemps et que son dessein comme sa fin étaient connus de tous. Il se crut pris de vertige. Elle lui rendit sa monnaie, la cloche tinta et il fut sur le seuil.



Il monta sans tarder à sa cabane de moine, dans le froid embué, des voix hurlant et résonnant dans son cerveau tendu. L'attitude des gens n'était pas ce qu'il appelait normale : les petites vieilles du bus, les employés de l'auberge, la femme du café, tous agissaient comme s'ils avaient connu Hennes dans une vie antérieure, comme dans ces films où le héros est en fait le pivot central d'une gigantesque conspiration.

Le mirador aujourd'hui n'avait plus aucun intérêt cinématographique, le brouillard compact se dressait comme un mur entre lui et le cube blanc de Laib, et des champs boueux, il distinguait à peine la tiédeur des contours. Mais il se sentait là en sécurité, personne ne pouvait le trouver dans sa cabane, elle lui apportait chaleur et réconfort. Au passage d'un train, le son grésillant des rails était porté jusqu'à lui, léger comme une aigrette de pissenlit, à travers une tranchée aménagée dans le bois. Léger mais si audible, pensait-il les yeux plongés dans le brouillard.

Ce jour-là, dans son phare en souffrance, Hennes attendit comme si le temps n'existait plus. Comme depuis le début dans cet espace reculé, son téléphone ne captait aucun réseau, il n'y avait rien non plus à filmer, pas de soleil visible et des minutes au ralenti. Bien sûr il filmait quand même, il y a toujours

quelque chose à filmer, affirmait-il en lui-même, mais ces particules d'eau en suspension dans l'air qui avaient empli tout son environnement ne lui seraient d'aucune utilité filmique. Si seulement ç'avait été du pollen !, regrettait-il en rêvant de nappes de brume jaune, comme de microscopiques citrons réécrivant les lois de la gravité.

Ses affaires étaient étalées sur le tabouret, et son sac posé au sol, dans la poussière et les crottes d'écureuil. Il se fit un sandwich. Le pain de l'épicerie avait une odeur et un goût qui lui rappelaient l'enfance, la cantine de l'école : un goût de vomit. Il était comme fourré de quelques minuscules boulettes brunâtres, qui irradiaient la mie dans laquelle elles se lovaient comme de petits raisins secs fondus au four à micro-ondes. Rien d'exquis, en somme, mais avec le jambon d'Italie et le rhume qui commençait à conquérir son organisme, Hennes n'y sentit goutte.

Quand il n'y tint plus, il décida de descendre l'échelle pour couper les champs et atteindre les maisons qui toisaient celle de Laib, en contournant le bois par l'est. Il commença par rassembler ses affaires, descendit et marcha jusqu'au deuxième mirador, le plus rudimentaire et le moins abrité. Ses pieds s'étaient trempés parmi les herbes folles auxquelles s'agrippaient les gouttes d'eau. La terre, congelée jusqu'à la veille, n'était plus que des mottes

boueuses et spongieuses qui accrochaient comme des ventouses à ses semelles crantées, et il comprit qu'il ne pourrait guère aller plus loin. Il lui fallait remonter jusqu'à la forêt en longeant les deux champs qui étaient l'un et l'autre impraticables, il préféra rebrousser chemin et retourner au village.

Cette fois-ci, Hennes eut l'audace de marcher jusqu'à la maison de Laib, de remonter l'allée et de la filmer à nouveau, sans dépasser la ligne imaginaire qui l'avait arrêté la première fois. Mais tout cela il le fit dans une sorte de transe, comme si la main d'un ami disparu l'avait gentiment poussé dans le dos, lui soufflant tous les mouvements à exécuter. C'est donc un peu surpris qu'il se découvrit lui-même debout sur cette allée, caméra au poing, fixant sous la nappe de brume le large édifice de verre, dont les rideaux endeuillés n'avaient toujours pas bougé.

Un peu apeuré, il coupa, ferma l'écran et redescendit, serrant la caméra au bout de son bras ballant, prit la route principale jusqu'à la voie ferrée et la traversa, puis tourna à droite sur la piste cyclable en direction de Biberach. À l'entrée de celle-ci, dans un jardin, deux hommes en chemises à carreaux, tout droit débarqués du Montana, fendaient du bois à la hache.

Il marcha vite, jusqu'à être certain qu'il avait quitté le village et dépassé ses environs, jusqu'à ne plus se trouver nulle part, exactement entre deux quelque parts. À sa droite, la voie ferrée, à gauche, les champs mouillés et des oiseaux. Sa tête était lourde, comme fouettée par le vent qui, pourtant, était calme et discret. En fait, Hennes ne s'en aperçut pas, mais cette sensation désagréable était liée à un début d'hypothermie, dont les premiers symptômes avaient commencé à apparaître quand il avait quitté son mirador. Il se réchauffa en marchant et bientôt tout rentra dans l'ordre.

Pendant un certain temps, il ne croisa d'êtres vivants que des oies sauvages, des échassiers aux plumes salies et une cigogne esseulée, qui décolla solennellement à son approche. Puis, alors qu'il approchait d'un passage à niveau, la barrière se baissa et un train le croisa en hurlant. Après le train vinrent un promeneur, deux cyclistes et une voie de garage sur laquelle rouillaient quelques wagons tagués, sous une passerelle étroite. Quelques potagers l'obligèrent à dévier de son chemin, et un lac blanc comme du sucre glace, encore couvert d'une mince pellicule de neige, s'étendit sous ses yeux. Il ressortit sa caméra et filma ce champ de flocons, comme le pendant glacé d'un monochrome de Laib.

Après cela, le chemin grimpeait, bifurquait à nouveau vers la voie ferrée et aboutissait à la passerelle de fer peinte en bleu. Au milieu était posée la photo d'un jeune homme, apparemment mort à vingt-quatre ans, près de deux bouquets de fleurs qui laissaient penser qu'un soir, il était venu sur ce pont mettre fin à ses jours. Hennes et lui étaient de la même année.

Enfin, il dépassa une zone militaire interdite. Derrière les clôtures barbelées, un vieil hélicoptère était exposé comme un trophée, les pales tristement lourdes et inanimées. Il n'en restait que la carcasse, les portes, l'intérieur et toutes les parties de verre étaient manquantes. Peu après se trouvait Ummendorf et Hennes, n'en pouvant plus de froid, résolut de finir le trajet en bus.

Au milieu de l'informe village, il trouva un arrêt. Il avait précisément vingt-cinq minutes à attendre, et un café ouvert lui faisait signe derrière un parking. Au comptoir, deux hommes et une femme buvaient de la bière tandis qu'au fond, deux très vieilles dames piquaient du nez dans des verres de limonade. Il salua et s'assit à une table ronde, face à la vitre pourvue de voilages blancs en dentelle, depuis laquelle il pourrait voir le bus si celui-ci décidait d'arriver en avance. Le barman vint prendre sa commande, un

chocolat chaud, et lui apporta quelques minutes plus tard. Hennes le but d'une traite, le trouvant mérité comme jamais.

Après vingt minutes environ, il régla la note, remercia et sortit attendre le bus, peut-être le même que la navette du matin. Un autre homme se trouvait déjà là, faisant les cent pas, ou plutôt répétant inlassablement les mêmes pas, suivant la forme d'un huit. Bientôt l'heure du bus arriva, mais pas le bus. Au bout de trois minutes, Hennes commença à s'impatienter, sentant déjà s'évanouir la griserie du chocolat chaud. Au bout de dix minutes, il leva le pouce en espérant être ramassé par l'une des rares voitures qui passaient. L'autre type avait quitté son huit et ruminait plus loin, fâché lui aussi que le bus ne se montre pas. Une voiture aux vitres teintées s'arrêta, et une fille, sur le siège passager, ouvrit sa fenêtre pour lui demander, dans un mauvais allemand, s'il allait à Biberach. Il acquiesça, elle lui fit signe de monter.

Ses sauveurs étaient un couple de Roumains, dont les yeux verts bouteille le fixaient dans le rétroviseur. Le conducteur parlait peu d'allemand et la fille faisait la conversation pour trois. Elle travaillait en Suisse alémanique, où ils retourneraient le lendemain. Ils disaient avoir vingt-deux et vingt-trois ans mais, par leur situation, leur voiture,

la façon sérieuse et maîtrisée qu'ils avaient d'être complices et de plaisanter ensemble, ils donnèrent à Hennes l'impression d'être plus âgés, plus mûrs, plus socialement établis et acceptables que lui, avec la boue sur ses chaussures et les gâteaux écrasés dans son sac. Mais, tempéra-t-il, ils étaient Roumains et, dans les faubourgs de Biberach, peut-être valait-il mieux ne pas être trop roumain. Ils le déposèrent devant la piscine, Hennes les remercia vivement, ils lui souhaitèrent bonne chance et disparurent dans un bruit de moteur bien huilé.

Dans la soirée, les restes du fond de son sac firent office de dîner. Les jeunes étaient occupés au sous-sol, personne ne lui proposa d'aller fumer dehors et comme il n'avait aucune envie de retourner boire seul à la pizzeria pour le deuxième ou troisième soir d'affilée, il se condamna sobrement à traverser en solitaire une soirée d'ennui.

Cependant un peu plus tard, alors qu'il traînait près de la machine à café, un type d'une vingtaine d'années, l'air nerveux, vint lui demander la clé de la chambre. Il portait avec lui un gros sac de sport, et affirma qu'il n'y avait plus de clé et qu'on l'avait dirigé vers Hennes pour que celui-ci lui permette d'entrer. Hennes, qui l'avait d'abord pris pour l'un des membres du *Club de l'Est*, répondit

par l'affirmative et l'accompagna jusqu'au dortoir, en lui demandant ce qu'il venait faire à Biberach. Le type expliqua, un peu embrouillé, qu'il y vivait mais avait dû quitter sa maison en urgence, car sa famille se foutait sur la gueule et que tout était sur le point d'exploser. Selon lui, passer une ou deux nuits à l'écart n'était pas un excès de prudence, surtout depuis que, lors d'une précédente dispute familiale, un meuble avait écrasé son bras gauche contre un mur, lui brisant plusieurs os des doigts. Il jeta son sac sur un lit au hasard, remercia Hennes et partit en disant qu'ils se verraient plus tard.

Hennes retourna à son canapé, espérant que le type n'avait pas laissé à leur sort de plus jeunes frères et sœurs dans sa maison sordide, puis il oublia vite cette histoire. Sa méditation horizontale ne fut plus troublée que par la responsable qui vint le voir, peu avant d'aller s'enfermer dans les arrières-salles de l'établissement, pour lui rappeler poliment qu'il n'avait pas encore réglé la nuit à venir. Il la suivit jusqu'au bureau, paya et fut remercié d'un nouvel autocollant.

Il se réveilla aux alentours de cinq heures et demi du matin, bien avant le lever du jour. L'auberge était plongée dans un doux silence, seuls ronronnaient imperceptiblement le bruit des conduits d'aération,



des ampoules en veille et des fluides énergétiques qui circulaient partout derrière les murs. Des habits étaient jetés au pied du lit de l'autre type, qui dormait. Hennes se tourna, essaya de se rendormir, mais se rendit vite à l'évidence qu'il était en pleine possession de ses moyens, de sa forme, et qu'en fait il se sentait prêt à commencer la journée. Il alla d'abord aux toilettes, revint dans la chambre et, silencieusement, rangea les batteries chargées dans le sac de sa caméra, puis rassembla les affaires qu'il emportait d'habitude et les glissa dans son sac à dos. Quand ce fut fait il s'habilla, rangea ses vêtements dans son sac de voyage et retourna à la salle de bain pour se brosser les dents. Il revint de nouveau, enfourna ses affaires de toilette dans sa trousse de toilette, la mit à son tour dans le gros sac, et enfin fit entrer, un peu difficilement, son sac à dos dans le sac de voyage, qu'il ferma par en haut.

Hormis son manteau accroché à un cintre dans la penderie et la paire de chaussures sous le radiateur, il ne restait que son sac et lui, debout au milieu de la chambre, à peine éclairés par l'écran de la fenêtre, sous laquelle se trouvait un réverbère. Hennes demeura perplexe quelques secondes, puis se pencha pour défaire ses draps. Il mit ses chaussures, enfila son manteau, endossa son lourd sac, sortit et ferma la porte sans faire de bruit.

Le premier jour, qui lui semblait loin maintenant, la fille de l'accueil lui avait demandé de poser les clés sur le comptoir avant neuf heures s'il quittait les lieux, et de mettre ses draps dans le grand panier à linge du sous-sol. Il posa la clé sur le comptoir, ce qui était stupide puisque son camarade de chambre n'avait même pas la sienne, mais Hennes pensa que s'ils proposaient des chambres de six avec une seule clé, c'était le problème de l'auberge. Il descendit. Il ne s'était encore jamais aventuré au sous-sol, là où le *Club de l'Est* passait l'essentiel de ses réunions. À gauche, sous le couloir de sa chambre, s'allongait un autre couloir, et à droite se tenait le panier à linge, inutilement grand. Mais il ne s'attarda pas sur celui-ci car, derrière la porte vitrée du couloir, il avait cru voir un élément qui détonnait singulièrement avec le reste de l'auberge, ses murs beigeasses et sa décoration inexistante.

Il poussa la porte et s'avança. L'obscurité n'était qu'illusoire, les nombreuses lampes indiquant les issues de secours suffisaient à elles seules à rendre visible tous les recoins du corridor, mais l'objet de son attention n'avait rien d'un recoin : entre deux portes, large de trois à quatre mètres et haute de près de deux mètres, était posée au sol, contre le mur, une énorme toile peinte. Le châssis, sous le tissu,

faisait au moins huit centimètres d'épaisseur, et des pages de journaux étalées au sol indiquaient que la peinture était fraîche, l'œuvre peut-être inachevée. L'œuvre en question, presque une fresque, était impressionnante dès le premier coup d'œil, par son format d'abord, mais tout de suite aussi par ce qu'on y voyait. Elle représentait la vue sous-marine d'un groupe d'enfants, peut-être immergé dans une piscine, ou dans une mer très claire et bleue dont on ne savait rien ni du fond ni de la surface. Les enfants, peints d'une facture bancale, étaient l'unique sujet du tableau : tous habillés de maillots de bain, seul détail qui laissait imaginer leur immersion en milieu aquatique, qui aurait aussi bien pu être galactique, ils lévitaient, dans des positions diverses, et semblaient figés au milieu d'un jeu réservé aux êtres amphibies. Ils n'étaient pas nombreux mais donnaient l'impression qu'une infinité d'autres étaient présents hors du cadre, dont certaines parties des corps étaient peintes et visibles, et leurs couleurs de peaux variées laissaient imaginer à Hennes un échantillon très riche et représentatif de l'humanité. Le seul enfant dont le visage était distinctement remarquable, le plus proche du peintre et du spectateur, flottait allongé sur le ventre, les bras mollement écartés comme s'il nageait la brasse, et ses yeux exorbités, peints d'épaisses touches de blanc grossièrement

injectées de sang, étaient percés de larges pupilles dans lesquelles se reflétaient la folie ou l'effroi, comme la terreur d'une mort prochaine. Ce groupe lévitant dans un plasma bleuté, apparemment indénombrable, semblait en route vers le jugement dernier, comme si au-dessus ou au-dessous d'eux s'était trouvée la cause de la disparition du genre humain, infusé et dissous dans un monde englouti par les eaux. Au sommet de la toile, de petites jambes potelées étaient figées dans le mouvement tandis qu'en bas, des mains et des bouquets de cheveux sombres disparaissaient vers le néant.

Une sensation d'horreur muette et frappante saisit Hennes quand il commença à contempler la peinture, le dos appuyé contre le mur, prenant tout le recul que permettait le couloir. Elle était assurément mauvaise, mal peinte, étrangement composée, et pourtant les bras disproportionnés qu'agitait la plus grande figure, comme suppliante, lui brisèrent le cœur et l'emplirent de tristesse. Aucun outil ne traînait dans le couloir, mais il était difficilement possible que les auteurs de cette fresque cosmopolite et macabre soient autres que les membres assoupis du *Club de l'Est*. Hennes frissonna, tourna les talons en grimaçant et quitta l'auberge.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il marchait dans la nuit vers Biberach, son énorme sac sur le dos, il regretta de ne pas avoir pris la toile en photo. Mais il n'avait aucune envie de faire marche arrière, et l'idée de la revoir et d'en garder un souvenir le dégoûtait. En avançant, il se demanda si l'heure matinale ne l'avait pas fait délirer, si le sujet n'était pas simplement une joyeuse bande de bébés nageurs s'amusant en bord de mer un après-midi d'été. Ils pouvaient aussi bien être une armée de milliers d'enfants passagers d'une fusée, ayant pour mission de traverser l'espace pour aller peupler une nouvelle planète, comme le premier régiment colonial métis de l'histoire humaine. Ce qui aurait justifié l'air effrayé qu'ils affichaient, et qui les quitterait sûrement avec l'âge et la satisfaction d'une conquête couronnée de succès.

Lorsqu'il atteignit le centre-ville de Biberach, au bout d'une rue, le ciel s'éclaircissait et annonçait un temps bien meilleur que la veille. Hennes songea qu'au village, le café était en train d'ouvrir et, par extension, toute l'activité prenait vie, alors qu'à Biberach le monde était encore plongé dans le sommeil. Il erra quelques temps par les rues, jusqu'à trouver un bar pour noctambule, qui accueillait de jeunes fêtards en soirée et de vieux lève-tôt le matin venu. À cette heure-ci, les deux mondes se

rencontraient et les quelques clients avaient tous la tête lourde, de fatigue incurable ou de l'ivresse qui s'évaporait peu à peu. Hennes passa quelques temps accoudé au bar avec un café, son gros sac à ses pieds, sans prêter aucune attention à ce qui l'entourait. Tout était, quelque part, comme si ses pensées avaient cessé de lui appartenir en propre.

Au lever du soleil, il prit le premier bus, un vrai bus cette fois. Il était l'unique passager, dont la tête se balançait comme une algue marine à la cadence des dénivelés et des virages. Arrivé au village de Laib, il passa à l'épicerie, où la dame s'occupait de lui avec autant d'égards et de distance que si elle l'avait rencontré pour la première fois. Il acheta trois grosses miches de pain et le maximum de garniture : charcuterie, fromages suisses, gelées diverses, ainsi qu'une grande bouteille d'eau, et ce fut donc avec deux gros sacs plastique, en plus de son sac de randonnée, qu'il arriva à son mirador. Ne voulant pas casser un barreau, d'autant qu'il avait recommencé à geler, il monta d'abord ses réserves de nourriture, puis son sac à dos contenant caméra, jumelles et dictaphone, et enfin le gros sac dans lequel se trouvait le reste de ses affaires. Il pénétra dans la cabane et claqua la porte derrière lui.

Le premier matin dans son mirador, Hennes aménagea le minuscule intérieur d'un mètre carré comme il le pouvait. Il se débarrassa du superflu, le petit tabouret et certains des trop nombreux tasseaux biseautés qui servaient à maintenir les volets ouverts, en posant tout ça dehors, sur la petite terrasse, contre le mur et le garde-fou. Il comprit vite que ne disposer d'aucun outil, hormis son couteau et un briquet, l'empêcherait d'apporter de vraies améliorations à la cabane mais, avec une certaine astuce, il parvint tout de même à improviser un porte-manteau et à caler quelques affaires dans les angles entre les murs et le plafond de tôle, ce qui eut le double avantage de sauvegarder de l'espace au sol tout en colmatant les éventuels trous dans lesquels s'infiltrait l'air glacial de l'extérieur. Enfin, ce qui lui prit le plus de temps fut la confection d'une sorte de balai de branchages souples, avec lequel il put débayer le plancher de toutes les saletés poussiéreuses qui le recouvraient. En début d'après-midi, il se déclara solennellement unique occupant du mirador, pour la durée indéterminée des besoins engendrés par la conception de son documentaire.

Hennes passa le reste de la journée à lire *miss june '76*, à la lumière de la fenêtre nord. Un pied posé sur le rebord, il faisait pivoter le fauteuil en rythme, comme un vieux rocking-chair, et quittait

par intermittence les pages du roman pour fixer le cube de verre blanc. Rien ne bougeait, comme rien n'avait bougé depuis le début. Il se refusait à filmer de nouveau d'interminables plans immobiles, où l'unique événement était le passage du temps, dont seul le vent dans les branches des sapins confirmait l'existence. Alors il se contentait d'observer, passivement, ce qu'il voyait. Pendant l'un de ces intermèdes, il remarqua que trois espèces différentes de sapins cohabitaient à l'orée du même bois. À tout hasard, il filma leurs aiguilles, leurs branchages, leurs sommets et leurs troncs mais, n'ayant aucun manuel ni aucune connaissances en matière de pinède et de flore, il ne put tirer conclusion de cette observation.

La fin du livre de Düler lui plut moins que le début. Petit à petit, le héros oubliait les raisons qui l'avaient poussé à quitter les États-Unis, et ainsi parvenait à remonter la pente de l'énorme gouffre au fond duquel il avait échoué. Ses pérégrinations n'en finissaient pas : sous diverses identités et toujours avec le faux passeport adéquat, il était tour à tour gardien de nuit dans un hôtel de Shanghai, plongeur dans un bar clandestin où se réunissait la pègre moscovite, à nouveau docker à Porto et enfin, après un passage incompréhensible au Maroc, il revenait aux États-Unis, évitant cette fois New



York, par peur d'affronter de vieux démons auxquels il ne saurait plus faire face, et trouvait un poste de secrétaire de rédaction dans l'unique journal de droite de San Francisco.

Mais le lyrisme, l'outrance et toute l'emphase outrecuidante qui enveloppaient la narration dans la première moitié du récit avait disparue. Les régulières scènes de sexe, que Hennes jugeait toutes meilleures les unes que les autres, avaient depuis longtemps été remplacées par des descriptions dont les ramifications n'en finissaient pas de s'étioler, des pages interminables consacrées à des paysages urbains à l'échelle de continents entiers et pourtant toujours identiques. Qu'il s'agisse de régions minées par la guerre froide et le communisme, célébrant le faste ostentatoire des Trente Glorieuses ou encore totalement laissées de côté par le chaos du monde, la terre entière semblait être devenue, sous la plume de Düler, un seul et unique triste recoin, tabassé dans le caniveau d'un univers à bout de souffle et, d'après le héros, au plus loin du bout de ses peines.

Le soir tomba avant que Hennes ait pu lire le dernier chapitre dans lequel, espérait-il, un quelconque ressort dramatique viendrait mettre l'intrigue sens dessus dessous. Il ne résista pas à la tentation de lire la dernière phrase, inscrite en italiques sur la page éclairée par les ultimes et

indigents rayons du soleil : *and I miss June '76, I miss June '76*. Le roman se refermait sur l'extrait d'un poème qui n'avait probablement jamais existé.

Se sachant vulnérable au vu des températures presque extrêmes qu'il devait affronter, Hennes avait agrémenté son après-midi lecture de quelques pauses occupées à courir dans le champ pour se réchauffer, et avait empilé ses pulls un par un, parcimonieusement, pour maintenir sa température corporelle à trente-sept degrés à mesure que celle de l'air chutait en-dessous de zéro. La nuit venue, il portait deux t-shirts, un à manches courtes et un à manches longues, quatre pulls, du plus fin au plus épais, son manteau, ses gants, son écharpe et son bonnet gris, ainsi qu'un léger pantalon de survêtement sous son jean, rentré dans une épaisse paire de chaussettes. Il était toujours vissé sur son siège de bureau dans sa cabane presque noire, éclairée par l'écran de son téléphone dont la batterie courait indubitablement vers sa perte.

Comme si tous dépendaient les uns des autres, avec l'obscurité et le froid, le silence était tombé sur les champs. Hennes avait fermé les fenêtres mais il savait qu'autour de lui, tout s'était tu, et les rapaces solitaires qu'il imaginait hululer dans les sous-bois demeuraient muets. La disparition du léger vrombissement des routes, des trains au loin,

ou de la simple présence rassurante d'un appareil électrique le surprirent au début. Chacun de ses mouvements produisait un son malvenu qui, dans cette absence de bruit, passait pour une explosion. Au bout d'une heure ou deux, il eut vraiment trop froid et s'enfila dans son sac de couchage. Il ferma le vantail de bois, ramassa ses affaires, les posa sur le fauteuil et s'enroula au sol autour des pieds vissés dans les planches, essayant de ne pas y appuyer ses côtes. Portant déjà tous ses vêtements sur lui, il n'avait plus rien à mettre pour soutenir sa tête, et son bras replié lui servit d'oreiller jusqu'à ce qu'il s'endorme, le visage dissimulé dans sa capuche, un maigre rayon de lune éclairant un moment la fumée de sa respiration.

Il s'éveilla peu avant le lever du soleil, à l'heure la plus froide du jour, frigorifié. Son esprit était embrumé par les souvenirs flous d'un rêve qui lui revenaient, un rêve peuplé de certains membres du *Club de l'Est* et des enfants démesurés qu'ils avaient peints.

Gauchement, il descendit du mirador et traversa la largeur du champ dans la direction opposée à celle du terrain de Laib, son sac de couchage enroulé autour de lui comme une énorme écharpe, manquant de trébucher à chaque pas. Dormir plié autour du centre

d'une pièce d'un seul mètre carré était fastidieux, et Hennes avait mal au dos, des courbatures partout. Il parvint à improviser des toilettes en forêt avec une étonnante facilité, comme s'il avait été de longue date un habitué du camping sauvage et de l'absence totale de confort.

Sa journée fut employée à se déplacer à travers la campagne en filmant les champs, d'abord au hasard, puis prenant bientôt quelques décisions encore assez obscures. Il resta dans les parages de son mirador, puis après une sorte de déjeuner tardif, il partit et marcha jusque loin sans jamais s'approcher d'un village ou d'un autre. Le lendemain, il recommença, et il en fut ainsi les jours suivants. Son plan fonctionnait : plus le temps passait, plus il avait une idée précise du tour que prendrait son film et de la manière dont les rares commentaires seraient amenés. Mais son téléphone était éteint depuis longtemps et, à mesure que les batteries de sa caméra se vidaient, ses réserves de nourriture s'amenuisaient. Quand ses miches de pain, dont le dernier croûton était dur comme un silex, furent terminées, il mangea le reste de confiture au couteau. L'intérêt pour son film l'emportait sur le reste, et son goût pour le bien-être matériel s'estompa vite, comme il l'avait prédit. Certaines de ses prises de vue étaient confuses, mais cette confusion se voyait rattrapée par quelques plans objectivement

somptueux, truffés de détails chargés de symboles variés porteurs de multiples significations. Hennes le savait et prévoyait même déjà comment les combiner avec d'autres, cartographiant d'instinct la polysémie des images. Sa sensibilité plastique et son acuité émotionnelle s'aiguisaient, à mesure que son visage s'amaigrissait sous la barbe blonde qui le recouvrait petit à petit.

Les choses se corsèrent quand il ne put plus filmer. Il avait déjà totalement perdu contact avec le monde extérieur, dont les prémices n'apparaissaient pourtant qu'à une centaine de mètres de sa cabane, mais le fait de construire un film, même dénué de récit, l'aidait à conserver un rapport au réel, si ténu soit-il. Tout en filmant, il anticipait les réactions d'un public hypothétique, parfois glissait des clins d'œil discrets à tel ou tel de ses amis, ou même à des réalisateurs qui l'avaient influencé. Difficile de dire si l'isolement et la solitude l'amènèrent à la folie ou, dans une moindre mesure, à l'égarement, ou si ces états se trouvaient déjà en lui, attendant un prétexte pour prendre le dessus sur tout autre sentiment raisonnable.

Dès lors qu'il dût abandonner sa caméra, fixée désormais au plafond du mirador avec un morceau de toile de paillage ramassé dans une forêt, il se

rabattit sur l'enregistreur sonore dont la consommation d'énergie était modique. Des jours entiers il battait la campagne, décrivant à voix haute, d'abord avec une extrême minutie, les choses qu'il voyait au fur et à mesure qu'elles se présentaient à lui, et donnant à entendre le désordre de ses pensées, au fil des jours de plus en plus anémiques. Ses longues marches à travers les champs se maintenaient toujours à distance raisonnable de toute construction humaine : un temps il envisagea d'aller voler une poule, des œufs ou même des grains de maïs tombés d'un silo, mais très vite il exclut ou laissa filer cette éventualité. Peu à peu les descriptions, dont les premières heures semblaient destinées à informer un interlocuteur quant à ce qu'il apprenait sur Wolfgang Laib, à travers sa propre expérience des champs et de la mesure du territoire, peu à peu les descriptions de Hennes se muèrent en monologues, en dissertations sur l'origine de la vie, en récits de visions hallucinées où l'homme reprenait sa place parmi les écosystèmes du règne animal, sans qu'il devine que ses paroles devançaient à peine les faits réels. Le nom de Laib ressurgissait quelquefois du néant de ses idées, puis bientôt il ne fit plus usage de la parole. Il continua à enregistrer quelques temps : le bruit de ses pas, celui du vent dans les arbres et finalement, le dictaphone finit par échouer sur le

sol de la cabane, dont il n'ouvrait plus les fenêtres, son instinct le poussant à conserver le peu de chaleur qu'elle renfermait.

Un temps, il rêva même d'y faire du feu : n'étant pas retombé au fond des arcanes d'un âge préhistorique, il n'hésitait jamais à se servir de son couteau ou de son briquet, et le chauffage était encore pour lui une notion très concrète et pratique. En reliant à l'extérieur un tuyau de caoutchouc, lui aussi trouvé au hasard de ses errances, par un volet à peine entrouvert, il espérait ainsi permettre le dégagement des fumées. Le petit tas de brindilles et de feuilles mortes posé à même le plancher s'enflamma en un clin d'œil, mais l'âtre, sans cloison ni protection, n'empêcha pas le brouillard toxique d'emplir l'espace après quelques minutes. L'extrémité du tuyau, à moitié brûlée, dégageait une odeur insoutenable, et Hennes fut contraint de renoncer à chauffer sa cabane.

Le reste du temps, il n'allumait des feux qu'à l'abri des fourrés, entre les champs, en prenant bien garde de les maintenir à une taille raisonnable pour ne pas se faire repérer. Il y cuisait en vitesse de petits animaux morts, qu'il dévorait à moitié carbonisés, et parfois des résidus de châtaignes ou de marrons, mais la vérité est que tout cela le faisait souvent vomir et qu'il prit vite l'habitude de se satisfaire de très

peu. Un jour, il captura stupidement un marassin égaré mais, trop habitué à chasser du gibier plus modeste, ne parvint pas à le tuer et resta enfermé des heures dans son mirador avec sa prise, dont les cris alertèrent bientôt la mère, qui tourna autour des pilotis en grognant, fourrageant le sol jusqu'à ce que Hennes, terrorisé, lâche le bébé depuis le troisième barreau de l'échelle et remonte s'enfermer.

Un autre jour, sans raison, il traversa le petit bois, puis la centaine de mètres qui le séparait du cube de Wolfgang Laib. Hormis un escalier, au fond, qui descendait au sous-sol, la construction était bel et bien vide. Cependant, quoi qu'il ait pu y trouver parvenu à ce stade de son exil, même recouvrer la mémoire n'aurait permis à Hennes d'interpréter celle-ci, comme si la dérive avait été inéluctable. Il essaya sans succès d'ouvrir la porte-fenêtre, mais n'insista pas et remonta vite, courant voûté jusqu'à de nouveau se trouver à couvert.

Il revint peu à peu à l'état d'être humain primitif, dont le rythme concordait avec celui de la nature. Il se masturbait comme un enfant sauvage et dormait longtemps, se couchant avec le soleil pour ne s'éveiller qu'aux aurores, tel un petit mammifère diurne. À force de vivre caché, discret et complètement seul, il ne tint plus compte du passage du temps, ne



s'occupant que de sa survie. Son régime alimentaire réduit au minimum, il apprit à économiser ses forces en diminuant peu à peu les distances qu'il parcourait chaque jour, jusqu'à ne plus quitter un périmètre restreint autour de sa cabane. Les nuits devenaient moins pénibles à mesure que l'air se réchauffait.

Des résurgences du passé lui revenaient parfois, peut-être même étaient-elles responsables de sa visite éclair au cube de Laib, mais il ne les interprétait plus comme avant, comme si son unique vocation avait été de poursuivre le but volatile qu'il s'était peut-être fixé. Le souvenir de Wolfgang Laib ne l'avait pas complètement quitté : régulièrement il pensait aux pissenlits qui teinteraient bientôt les champs de jaune vif, convaincu qu'avec eux des choses prodigieuses arriveraient.

Mais Hennes ne sut jamais si l'apparition du printemps serait accompagnée d'une épiphanie, ou de ce que sa nouvelle personnalité primitive pressentait comme tel. Ce fut finalement le ravitaillement en eau qui eut raison de ses espoirs, et peut-être également qui lui sauva la vie.

Tout au long de son exil dans le mirador, qui avait commencé une cinquantaine de jours plus tôt, il avait conservé sa bouteille en plastique. Elle était pleine de terre et n'avait plus ni bouchon ni étiquette, mais lui permettait d'avoir toujours un litre et demi d'eau

à disposition. Son point d'eau préféré se trouvait être un robinet en fer, qui dépassait du sol au bord d'un champ, à proximité d'une route peu fréquentée. Mais il fallait bien que ce robinet fut relié à une source, quelque part : il se trouvait à quelques brasses seulement d'une grande ferme isolée. Hennes avait appris à la contourner mais savait que, chaque fois qu'il allait s'abreuver à ce vestige de ce qui lui semblait être le paroxysme de la haute technologie, il prenait le risque de se faire remarquer.

Ce matin-là, il trottait comme à son habitude, d'un pas souple pareil à celui d'une autruche, penché en avant et l'œil aux aguets. Arrivé au robinet, il jeta un regard aux alentours et, constatant que la voie était libre, s'accroupit pour commencer à remplir sa bouteille cabossée. Alors qu'elle était presque pleine, il entendit dans son dos une voiture s'approcher, à pleine vitesse. Sa respiration s'accéléra, mais la voiture était déjà trop proche pour lui laisser le temps de fuir jusqu'à la forêt sans être vu, il décida de continuer impassible, sans regarder derrière lui, espérant qu'elle tienne sa route sans ralentir. Les pneus crissèrent, il se retourna et vit quatre flics, ou en tout cas quatre types qui ressemblaient à des flics et qui déboulaient en hurlant. En un instant il courait déjà à travers le champ. Une voix de femme gueula quelque chose, puis il y eut un coup de feu, et

encore un cri. Il jeta un œil en arrière sans s'arrêter, déjà bavant et essoufflé, et crut voir une femme et deux hommes lui courir après, encore à bonne distance, pendant qu'un autre était resté près de la voiture, indistinct. Il n'était plus qu'à quelques mètres d'une petite parcelle de forêt, comme une île au milieu du champ, suffisamment grande pour gagner du temps mais pas pour parvenir à y disparaître. Par chance, la végétation au sol était assez dense pour lui permettre de se cacher, il fit encore dix mètres et plongea sous un tapis de lierre et de feuilles mortes, les yeux hagards et le souffle court.

Quinze secondes plus tard, il entendit les trois flics passer à quelques mètres de sa cachette, courant et haletant comme des huskys. Hennes avait déjà réussi à calmer sa respiration et attendait un moment propice pour partir sans se faire remarquer. En lui-même il voyait son mirador, et comprenait déjà que cette période était révolue, il allait devoir trouver un nouvel abri où tout serait à recommencer. Les pas s'éloignèrent, puis bientôt il ne les entendit plus, mais les éclats des voix des deux hommes lui parvenaient toujours. Hennes attendit encore, jusqu'à ce que le bois retombe dans le silence, puis risqua un regard là où les flics étaient partis, se leva, frotta son pull pour enlever les épines

et les morceaux de feuilles mortes, tourna la tête et tomba nez à nez avec la femme flic qui le fixait, les yeux écarquillés. La matraque s'écrasa sur son nez dans un bruit d'écorce rompue.

Quand Hennes ouvrit les yeux, il se trouvait allongé sur un matelas de toile cirée bleue, dans une pièce couverte de carreaux blancs. Il s'assit péniblement et s'adossa au mur. Hormis des toilettes, un lavabo et ce lit sommaire, il n'y avait rien à voir. Une petite fenêtre, trop haute pour qu'on puisse y accéder, était ajourée dans un mur, face à une porte à barreaux d'acier peints en gris. Tout était très lumineux et très propre, et également très rectiligne, autant de données visuelles qu'il avait perdu l'habitude d'affronter et qui lui semblaient sorties du rêve d'un psychopathe découpeur de femmes dans son sous-sol. Sa douleur au nez et la bosse formée par un pansement blanc qui empiétait sur la vision de son œil droit lui rappelèrent tout de suite qu'il avait été arrêté et sans doute placé en garde à vue, ce qui expliquait l'absence de ses chaussures et l'exiguïté impersonnelle de la pièce. Il se leva et réalisa pour la première fois que ses vêtements étaient d'une saleté épouvantable, ce à quoi il n'avait jamais fait attention jusque là.

Derrière la grille, un couloir partait sur la droite, de carrelage blanc lui aussi, affreusement éblouissant. Hennes ne pouvait s'empêcher de plisser les yeux, déstabilisé par tout ce qu'il redécouvrait à la volée : les surfaces solides et lisses, la lumière électrique émanant partout du plafond, l'absence effrayante de vent. Il attrapa les barreaux et voulut dire quelque chose, mais seul un son rauque s'échappa. Au bout du silence du répugnant couloir, il entendit une chaise reculer d'un mouvement d'arrière-train, puis quelqu'un se leva et approcha. Hennes retourna s'asseoir sur le lit, jusqu'à ce qu'un gros policier sans casquette viennoise se planter devant la grille. Tu te réveilles, Van Veldes, dit-il, renvoyant l'accent du sud à la mémoire de Hennes avec la force d'une balle de tennis en championnat australien.

Le flic lui apprit que son avocate arriverait bientôt et qu'en attendant, il avait le droit de garder le silence. On verrait plus tard pour la douche et les vêtements propres, ajouta-t-il. Hennes resta assis à le regarder stupidement, sans parvenir à rien répondre, et le flic retourna d'où il était venu, impassible.

Le commissariat, si c'était bien un commissariat, était étrangement silencieux. En regardant la lucarne, Hennes réalisa qu'il faisait nuit, puis il comprit qu'il était enfermé, et fut pris du même coup par le sentiment d'avoir fait quelque chose

de complètement stupide, sans parvenir à saisir quelle était cette chose. Toujours planté sur le matelas en plastique, les dents légèrement serrées, il se tint immobile plusieurs minutes dans son pull en lambeaux, les mains jointes sur les genoux. Il essayait de se convaincre que quelques dizaines de jours en solitaire dans une cabane avaient effacé de sa mémoire tout le reste du monde, mais la réalité sourdait, de plus en plus nette, et il n'avait d'autre choix que de la regarder dans les yeux. Quelque chose de stupide, répétait-il en lui-même. Mais comment la décision spontanée d'un retour à l'état sauvage pouvait-elle mériter l'enfermement et la venue d'un avocat ? Par réflexe il fouilla sa poche pour y trouver une noisette, mais son pantalon était vide. Il préféra s'allonger, releva son pull pour couvrir ses yeux et s'endormit.

Exactement deux heures plus tard, à huit heures passées de trois minutes, le policier bedonnant vint cogner aux barreaux. Il annonça que Maître Susann Lindner, qui serait l'avocate de Hennes, était arrivée et qu'il allait pouvoir la rencontrer, avant de commencer le premier interrogatoire. Un autre flic arriva, portant un petit plateau. Le premier ouvrit la grille, déposa au sol des vêtements marrons proprement pliés, et laissa la place à l'autre

pour qu'il puisse y poser le repas. Le deuxième flic, qui n'était pas plus que le premier l'un des quatre qui l'avaient attrapé, expliqua à Hennes qu'on lui laissait dix minutes pour manger, et qu'ensuite il pouvait enfiler ses nouveaux vêtements. Pour la douche, on verrait encore plus tard, et le reste de ses affaires, précisa-t-il, avait été récupéré dans le mirador et ses alentours, et avait rejoint le dossier des pièces à conviction. Hennes ne répondit rien, l'un des deux types haussa les sourcils et ils sortirent sans donner plus de détails.

Hennes ne parvint pas à manger autre chose que le contenu d'un petit pot de compote de pomme. Non seulement la nourriture cuite et chaude le dégoûtait, mais en plus elle lui semblait servie en quantité gréco-romaine. Et puis, il commençait à sentir qu'il s'était passé quelque chose de grave. Il n'avait pas paru nécessaire aux deux flics de lui expliquer ce qu'il faisait là, et comme il n'avait pas encore fait l'effort d'articuler une phrase, il était seul face au néant. Il jeta ses frusques dans un coin et enfila les vêtements marron, un vrai uniforme de prisonnier. Son pull était entièrement élimé, des lambeaux de laine en débordaient de tous les côtés, et aussitôt qu'il le vit au sol celui-ci prit dans ses yeux l'allure qu'il avait, celle d'une authentique serpillère, une serpillère hors d'usage.

Les types revinrent, accompagnés d'un troisième comme si Hennes avait été un dangereux criminel. Ils ouvrirent la porte, lui passèrent les menottes et indiquèrent de les suivre, à travers l'aveuglant couloir dont le mur droit était ponctué de cellules désertes, et fermé lui aussi au bout par une grille, que le troisième clampin ouvrit, puis reverrouilla une fois qu'ils furent passés. Personne ne tenait Hennes mais il savait ce qu'il avait à faire : marcher, avancer avec ses deux mains devant lui liées par la petite chaîne brillante, il se sentit un peu seul, tout était grand, ils prirent un autre couloir, passèrent des portes, le bruit revint d'un coup, d'autres flics travaillaient déjà, sur des bureaux, au téléphone, c'était comme dans les séries, Hennes se rappela les séries, puis à nouveau le silence d'un couloir efflanqué, bordé de portes closes et soudain, il était assis sur un banc près d'une femme en tailleur avec un collier chic et bizarre, un collier d'avocate, dans une petite salle d'interrogatoire silencieuse, face à deux autres flics qui n'avaient pas l'air d'être des flics, les coudes écrasés sur la table. Entre eux étaient posés un dictaphone et un micro, dressé sur un petit trépied. Un mètre derrière les deux flics, il y avait un mur blanc auquel était fixé un radiateur électrique et, apparemment, aucun miroir sans teint pour



dissimuler un groupe d'experts psychiatres, mais Hennes n'eut pas le temps de se poser la question.

L'avocate se présenta : Maître Susann Lindner, de Stuttgart, engagée par les parents de Hennes. La quarantaine énergique et le visage agité par quelques tics discrets du côté des yeux, elle affirma d'emblée que tout était sous contrôle, qu'il faudrait répondre aux questions des inspecteurs mais qu'il fallait rester prudent et la consulter avant de parler, il avait toujours le droit de garder le silence et on allait lui retirer ses menottes. Le flic de droite intervint pour dire que non, on ne lui retirerait pas ses menottes, et l'avocate n'insista pas. Les trois parlèrent ensuite une minute de questions apparemment juridiques auxquelles Hennes, qui n'avait toujours pas décroché une parole, ne comprit pas un mot. Il se demandait si tout cela se passait à Stuttgart : personne n'avait jugé utile de l'éclairer sur ce point. Les accents qu'il entendait, ou qu'il croyait entendre si tout cela était vrai, l'égarèrent, car peut-être n'était-ce qu'un rêve, ou même le rêve voire le souvenir de quelqu'un d'autre, oui, Hennes pouvait bien n'être plus que le souvenir volontairement oublié ou mis de côté par l'hippocampe défaillant d'un revenant aussi terrifié par la mort que par la vie, ou n'être plus que les résidus de mémoire d'un rêve que lui-même aurait fait longtemps plus tôt, lors d'un voyage en voiture

dans un sud à l'accent tiède et bouffi, un accent des frontières et des confluences, caché comme un microbe dans une pâte feuilletée d'espace-temps capricieux. Le flic de gauche le tira de sa rêverie d'une pichenette : les trois paires d'yeux étaient maintenant fixées sur lui, et il était certain qu'elles savaient parfaitement pourquoi Hennes était là. Le flic commença à lire à voix haute la déposition.

Le prévenu Hennes Van Veldes, vingt-sept ans, avait été interpellé hier, lundi vingt mars à quatorze heures trente, par la brigade spéciale de police de Ulm, pour les motifs suivants : vagabondage, soupçons d'effraction et soupçons de tentative d'assassinat sur la personne de Wolfgang Laib, artiste, agressé dans l'enceinte de sa résidence le samedi dix-huit mars vers une heure du matin, agression dont il était sorti physiquement indemne. Hennes voulut contester mais l'avocate lui fit signe de se taire, baissant et relevant lentement les paupières comme pour lui signifier qu'elle avait la situation en mains. Il avait été placé en garde à vue au commissariat de Stuttgart, soupçonné de s'être caché dans les forêts avoisinant le village de Laib, afin d'assassiner celui-ci. Il était parvenu à rester invisible un peu plus d'un mois, à en croire divers témoignages recueillis ces derniers jours. Une voisine des Laib, venue régulièrement chez eux pour arroser les plantes, affirmait avoir vu

un jeune homme de type caucasien filmer la maison de l'artiste, un jour en plein après-midi. Il s'était tenu à distance, affirmait-elle, mais elle se souvenait d'un bonnet gris, possiblement celui porté par Monsieur Van Veldes au moment de son arrestation. Depuis, personne ne l'avait vu, ce qui était d'ailleurs étonnant vu la saleté des parages de la cabane de chasse dans laquelle il avait élu domicile, jonchés de vêtements et d'ossements d'écureuils. Il aurait donc passé plus d'un mois dans cette cabane, emmagasinant une grande quantité de documents filmés et enregistrés, qui étaient maintenant regroupés dans un dossier de pièces à conviction, examiné en ce moment même par les autorités compétentes en la matière. À en croire certains indices, il semblait qu'il ait survécu en se nourrissant de denrées glanées dans la nature et en buvant l'eau qu'il volait dans le champ d'un vieil homme qui n'avait pas souhaité porter plainte, mais suivait l'affaire de près. Jusqu'alors, il n'avait été possible de recueillir aucun témoignage de personnes l'ayant vu dans un des villages alentours depuis plus d'un mois, et dans la cabane qu'il occupait, on avait trouvé sa carte bleue, dont il ne s'était pas servi depuis sa disparition présumée, ainsi que soixante-trois euros et vingt centimes en liquidités. Alertée par son colocataire qui n'avait plus de nouvelles de lui et ne pouvait pas

payer le loyer seul, sa famille avait signalé sa disparition une dizaine de jours auparavant mais aucune enquête n'avait été ouverte : si un adulte responsable de ses actes choisissait sur le tard de se faire aventurier sans prévenir personne, c'était son droit. Aucun officier n'avait encore jugé nécessaire d'établir un mandat de perquisition pour son appartement, et son colocataire, entendu par la police, avait donné le nom de Cornelius Düler, un écrivain qui aurait engagé Hennes Van Veldes comme reporter, pour aller rencontrer Wolfgang Laib. À cette heure, si ces déclarations s'avéraient fondées, Monsieur Düler serait considéré comme le suspect numéro deux. Il n'était pas encore écarté qu'il ait pu commanditer le meurtre en engageant Hennes Van Veldes comme tueur à gages, nonobstant cette hypothèse semblait de peu de poids. Pour le moment, aucun lien n'avait été établi entre lui et la victime, exceptés leur âge, leur germanité et leur relative célébrité, et jusqu'à preuve du contraire Monsieur Düler était présumé innocent. L'écrivain n'ayant pas souhaité parler à la police, une demande d'extradition allait néanmoins être déposée auprès des autorités danoises, requête à laquelle lesdites autorités accéderaient probablement sans difficulté, Düler étant un ressortissant allemand. L'affaire allait être transmise dès le lendemain au commissariat central de Berlin, où la

police criminelle avait déjà recueilli le témoignage de Wolfgang Laib, par le biais des forces de police de Ulm. Monsieur Van Veldes passerait une nuit supplémentaire en garde à vue, il aurait droit à une douche et à deux repas chauds, et le lendemain il serait transféré en fourgonnette jusqu'à Berlin.

Toutes ces informations balancées d'un bloc firent un drôle d'effet à Hennes. Il fixait tantôt son avocate assise à sa gauche, tantôt les deux flics, en évitant de les regarder dans les yeux. Le flic de droite expliqua qu'il n'avait pas à parler maintenant, qu'un interrogatoire en bonne et due forme aurait lieu le lendemain à Berlin. En fait d'interrogatoire, ici et maintenant il s'agissait surtout de lui expliquer les raisons de son enfermement, opération stipulée obligatoire par la loi allemande en vue d'une prolongation de la garde à vue. Hennes parvint à ouvrir la bouche, et articula péniblement pour dire qu'il n'avait rien fait, rien vu, rien entendu et qu'il avait toujours été persuadé que Laib avait émigré en Inde. On lui fit signer des papiers, avec l'aide et l'approbation de Maître Lindner, puis son avocate le salua et lui assura qu'ils se verraient à Berlin. Les trois plantons l'escortèrent de nouveau jusqu'à sa cellule.

Dès lors qu'il sut que Laib avait été victime d'une tentative de meurtre, Hennes fut persuadé d'avoir sauté à pieds joints dans une gigantesque spirale judiciaire dont il ne sortirait jamais. Les heures de film et d'enregistrement et les documents écrits à propos de l'artiste qu'il se souvenait avoir accumulés faisaient évidemment de lui le premier suspect, sans compter sur le fait qu'il avait vécu en ermite à cinquante mètres du lieu du crime, ou du presque crime, depuis des semaines. Cependant il n'avait aucun souvenir de ces images, et espérait qu'elles contiennent un alibi qui l'innocente.

Le lendemain, la route pour Berlin dura plus de six heures, qu'il passa assis à l'arrière d'un camion grillagé, entre deux nouveaux flics qui discutèrent longuement des meilleurs restaurants de Stuttgart. Leur indice de jugement s'indexait sur la qualité du schnitzel : tous les deux étaient d'accord que le mérite d'une cuisine se mesurait à la valeur culinaire du schnitzel qu'on y préparait. Hennes, bien qu'ayant retrouvé l'appétit depuis qu'il s'était lavé, était encore très maigre et émacié, et songea qu'il n'avait même pas de souvenir du goût du schnitzel.

Arrivé au commissariat, on le transféra dans une nouvelle cellule blanche et propre. Un flic berlinois lui annonça l'arrivée prochaine de Düler, que l'exceptionnellement efficace police danoise

avait interpellé à son domicile alors qu'il faisait ses valises avec sa femme, prêts à fuir Dieu savait où. Il serait interrogé cette après-midi et pour le moment, Hennes devait attendre. On lui apporta un nouveau plateau repas, dont il parvint presque à venir à bout, puis il s'endormit sur la couchette, lui-même se demandant dans son demi-sommeil pourquoi il dormait autant depuis qu'il avait été fait prisonnier.

À la nuit tombée, une main le secoua doucement par l'épaule. Oui, dit Hennes, oui, oui, répéta-t-il, pas des oui comme pour dire qu'il allait se lever dans la minute, simplement des oui tous seuls, exemplaires de sincérité, montrant qu'il était prêt à se mettre d'accord sur à peu près n'importe quoi tant qu'on le laissait dormir. Il ouvrit finalement les yeux et se redressa : Maître Lindner était dans la cellule, avec son élégant pendentif et une chaise, et un flic se tenait debout à l'entrée. Düler a avoué, commença-t-elle par dire. Oh, répondit Hennes, ne parvenant pas à dire autre chose, et encore moins à penser quoi que ce soit. Je vais tout vous expliquer, dit l'avocate. Le temps de régler quelques détails, de l'interroger en tant que témoin et non plus en tant que suspect, et Hennes serait libre. Ses parents étaient là, précisa-t-elle. Il trouva étrange que la police mette un point d'honneur à faire venir ses parents à qui un mandat de recherche avait été refusé, mais il réalisa qu'après

tout ils étaient peut-être venus le voir de leur plein gré, ce qui allait de pair avec le choix qu'ils avaient fait de lui payer un avocat.

Maître Lindner commença son récit. Tout s'était passé très vite, dit-elle. Cornelius Düler, en tant que suspect dans l'affaire et refusant de coopérer, avait été ramené de force à Berlin et interrogé pendant plusieurs heures. Avant même que l'interrogatoire ne soit terminé, on envoyait déjà des enregistrements de sa voix et de celle de Hennes à la police criminelle de Stuttgart, qui elle-même les transmettait à la police spéciale de Ulm, où Wolfgang Laib, encore sonné et rejoint depuis en urgence par son épouse, aux États-Unis au moment des faits, où Wolfgang Laib les entendait et reconnut la deuxième, celle de Düler, comme étant plus probablement celle de son assassin. Hennes devait se demander pourquoi ils ne lui avaient pas plutôt montré des photos, dit-elle, elle allait y venir. Son escapade en forêt ne faisait peut-être pas partie du plan de Düler, et on ne savait pas dans quelle mesure il avait pu s'informer de tout cela. Il semblait qu'il l'ait pressenti, voire orchestré en ne répondant jamais aux mails de Hennes, auxquels les autorités avaient accédé, mais il était trop tôt pour en être certain. Il avait l'air d'être un habile calculateur néanmoins, affirma-elle. Disons que cette perte de contrôle temporaire, qu'elle soit



prévue ou non, avait servi ses ambitions. Lorsqu'il n'avait plus eu de nouvelles de Hennes et qu'il avait été certain, sans que l'enquête ait encore pu déterminer comment, que Laïb était rentré de Rangoun, au Myanmar, il avait décidé de mettre son plan à exécution. Son plan était simplement de tuer Laïb, et à l'heure où l'avocate parlait, le ciel seul savait pourquoi, dit-elle. Düler avait les moyens d'engager des tueurs professionnels mais il semblait que l'exécuter de ses mains ait fait partie de son plan depuis le début, il avait parlé plusieurs fois d'honneur, enfin il semblait sonné lui aussi, ses propos manquaient de cohérence, difficile de dire s'il menait tout le monde en bateau ou s'il était réellement proche de l'aliénation. Elle avait assisté à l'interrogatoire, il avait crié plusieurs fois être dépendant du travail manuel et de l'artisanat. Mais vu les méthodes employées, il aurait pu se douter qu'il allait être repéré. Enfin, apparemment il n'écrivait pas de polars, c'était peut-être ça qui lui avait manqué. L'avocate, elle, ne lisait que des polars. À propos du meurtre de Laïb, c'était le geste le plus important de toute sa vie, disait-il, dit Maître Lindner, et il était hors de question que ce geste fut délégué à un tiers. C'était donc en train qu'il s'était rendu à Biberach, depuis son village danois, incognito. Il aurait quitté son hôtel en

costume de marcheur, avec bâtons, chaussures et cetera, et aurait atteint le village de Laib à la tombée du jour, samedi soir. Laib avait la santé fragile et, encore groggy par les six heures de décalage horaire, il était plus que probable qu'il se soit couché tôt. On ne savait pas si Düler s'était caché, ou s'il était tout de suite passé à l'action. Le seul moment où il avait agi comme un malfaiteur de profession, c'était en crochétant la serrure : travail parfait. Du côté des enquêteurs, on se demandait si les images que lui avait envoyées Hennes ne lui avaient pas permis de s'entraîner chez lui sur le bon type de porte. Les résultats de la perquisition de son domicile le diraient sans doute. Donc, ensuite il s'était introduit par le rez-de-chaussée, qui était presque en sous-sol, comme Hennes avait dû s'en apercevoir. On pensait que Düler savait pour l'absence de Madame Laib, il ne se serait pas senti capable d'un double-homicide. Il s'était attaché un étui en cuir dans le dos, une espèce de babiole ramenée d'un quelconque voyage au Caire, mais le couteau qu'il avait mis dedans était sérieux : on l'avait retrouvé dans la maison de Laib, une sorte de dague orientale minutieusement aiguisée, et voilà comment on pensait que les choses s'étaient passées : une fois à l'étage, il serait allé jusqu'à la chambre, où il avait sorti le couteau et s'était approché du lit où dormait Laib. Mais

l'artiste, depuis son retour en Allemagne trois jours auparavant, avait de mauvais rêves et le sommeil léger. Tout s'était passé très vite : il s'était éveillé d'un coup alors que Düler était encore au milieu de la pièce, et avant que celui-ci ait pu faire quoi que ce soit, il avait essayé d'attraper ses lunettes sur sa table de nuit mais, d'après son témoignage, il ne les avait pas trouvées, en revanche il avait posé la main sur un pot de pollen de noisetier du printemps 2013, il avait beaucoup insisté sur ça, allez savoir, dit l'avocate, et avant même d'avoir réfléchi il avait lancé le bocal en verre, qui avait éclaté sur le front de Düler, les cicatrices étaient visibles et il portait encore une bosse violette sur le front. Le bocal avait donc libéré un nuage de pollen et Düler s'était enfui en hurlant. Laib croyait l'avoir entendu également éternuer, ce qui était fort possible puisque l'écrivain était allergique au pollen, mais avec une telle quantité dans le visage, même une abeille aurait éternué. Voilà à peu près les faits, dit Maître Lindner, restait maintenant à déterminer le mobile du crime : sur celui-ci, le mystère demeurait entier. Düler avait engagé un de ses collègues de Berlin, un très bon avocat et surtout un grand habitué des causes perdues. Comme il était un peu célèbre, un peu vieux et que la tentative d'homicide n'avait pas abouti, il pourrait plutôt bien s'en tirer. Finalement, il y avait

très peu de choses, mais le caractère inédit de l'affaire résidait dans le fait qu'un écrivain essaye d'assassiner un artiste. Comme je vous le disais, ajouta-t-elle, jusqu'ici on n'a aucune idée des motivations de Düler, et Laib affirme ne jamais l'avoir rencontré. Quelques médias étaient sur le coup mais Hennes n'avait pas à s'en soucier pour le moment, ni son nom ni son rôle n'avaient encore fuité.

Il remarqua que l'accent de l'avocate était presque imperceptible, et la remercia.

Une dizaine de jours plus tard, il sortit de la clinique. Ses parents, qui décidément s'étaient soucié de lui plus qu'il ne l'avait cru possible, avaient jugé nécessaire de lui payer un séjour au calme, où il avait pu commencer à reprendre tranquillement les nombreux kilos qu'il avait perdus, et surtout retrouver ses esprits. Il faut dire que lorsque la police leur avait remis Hennes, qu'ils attendaient depuis des heures dans un hall déprimant, ils ne l'avaient même pas reconnu. Tout au long de son séjour à l'hôpital, il dut fournir des preuves de sa bonne santé mentale, comme si la moindre incartade un peu à l'écart devait se justifier par les mots. Il affirmait que des envies d'aventures jusque là inconnues de lui s'étaient manifestées et qu'il n'avait aucun regret, que s'échapper de sa zone de confort était

parfois obligatoire pour produire un travail vivant, sincère et au plus proche de la vérité, et qu'il n'avait pas peur de déséquilibrer sa vie pour une cause tant que celle-ci lui semblait juste. Malgré tout, il ne monta jamais les images tournées sur les territoires de Wolfgang Laib. Le nom de Hennes finit tout de même par être divulgué dans la presse, grâce à quoi les Mangold ! connurent une certaine hausse de leur popularité. Le camp de réfugiées qu'il avait filmé un an plus tôt reçut un afflux de dons sans précédent, et Line Ehrlich considéra dès lors avec beaucoup plus d'attention le travail de Hennes.

Düler, quant à lui, fut jugé sain d'esprit, responsable de ses actes et condamné à huit ans de prison pour tentative d'homicide avec préméditation. La sentence fut assortie d'une peine de quatre ans de sûreté, et il fut placé sous suivi psychologique. Son épouse fut innocentée, et non seulement elle ne le quitta pas mais elle le soutint tout au long de l'enquête, clamant que son mari était innocent et que Hennes Van Veldes avait monté le coup, théorie que peu de gens estimèrent. Düler détesta plus que tout au monde son premier mois de juin dans une prison allemande, se trouvant perpétuellement en proie à des crises d'asthme fulgurantes qui revenaient toujours à cette période de l'année lorsqu'il était loin de Svendborg.

La police n'élucida jamais tout à fait l'affaire : les raisons pour lesquelles il avait tenté de tuer Laib demeurèrent pour eux une énigme, et comme de toute façon la tentative s'était soldée par un échec et un arrestation sans bavure, le dossier fut vite classé. Düler brouilla les pistes en permanence pendant les interrogatoires, assurant tantôt que Laib lui-même avait voulu l'assassiner, vingt ans plus tôt, dès la première fois qu'il s'était trouvé face à l'un de ses monochromes de pollen dans une galerie d'art, tantôt clamant qu'il était innocent et qu'il n'avait pas remis les pieds en Allemagne depuis des années, et invoquant bien d'autres raisons plus saugrenues encore. Mais de nombreuses communautés d'internautes, des dizaines de forums conspirationnistes ou d'enquêteurs amateurs, et même la presse papier à scandale y allèrent de leurs théories. La principale raison de cet attrait pour l'affaire était les deux personnages qu'elle mettait en scène : un artiste excentrique et méconnu du grand public, avec un cou de tortue des Galapagos et de petites lunettes oranges, et un vieil écrivain aigri, ni génial ni franchement mauvais, extravagant par sa banalité, allergique au pollen et au monde.

*L'Affaire Laib*, comme l'avait surnommée la presse qui s'en était fait l'écho pendant une courte période, était un grand sujet de conversation chez

les gardiens de la prison où l'écrivain était interné, et c'est par le biais de l'un d'eux que l'hypothèse la plus discutée, sans être celle qui rassemblait le plus d'adeptes, arriva aux oreilles de Düler, un matin que celui-ci s'apprêtait à recevoir un plateau-repas par la fente de sa porte. Düler, assis contre le mur près de la porte de fer, tendit l'oreille avec attention. Officiant sous le pseudonyme de LuAnne1992, lui glissa le maton, une internaute allemande, étudiante en littérature et active sur des forums allemands et américains, affirmait avoir trouvé la raison la plus plausible à l'intérieur même de l'œuvre romanesque de Cornelius Düler, et précisément dans son dernier roman, *miss june '76*. Dans le monde de la littérature germanique, le récit avait toujours été qualifié de fiction et l'auteur s'était défendu, lors de plusieurs interviews qu'il avait donné dans des salons, d'avoir puisé quelque élément qu'il soit dans son histoire personnelle. Entre autres arguments, il admettait avoir toujours voyagé mais affirmait n'avoir pas vécu aux États-Unis à l'époque dépeinte dans le roman. Cependant, LuAnne1992 était formelle : selon elle, États-Unis ou ailleurs, le monde était le même d'un bout à l'autre, et ce roman était une autobiographie très vaguement romancée. Düler avait simplement tortillé les lieux ou les époques, mais des photographies de lui de la même période, à Harlem ou sur

le Bowery, étaient bien connues de ses quelques exégètes. Qu'il dise ou non la vérité, il avait vécu à New York dans ces années-là, et il n'y avait pour LuAnne<sup>1992</sup> aucun doute que le héros dont il narrait les aventures était Düler lui-même pendant ses années de jeunesse. La ruine de sa vie amoureuse et le déclin de son énergie sexuelle rappelaient d'ailleurs une histoire précédemment traitée de manière plus métaphorique et évasive dans le troisième chapitre de son roman *Dix-sept heures trente à l'origine*, histoire qu'il avait reconnu être tirée de sa vie, il y a quelques années. L'étudiante joignait à son message le lien vers un vieil article d'une revue littéraire de sous-main, et c'était là que sa conjecture se corsait : selon elle, la jeune femme disparue, une Américaine après laquelle le héros n'avait de cesse de courir pendant tout le roman jusqu'à ne plus rien comprendre, cette jeune femme qui l'avait en fait sûrement quitté sans laisser d'adresse n'était autre que celle, bien réelle, qu'avait épousé Wolfgang Laib quelques années plus tard. Düler avait passé toutes ces décennies à fomenter sa vengeance, qui fut par ailleurs un cuisant échec. Hennes Van Veldes, le jeune réalisateur dont tout le monde connaissait maintenant les films, aurait été une victime collatérale, un mal nécessaire à la réussite de l'entreprise. Ni Laib, ni sa femme, retirés en Inde depuis le



début de l'affaire, ne souhaitèrent donner réponse à ces théories farfelues quand la presse les relaya. Le maton goguenard ricanait en racontant tout ça à Düler, sans même apercevoir son visage mutique. Celui-ci souriait mystérieusement et, comme ses droits l'y autorisaient, il garda le silence.



*Le texte est composé en EB Garamond  
et la couverture en Sabon.  
Achevé d'imprimer en septembre 2017 à Paris,  
à un nombre d'exemplaires indéfini.  
Dépôt légal : août 2017*

